

L'Exécuteur [202]

– La baiser de la pieuvre

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE BAISER DE LA PIEUVRE

par Don Pendleton

VAUVEINARGUES



HUNTER

Don Pendleton

LE BAISER DE LA PIEUVRE

L'Exécuteur

Vauvenargues

Prologue

Entrer dans la prison de Carceri Ucciardone mettait toujours Me Roccavento mal à l'aise. La vieille centrale de Palerme ressemblait à une forteresse médiévale et, en y pénétrant, on avait l'impression qu'on n'en sortirait jamais plus. Même quand on était avocat. Mais Benito Roccavento n'était pas n'importe quel avocat et le client qu'il venait voir ce matin-là n'avait rien d'ordinaire. C'était le mythique *capo di tutti capi délia Cupola Siciliana*, le chef mafieux qui avait tenu la police et les juges en haleine durant plus de vingt ans de maquis, Nando Vanzano. Voilà pourquoi la vision de ces grilles et de ces murs massifs glaçait le sang de l'avocat. Car il ne le savait que trop, d'autres avocats travaillant pour le Crime Organisé étaient enfermés là pour des années. Trop proches de leurs clients, trop mouillés, ils étaient tombés avec eux. Et Benito Roccavento craignait de subir le même sort.

C'était venu sans qu'il se méfie, quand il avait dû aller à New York expliquer certaines choses à Anna-Maria Saragona-Fiori, la mère du jeune Angelo, le fils de Nando Vanzano. Il avait mis le doigt dans l'engrenage et, maintenant, il était sans doute un des plus mouillés de tous les avocats de la mafia. Cela n'avait pas que des inconvénients, car, sur la place, il était très respecté. Vanzano l'avait choisi parmi tous les ténors du barreau pour préparer sa demande de liberté conditionnelle et, désormais, il était sous sa « protection ». Bien sûr, la procédure avait été longue, très longue. Mais le dossier médical monté par Roccavento avec le concours des plus éminents cardiologues était une véritable œuvre d'art. Si imparable que, jusqu'alors inflexibles, les médecins de l'administration pénitentiaire avaient fini par être ébranlés. Le côté négatif de l'affaire était que le *capo* l'avait totalement « verrouillé » par une exclusivité totale, sous la forme de cinq millions de dollars virés pour lui sur un compte numéroté dans un paradis fiscal des Caraïbes. Petit détail très vicieux, la somme était chaque mois amputée de cent mille dollars, et le numéro du compte ne serait communiqué à Roccavento qu'une fois Vanzano libéré.

Cinquante mois de compte à rebours, assortis d'une petite menace jamais formulée, mais extrêmement claire pour qui savait lire le

terrible regard de don Nando : en cas d'échec, pas de pardon. L'accident bête, n'importe où, n'importe quand.

Le maître du barreau avait su dès le début quels risques il courait en acceptant de travailler pour le *capo*, mais lorsqu'on est le plus grand avocat d'Italie, qu'on traite à l'étranger d'énormes affaires... et qu'on est dans les emmerdes, on accepte tous les challenges. Et les emmerdes, à l'époque, Rocca avait les deux pieds dedans : son goût immodéré pour les fillettes, en l'occurrence deux petites immigrées roumaines de dix et onze ans faisant la manche à Naples. Malheureusement, elles avaient un père maquereau et maître chanteur qui exigeait du fric, toujours plus de fric, en échange de son silence. Un gagne-pain comme un autre.

L'avocat avait payé une fois, deux fois, puis il avait pris langue avec un de ses confrères marrons, connu pour ses liens avec le Milieu. Et les gamines et leur salaud de père avaient disparu dans l'incendie de leur maison. Merci, don Vanzano, qui, depuis sa prison, avait fait fonctionner ses réseaux. Restait à payer le prix de ce coup de pouce en travaillant à la liberté de Vanzano. Et Roccavento, ténor incontesté du barreau italien, dont l'intégrité professionnelle ne faisait aucun doute avait franchi la ligne rouge.

Plongé dans ses pensées, Rocca avait passé les contrôles de Carceri Ucciardone et arrivait au parloir des avocats, une pièce grise aux murs nus et aux impostes grillagées, meublée d'une table et de deux chaises. Comme d'habitude, le gardien le salua et referma derrière lui. Roccavento s'assit, sortit des dossiers de son attaché-case, les posa sur la table et attendit. Trois minutes plus tard, des pas résonnaient derrière la porte et celle-ci s'ouvrit sur une silhouette que l'avocat connaissait bien.

Nando Vanzano. Taille moyenne, massif, cou épais, face dure et cheveux coupés ras. Et ce fameux regard, noir, aigu et si tranchant qu'il semblait voir, juger et condamner d'un seul coup d'œil. Un regard de tueur. Sans un mot et tandis que la porte se refermait dans son dos, le *capo* marcha jusqu'à la table, s'assit en face de l'avocat et, posant ses larges mains l'une sur l'autre devant lui, il articula de sa voix éraillée :

— Range tes dossiers, Rocca. J'ai à te parler.

Surpris et le geste en suspens, Benito Roccavento hésita :

— Me parler... ?

Quelque chose dans l'attitude du *capo* venait de le mettre en garde.

— Si, acquiesça Vanzano sans le quitter du regard. J'ai à te parler de New York.

Roccavento respira mieux. C'était donc ça. Le vieux l'avait fait venir pour parler de New York. C'est-à-dire d'Angelo et de sa mère. Il en avait l'habitude, c'était comme ça à chacun de ses retours des États-Unis. Sauf que, cette fois, il n'en revenait pas. Au regard du mafieux

quand il se mit à parler, l'avocat sentit qu'il y avait un gros problème, et que ce problème allait lui tomber dessus. Deux minutes plus tard, il en avait la confirmation et son estomac se chargea de plomb.

CHAPITRE PREMIER

— J'en ai assez, *mamma* !

Il faisait gris et une bruine vaporeuse, froide pour la saison, s'était mise à tomber. On était en mars, la nuit se levait encore de bonne heure et le printemps tardait à s'annoncer. Ground Zéro était lugubre et les centaines de visiteurs défilant sur les promenoirs arboraient des mines sinistres. Le jeune Angelo en avait assez de tout ce cirque et de ces touristes en mal de sensations fortes. D'ailleurs, il avait toujours eu horreur de New York et de l'Amérique. Ce pays n'était pas le sien et, depuis le premier jour de son exil forcé, il n'avait eu qu'un rêve, celui de retourner chez lui, en Sicile.

À douze ans, on ressent ces choses de manière très aiguë. Surtout quand on est de caractère fragile. Or Angelo était un hypersensible. Impatient, serrant le bras de sa mère, il insista :

— *Mamma* ! Laurie va nous attendre !

Anna-Maria Saragona-Fiori hocha la tête, faisant voler ses boucles brunes dans l'air mouillé.

— *Si*, dit-elle. *Si*.

Angelo aimait beaucoup Laurie. Bien sûr, il ignorait les véritables rapports qui l'unissaient à sa mère, mais cette amitié née au début de leur exil à New York lui convenait parfaitement. Laurie lui apprenait le dessin, avait fait son portrait et le disait plutôt doué.

— *Si*, répéta Anna-Maria. Allons-y.

Mais elle avait l'esprit ailleurs. Derrière les larges lunettes aux verres fumés cachant ses yeux, l'étrange flamme bleue qui brillait en permanence dans son regard s'était éteinte. Elle songeait à tous ces gens qui avaient vu fondre sur eux cet épouvantable enfer, le 11 septembre 2001. Ce jour-là, ni elle ni Angelo n'étaient à New York, mais en Floride d'où ils avaient suivi les terribles événements à la télé. Comme dans une sorte de cauchemar éveillé, elle voyait en pensée tous ces regards hallucinés, fixés sur les ailes et le mufler du premier avion fonçant sur leur tour. Elle entendait aussi dans sa tête les voix angoissées de ces gens enregistrés sur les répondeurs de leurs correspondants, notamment cette jeune femme dont les derniers mots

à son mari absent avaient été des mots d'amour. Des mots qui avaient fait mal à Anna-Maria. Des mots qu'elle ressentait depuis au tréfonds de sa propre douleur. Elle songeait à sa vie, à ce fiasco qui l'avait fait fuir la Sicile et qui l'avait en quelque sorte recluse dans cette Amérique où elle ne se sentait pas chez elle. Un pays qu'elle aurait quitté depuis longtemps s'il n'y avait pas eu Laurie. C'était sans doute la rencontre de sa vie, et une révélation qu'Anna-Maria n'aurait jamais imaginée avant cet exil. Une idée qui l'aurait même horrifiée. Laurie et elle ! Incroyable ! Inconcevable !

Elles s'étaient rencontrées dans une galerie d'art de Greenwich Village par un après-midi pluvieux, quelques semaines après la tragédie des Twin. Anna-Maria avait laissé choir son parapluie que Laurie avait reçu sur les pieds. Excuses d'Anna-Maria, sourire timide de Laurie, chocolat chaud dans un bar proche, premiers échanges.

Jolie, Laurie, très jolie même, mais comme honteuse de l'être, cachant un corps presque gracile dans les plis d'un imper sans forme et une épaisse toison de cheveux bouclés couleur vieil or sous un béret avachi. Dix-neuf ans à peine, des prunelles d'un vert translucide à l'expression rêveuse, une bouche couleur griotte au petit sourire contenu. Anna-Maria était tombée sous le charme. Tout de suite. Elle n'avait jamais été attirée par les femmes. Elle était la mère d'Angelo, le fils naturel de Nando Vanzano. Elle était l'ex-compagne d'un des *padrini* les plus respectés et les plus craints de toute l'histoire de la mafia sicilienne, et elle avait tout appris de lui. La réflexion, la force en toutes circonstances, et même une pointe de machiavélisme le cas échéant. Si elle avait été un homme, elle aurait pu lui succéder quand on l'avait mis en prison. Mais Anna-Maria Saragona-Fiori était une femme élevée dans la tradition des valeurs chrétiennes, et jamais elle n'avait ressenti cette espèce de petit trouble qui lui avait serré la gorge cet après-midi-là. Et puis, il y avait Nando. Nando Vanzano. Une rencontre organisée par lui à son insu, parce qu'il l'avait croisée une fois lors d'une de ses rares incursions en ville. Il avait été frappé par sa beauté et ses prunelles d'un bleu intense. Il l'avait aussitôt voulue et il avait chargé son entourage d'organiser une entrevue discrète. Fascinée par l'étonnante puissance dégagée par cet homme plein de mystères et par le regard magnétique dont il l'avait enveloppée, Anna-Maria n'avait dès lors plus jamais été la même. Elle avait été à lui, était devenue sa compagne secrète et Angelo était né. L'Héritier. Héritier de quoi, mon Dieu ! Certes d'une considérable fortune ventilée en divers placements et dans quelques paradis fiscaux, mais surtout héritier d'un lourd fardeau. Le passé d'un père emprisonné jusqu'à la fin de ses jours, un père aux mains gluantes de sang et à la conscience plus noire que le néant. Un père dont le pouvoir demeurerait presque intact, même derrière les barreaux. On avait toujours peur de lui, et, grâce à son

immense fortune, il pouvait continuer d'entretenir les innombrables réseaux internationaux qui avaient contribué à sa redoutable puissance. Une puissance qui avait d'abord impressionné Anna-Maria, jusqu'à ce qu'apparaisse la première faille dans la muraille de cette citadelle réputée jusqu'alors imprenable : la première défaite du *capo*. Celle qui l'avait vu céder devant un homme appelé Mack Bolan, qui l'avait obligé à libérer le procureur Aurélia Gucci(1).

C'était peu de temps avant que, à Palerme, Nando Vanzano soit finalement arrêté. Là encore à cause de ce Bolan(2).

Mack Bolan. L'Exécuteur. Un étrange guerrier, une sorte de croisé qu'Anna-Maria avait rencontré juste avant son départ pour les States et avec qui elle avait passé un deal(3) pour éloigner Angelo de tout cela. Pour en faire un enfant comme les autres, du moins pour essayer. Car, elle le savait bien, malgré sa réclusion, Vanzano serait omniprésent. Toujours. Pour ce type d'homme, la rébellion d'Anna-Maria était un affront, et l'éloignement de son fils un véritable défi. Résultat, une semaine seulement après leur installation à New York, Angelo et sa mère étaient de nouveau prisonniers du système mafieux. Gouvernante et gardes du corps de souche sicilienne, sous le contrôle de Nando Vanzano, par l'intermédiaire de son avocat, M^e Roccavento. Dès lors, Anna-Maria s'était mise à élaborer un plan pour un nouvel exil, très loin de New York et, cette fois, à l'insu du *capo*. Avec Laurie bien sûr, chargée de tout mettre en œuvre dans le plus grand secret. Un plan relativement simple : rupture de filature le jour J, passage dans la foulée de la frontière canadienne, billets d'avion réservés à Montréal, périple en plusieurs vols pour brouiller la piste jusqu'à destination finale, l'Australie, où un copain d'enfance de Laurie avait émigré cinq ans plus tôt.

Et le jour J, c'était aujourd'hui.

Dans quelques minutes, Anna-Maria regagnerait Greenwich Village en taxi, se ferait déposer devant chez elle, prendrait l'ascenseur jusqu'à son appartement au quatrième étage, entrerait, allumerait la lumière pour qu'on la voie de la rue, redescendrait aussitôt avec Angelo par l'escalier de service, déboucherait derrière l'immeuble et sauterait dans la voiture qui les attendrait. Une voiture de location avec Laurie au volant. Fuite éclair et sans bagages, mais pas sans argent. Un paquet de fric, de quoi tenir des années, déposé sur un compte numéroté aux Bahamas.

Dans la poche de l'imper d'Anna-Maria la musiquette de son portable vibra. La jeune femme lança un bref regard autour d'elle. Ses deux baby-sitters étaient à moins de vingt mètres, accoudés à la rambarde du promenoir et faisaient mine de s'abîmer dans la contemplation de Ground Zéro. Profitant d'un groupe d'étrangers massé autour d'un guide touristique, Anna-Maria eut le temps d'échapper un instant à la

vue des deux mafieux. Mettant le minuscule appareil sur *on*, elle entendit une voix souffler dans le combiné :

— Anna ?

La voix de Laurie. Crispée. Étonnée de son propre self-control, la jeune femme questionna calmement :

— *Sì*. Alors ?

— 4 x 4 Mitsubishi gris. Dans vingt minutes, à l'endroit convenu.

— Vingt minutes. O.K.

Tandis qu'elle raccrochait, le regard d'Anna-Maria intercepta celui de son fils qui demanda :

— C'était Laurie ?

— *Sì, amore mio*. Viens. On rentre.

D'un coup d'œil de côté, elle s'assura que ses gardes du corps les voyaient, ôta ses lunettes devenues trop sombres dans le crépuscule, prit la main de son fils et l'entraîna hors de la zone réservée, là où une file de *yellow-cabs* attendaient les touristes. L'instant d'après, le véhicule se frayait un chemin dans la circulation de Church Street. Par la lunette arrière, Anna-Maria vérifia que la Chevrolet des gorilles suivait bien, tandis que son fils interrogeait, intrigué :

— *Ché pasa, mamma ?*

La jeune femme hésita, décida d'attendre encore avant d'informer son fils. Un comportement inquiet de sa part à sa descente du taxi risquait d'alerter les baby-sitters.

— *Niente, figlio mio. Niente. Tutto va bene.*

Un vœu pieux. Tant qu'ils ne seraient pas en Australie, Anna-Maria serait sur le qui-vive. Là-bas, tout irait mieux. Elle ne communiquerait plus avec Nando que par portables interposés. Son appareil à elle serait bridé et ne laisserait pas afficher son numéro sur le portable du *capo*. Ainsi, il ne saurait jamais où les joindre, jusqu'à la majorité d'Angelo. Après, son fils déciderait. De son côté désormais, Anna-Maria voulait être libre, ne plus être surveillée en permanence et pouvoir élever son enfant hors du pesant contrôle de la mafia.

Arrachée à ses pensées, la jeune femme s'aperçut que le taxi venait de stopper devant son immeuble. Se forçant à ignorer la Chevrolet des baby-sitters qui s'était arrêtée à l'écart, elle régla la course et entra dans l'immeuble en entraînant son fils. Une minute plus tard, ils pénétraient dans l'appartement et Angelo filait vers sa chambre pour se précipiter sur ses jeux vidéo, quand sa mère l'arrêta :

— *No, figlio mio*. On ne reste pas.

— Ah ?

Intrigué, l'adolescent s'était immobilisé sur le pas de sa porte. Quelque chose dans l'attitude de sa mère lui échappait. Une tension pourtant contenue, mais qu'Angelo ressentait violemment.

— On redescend, expliqua brièvement Anna-Maria en le pressant du

geste. Laurie nous attend.

Le jeune garçon comprit qu'un événement capital se préparait.

— *Presto ! Vite !*

Toujours immobile sur le pas de sa porte, Angelo l'observait avec ce regard inquisiteur qu'il prenait parfois et qui le faisait tant ressembler à son père. Un peu crispé maintenant, il articula :

— On s'en va, n'est-ce pas ?

— *Si*. Laurie nous attend en bas.

— *Mamma !* Ça veut dire qu'on s'enfuit.

Pas de ton interrogatif. L'absence de préparatifs et de bagages lui avait suffi pour comprendre, mais Anna-Maria tergiversa :

— Nous quittons New York. Tu n'as jamais aimé cette ville, n'est-ce pas ?

Angelo ne répondit pas. Sans quitter sa mère du regard, il questionna :

— Et papa ?

Désarçonnée, Anna-Maria bredouilla :

— On l'appellera plus tard.

L'enfant sembla vouloir poser une question importante, hésita, puis finit par demander :

— Je peux au moins prendre ma PlayStation ?

Un enfant restait un enfant. La jeune femme abdiqua.

— Seulement ça. Dans ton sac d'école et...

À cet instant la musiquette de son portable résonna de nouveau et elle décrocha :

— *Si ?*

— Ne traînez pas !

— *Presto !* envoya Anna-Maria à son fils retourné dans sa chambre.

Mais, déjà, le garçon réapparaissait, un sac à dos à l'épaule. Lourd. Il avait dû y enfourner tous ses jeux vidéo. Le délestant du fardeau, la jeune femme le poussa dans l'entrée, regarda dans l'œilleton. Personne sur le palier. Elle entraîna Angelo vers l'escalier de service. Après une descente usante pour ses nerfs, elle se retrouva quatre étages plus bas devant une porte métallique, celle qui donnait au fond du hall d'entrée. Si par malheur un des baby-sitters était venu fouiner par là et s'il entendait du bruit... mais personne ne survint et, devant elle, une autre porte métallique s'ouvrait, conduisant aux locaux techniques de l'immeuble.

Poussant toujours son fils devant elle, Anna-Maria enfila un couloir mal éclairé et aux murs bétonnés où flottaient des remugles divers, aboutit au local des poubelles et à la porte en acier débouchant sur la petite Vandam Street. Elle en possédait la clé depuis longtemps, achetée à prix d'or par Laurie à un employé de la voirie.

— *Presto, figlio mio ! Presto !*

La clé crissa dans la serrure et les gongs de la porte grincèrent affreusement quand le panneau pivota. Puis ce fut le trottoir et le 4 x 4 gris stationné juste devant. À travers la vitre du conducteur, Angelo aperçut la face claire de Laurie, avec sa crinière de feu débordant du béret. Il la vit esquisser un sourire encourageant et cela le rassura. Laurie avait vraiment le plus beau sourire du monde... après celui de sa mère, bien sûr.

Anna-Maria avait ouvert la portière arrière du Mitsubishi, s'apprêtant déjà à propulser enfant et sac à dos à l'intérieur, quand un rugissement de moteur déchira soudain l'air humide. Le temps d'un battement de cils, Angelo vit une masse noire foncer sur le 4 x 4 en émettant d'étranges éclairs blêmes, entendit plusieurs coups de tambour très rapprochés, des cris, des grincements de freins. Sa mère cria, il crut être le jouet d'un cauchemar en voyant le visage de Laurie exploser contre la glace de portière qui se volatilisa. Un visage difforme et au sourire d'horreur, d'où jaillissaient de grands jets rouges. Puis Angelo ressentit un choc, eut très mal dans la poitrine et, au moment où tout devenait noir dans sa tête, il eut très peur.

CHAPITRE II

Au rythme de la tarentelle diffusée par la chaîne hi-fi, les doigts fins et parfaitement manucurés de Lydia Kotchev couraient sur le ventre nu, bedonnant et poilu, comme un petit animal agile. Lydia adorait faire ça uniquement parce que ça agaçait Sandro « Partagas » Siniglia et que c'était la seule façon détournée qu'elle ait trouvée de l'emmerder sans prendre trop de risques. Car, quand on l'emmerdait ouvertement, le *capo* de la zone sud de Palerme devenait très méchant. Et ses colères dévastatrices étaient connues de toute la nébuleuse mafieuse de la capitale sicilienne, car, dans ces moments-là, il était capable de massacrer n'importe quel membre de son clan. Sauf peut-être « Supplizio », son *primo tenente*. Lydia avait entendu dire que le type avait été parachuté dans la Famille par les instances supérieures du Crime local, la *Cupola*. Lydia n'aimait ni le surnom du type, ni le type lui-même. Un grand maigre, avec des cheveux oxygénés, des yeux pâles et fixes et une voix faussement sirupeuse. Elle en avait une trouille bleue. Lydia Kotchev savait reconnaître les sadiques de ce type-là. Rien qu'à cause de lui, parfois, elle avait envie de tout laisser tomber, de plaquer le gros Siniglia et de fuir la Sicile. Mais elle était en quelque sorte un « cadeau » fait au *capo* sicilien par un boss de la mafia moscovite en remerciement d'elle ne savait trop quoi. Si elle fichait le camp, elle ne serait jamais tranquille nulle part. Qu'elles soient de Moscou ou de Palerme, les mafias retrouvaient toujours ceux qui les lâchaient. Alors...

— *Putana !* T'arrêtes un peu tes conneries ?

Lydia Kotchev esquissa une petite grimace mutine, se lova contre le gros corps du *capo* en ronronnant, gamine :

— Tu ne m'aimes plus, mon gros méchant loup ?

Essoufflé et le rythme cardiaque encore anarchique des suites de leurs ébats, le boss palermitain semblait près d'étouffer. Dans ses prunelles noires à peine visibles entre les poches sous ses paupières et ses sourcils broussailleux, des lueurs sourdaient, déjà porteuses d'une franche irritation.

— M'appelle pas comme ça, bordel !

Sandro Siniglia détestait *aussi* qu'elle l'appelle son gros méchant loup. D'ailleurs, il détestait tellement de choses et tellement de gens que Lydia se demandait s'il avait jamais aimé dans sa vie, ne fût qu'une paire de godasses ou une marque de bière. Ah si ! Les Partagas. Des cigares qu'il faisait spécialement venir de La Havane. Baissant sagement les yeux et la bouche en cœur, elle souffla :

— *D'accordo, amore ! D'accordo !*

L'esprit déjà ailleurs, Sandro « Partagas » Siniglia songeait aux bilans qu'il n'avait pas fini de vérifier avec son *ragioniere*, son comptable. Des bilans que les huiles de la *Cupola* réclamaient à cor et à cri depuis des semaines, histoire de vérifier qu'il ne les enflait pas sur les « taxes ». Supplizio le relançait sans cesse. Forcément, ce fumier n'était autre que la taupe des gros boss. Un jour, c'était sûr, ce faux jeton aurait un accident. Siniglia devrait juste s'assurer un alibi en béton, faute de quoi, les grands patrons le soupçonneraient aussitôt. Or, quand la *Cupola* soupçonnait...

— *Amore ?*

Et cette pute qui se croyait obligée de lui faire la conversation ! Mauvais, Siniglia gronda :

— Quoi !

— Tu veux que je t'allume un cigare ?

— Ouais ! Fais ça pour moi...

Redressant son corps nu et parfait, à la peau dorée, la jeune femme renvoya la longue crinière de ses cheveux blonds en arrière, se pencha vers la table de chevet. Offrant une vue superbe sur sa croupe en amphore tendue vers le *capo*, elle ouvrit la boîte de Partagas, en sélectionna un et l'embrasa à l'aide d'une longue allumette avant d'en tirer une bouffée. Exactement comme elle l'avait vu faire par Siniglia. Puis, lui tendant le cylindre brun et se lovant de nouveau sur le lit dévasté, elle murmura d'une voix de gorge :

— *Ecco, amore ! Voilà !*

Puis, sur le même ton et tandis qu'il soufflait un épais nuage de fumée vers le ciel de lit du baldaquin, elle ajouta :

— C'était formidable, *amore*. Tu m'as bien fait jouir.

Quand elle disait ça, elle avait la permission d'ouvrir le coffret en nacre posé sur la table de chevet. Dedans, une centaine de grammes de coke colombienne attendait en permanence, la meilleure, accompagnée d'une petite cuillère en or blanc, une plaque de verre enchâssée à l'intérieur du couvercle et la carte en plastique destinée à « tirer » les lignes, ainsi que deux ou trois pailles.

Toujours préoccupé par cette histoire de bilans, le *capo* ronchonna :

— Si, si...

Mais il savait que c'était faux. Il l'avait ratée. Pas la tête à baiser. Quelque chose lui disait qu'en haut lieu on commençait à se poser des

questions sur sa gestion. Pourtant, il avait toujours été d'une prudence exemplaire. Même son *ragioniere* n'avait jamais rien vu. Près de lui s'éleva un long reniflement. Sans tourner la tête, le mafieux grogna :

— Tu tires trop sur la poudre !

Il y eut un deuxième reniflement, puis l'Ukrainienne demanda :

— Tu en veux, *amore mio* ?

Tentatrice, elle lui tendait la plaque de verre où s'étaient deux lignes bien droites.

— Elle est bonne, tu sais !

Siniglia grimaça :

— Tu m'emmerdes ! Je le sais, qu'elle est bonne ! Écoute : tu pionces, tu regardes la télé, t'écoutes la musique ou tu lis, mais tu ne me fais plus chier !

Pour le moment, Lydia Kotchev ne savait encore lire que le russe et un peu l'anglais. Pas l'italien. Elle se résignait donc le plus souvent à plonger dans la contemplation des pubs d'un de ses innombrables magazines de mode, car sa seule vraie satisfaction, c'était les fringues. En Russie, on trouvait certes des boutiques de luxe, mais, à Moscou, son ex-protecteur lui filait tellement peu de fric qu'elle n'avait jamais eu de quoi s'habiller comme elle le souhaitait. Ici au moins, elle avait de l'argent, mais à Palerme, les boutiques de luxe ne fleurissaient pas à tous les coins de rues. Alors, en attendant les fabuleux voyages à Paris, Londres ou New York que Siniglia lui promettait sans cesse, Lydia Kotchev continuait de rêver.

Et aussi de grossir son bas de laine pour quand le *capo* la virerait au bénéfice d'une autre. Elle connaissait ça. Beaux ou moches comme ce poussah, les mecs, c'était toujours la même chose. Se coulant entre les draps de soie noire, elle soupira, boudeuse :

— D'accord. Bonne nuit.

Puis elle ouvrit son magazine et se plongea dans les photos. De son côté, toujours préoccupé et sachant déjà qu'il trouverait difficilement le sommeil, Sandro Siniglia se retourna sur le côté, ferma les yeux en essayant de se laisser distraire par la tarentelle, sa musique préférée, la seule qui pouvait l'apaiser. Après un long moment, il commençait à plonger dans un demi-sommeil, quand l'exclamation de Lydia le fit sursauter :

— Hé !

Un cri comme retenu, apeuré, suivi de frôlements. Le pourri tourna la tête, amorça le mouvement de se redresser, se statufia brusquement en les découvrant.

— Salut, patron !

Ils étaient grands et costauds tous les deux, et le plus vieux suçait une allumette. C'était lui qui avait parlé, tandis que l'autre reluquait sans vergogne le buste dénudé de Lydia. Mais le plus grave n'était pas là !

Tous deux braquaient sur Siniglia les canons de pistolets-mitrailleurs MAC 10 équipés de silencieux. Mauvais les silencieux. Ça voulait souvent dire qu'on avait l'intention de tirer. Incrédule, le boss du sud de Païenne cherchait à comprendre et, dans le même temps, il essayait de se souvenir où il avait caché son Beretta. Dans le tiroir de la table de chevet ? Sous son oreiller, comme autrefois quand il flinguait pour le compte du clan Tassari ? Comme dans un mauvais rêve, il vit les lèvres du suceur d'allumette bouger de nouveau.

— Cherche pas, boss. Tu ne nous connais pas.

Une voix sourde, indifférente. Sandro Siniglia sentit un courant glacé lui parcourir le dos. Près de lui, Lydia était devenue si pâle qu'elle faisait vraiment tache sur les draps noirs. D'une voix mourante, elle articula à l'adresse de son amant :

— Que... Sandro ! Qu'est-ce qu'ils font ici, ces types ?

Le pourri se posait également la question. Car, tout compte fait, ils ne semblaient pas venus là pour le descendre. Une exécution, ça n'était jamais comme ça. Les gars déboulaient, vidaient leurs chargeurs et mettaient les voiles. Alors, qu'est-ce que ces mecs foutaient dans sa piaule et comment avaient-ils réussi à entrer dans la baraque, malgré l'équipe *d'assassini* qui veillait en permanence sur lui ?

Balayant ses questions, une autre silhouette venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Un grand type, maigre comme un clou, avec une boucle d'oreille en forme de croix et des cheveux en brosse couleur paille décolorée et un flingue au poing ! Supplizio ! Durant une seconde ou deux, le *capo* se dit que son *primo tenente* venait enfin à son secours et que sa meute de flingueurs allait rappliquer dans la foulée. Puis il remarqua le rictus sur les lèvres de son lieutenant, et ses illusions s'envolèrent.

Ces empaffés de la *Cupola* avaient tout découvert et lui envoyaient leurs tueurs ! Essayant de faire ramper sa main gauche vers le dessous de son oreiller, le pourri parvint à grincer d'une voix rêche :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Suppli !

Le rictus de son *tenente* s'accentua légèrement et une étincelle presque gaie passa dans ses prunelles pâles quand il répondit d'une voix étonnamment suave :

— Une surprise, boss. Normalement, ma présence n'était pas indispensable, mais je me suis dit que je vous devais bien ça.

— Quoi, ça ! Qu'est-ce que tu déconnes ? Qu'est-ce que ces mecs foutent ici avec toi ?

En fait, le *capo* le savait parfaitement. Ils étaient bel et bien là pour le buter. Et forcément pour le compte de la *Cupola*. Simplement, ce vicelard aux cheveux peroxydés faisait un peu traîner les choses pour le plaisir. Un malade, ce mec, Siniglia l'avait toujours su. Maintenant, la main du *capo* avait presque entièrement disparu sous l'oreiller. Il allait

devoir jouer serré. Dès que...

— Vous vous demandez quel est le problème, boss ?

Essayant de donner à sa voix toute son autorité habituelle, le mafieux gronda :

— Si tu as quelque chose à dire, magne ! J'ai sommeil.

Semblant chercher ses mots, le blond leva les yeux au plafond en hésitant :

— Disons que... que vous et nous avec ces flingues dans votre chambre, ça fait partie d'une sorte de plan.

Siniglia tiqua.

— Comment ça, un plan ? T'arrête de te foutre de moi ?

— Ben... si ça peut vous rassurer et rassurer votre amie Lydia, disons que mes copains et moi on n'a rien contre vous, mais qu'on vient de la part de quelqu'un qui vous en veut un peu.

— Je comprends rien à tes conne...

— Quand je dis vous, je veux dire vous, plus deux ou trois autres boss de la ville. Vos collègues, en quelque sorte. Alors, on nous a envoyés pour régler le différend. Si vous voyez.

— Je vois rien du tout, abruti ! Dis-moi qui m'en veut, ensuite toi et tes deux guignols, déguerpissez de ma piaule !

Ça y était, Siniglia s'énervait. Sous l'oreiller, ses doigts ne trouvaient pas son calibre et la trouille commençait à lui saper le moral. Il n'avait jamais eu peur des armes à feu quand il en avait une au poing et qu'il se trouvait en situation de conflit. C'était la loi. Leur loi à eux tous. Mais là, à poil dans sa chambre, sans flingue au poing et sans savoir ce qu'étaient devenus ses gardes du corps...

— Pas d'inquiétude, *padrone*, rassura ironiquement Supplizio comme s'il avait deviné les pensées de son chef. Nos gars vont bien. Ils comprennent et ils sont d'accord avec ceux qui m'envoient, mais vous savez ce que c'est... ils sont très attachés à vous. Alors ils ont préféré rester en dehors du coup.

— Putain ! Tu vas enfin me dire ce que tu me veux ?

— Bien sûr, patron. En fait, quelqu'un vous en veut, à vous et aux autres *capi* de la ville. Disons que ce quelqu'un vous en veut même vraiment beaucoup, de ce que vous avez dernièrement osé faire à New York, boss. Et ce quelqu'un a décidé de vous punir.

Cette fois, Siniglia marqua le coup.

— À New York ? Qu'est-ce que c'est que cette...

— Et comme je ne vous aime pas beaucoup et qu'on le sait en haut lieu, coupa le blond sans cesser de sourire, on s'est dit là-haut que j'étais le mieux placé pour vous donner la punition. Alors... *ciao*, boss !

Subitement, les canons des armes qui s'étaient légèrement abaissés au cours de l'échange se redressèrent, et, comme si elle venait seulement de réaliser pleinement la situation, Lydia Kotchev ouvrit une

bouche démesurée, laissant échapper un hurlement aigu. Les premières ogives lui firent éclater le cou, puis tout son buste dénudé se transforma en une affreuse fontaine humaine, coupant net son cri qui s'acheva dans un horrible borborygme. Simultanément, deux longues giclées d'ogives dévastatrices avaient convergé vers le *capo* et celui-ci encaissa les rafales de plein fouet. Des rafales interminables qui lui firent exploser le crâne et tout le haut du corps. Comme prise de frénésie, toute sa graisse se mit à trembler au rythme des impacts, tandis que son bras droit lancé en avant dans un inutile mouvement de défense retombait entre ses cuisses poilues. Dans son poing gauche, enfin sorti de sous l'oreiller, luisait l'acier noir d'un Beretta... dont le cran de sécurité n'avait pas encore été ôté. Quand les deux corps emmêlés sur les draps maculés cessèrent de frémir, le blond Supplizio hocha seulement la tête et souffla en guise d'oraison funèbre :

— *Bene. Tutto va bene.*

Puis, dans la fumée grise et dans l'odeur de sang et de poudre brûlée, les trois hommes quittèrent la chambre sur un air joyeux de tarentelle.

CHAPITRE III

Il était plus de 22 heures, mais la chaleur de la journée se dégageait encore du tarmac de Punta Raisi. En Sicile, l'été frappait plus tôt qu'ailleurs, et on n'était encore qu'à la fin du printemps. Ça promettait. Sitôt les contrôles franchis, l'Exécuteur se retrouva dans le hall des arrivées, plein de touristes croulant sous leurs bagages. Pas question pour lui de s'éterniser dans ce lieu probablement bourré d'indics de la mafia, d'où l'urgence de récupérer l'usage de son petit arsenal de poche. En Sicile, sa tête valait des millions d'euros, autant dire des millions de dollars. Son sac de voyage à l'épaule, le Guerrier solitaire se dirigea vers les toilettes pour une délicate mais indispensable opération de récupération avant de contacter Gina.

Le sergent Gina Loella, amie et collègue du *capitano* Claudia Simoni à la Brigade anti-mafia de Palerme. Gina, ses motos et son look jean et santiags. Jeune, pas très grande mais corps de tanagra, visage lisse et régulier, coupe de cheveux au carré, grands yeux noisette tour à tour pétillants de malice ou froids comme la glace, bouche gourmande ornée de deux fossettes qui se creusaient quand elle souriait. Sexy en diable, malgré ses éternels jeans rapiécés et ses blousons aux cuirs fatigués, une sorte d'uniforme qui lui permettait de passer à peu près partout. Indispensable dans sa spécialité : l'infiltration. Une activité éminemment dangereuse, dans laquelle Bolan l'avait vue œuvrer au cours de ses précédents blitz locaux. Notamment l'un d'eux à l'occasion duquel ils avaient tous les deux failli perdre la vie(4).

Tendue au début de leur relation à cause de son homosexualité, la jeune femme s'était vite montrée à la hauteur et des liens puissants s'étaient tissés entre eux.

D'où cet appel téléphonique trois jours plus tôt. Gina Loella avait laissé un message sur le répondeur du char de guerre, demandant à Bolan de la rejoindre au plus vite à Palerme. « Un gros coup », avait-elle ajouté sans plus de commentaires. Elle lui avait aussi recommandé de ne pas en parler à Claudia Simoni et de ne pas l'appeler sur son portable, mais dans une cabine téléphonique dont il avait gravé le numéro dans sa mémoire. Un appel qu'il devrait impérativement

effectuer les 12,13 ou 14 de ce mois, entre 22 h 50 et 23 heures. À peine avait-il achevé son blitz dans l'Ohio, au cours duquel il avait éliminé une Famille mafieuse du genre particulièrement immonde, il s'était donc remis en selle, sans prendre le temps de souffler(5).

Il arrivait donc le 12, juste un peu en avance sur la tranche horaire indiquée. Avant de partir, Mack Bolan avait pris quelques contacts. Par l'O.S.O., l'*Office of Sigint Opération* qui gérât les personnels d'exploitation des stations d'écoute à l'étranger en collaboration avec le *National Security Council*, l'ami Brognola avait chargé un indic de localiser la cabine téléphonique en question.

Via Ciro Maredolce, dans le secteur du Brancaccio, presque à l'amorce de l'autoroute d'Agrigente, à l'est de la ville.

S'enfermant dans les toilettes, le Guerrier ouvrit le sac de voyage qui lui tenait lieu d'unique bagage, et en sortit la vieille Japy portable qui cachait son arsenal de poche. Ôtant le capot de la machine, il entreprit de la démonter, mettant à jour sa mécanique intérieure, restructurée en permanence par son vieux complice Herman « Gadgets » Schwarz pour une toujours plus efficace utilisation. Habilement dissimulées dans la machine, les pièces de l'arme se révélaient parfaitement indécélables par les moyens classiques de détections aéroportuaires.

Deux minutes plus tard, l'Exécuteur avait achevé le remontage du *Snake*, son arme d'appoint. Un pistolet un peu particulier, fait de cinq éléments ventilés dans les entrailles de la machine, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier, mais, aux rayons X des contrôles d'aéroports, l'ensemble disparate se fondait entièrement dans le puzzle mécanique de la machine. Petit plus, Herman Schwarz en avait amélioré la puissance de feu, ainsi que les effets dévastateurs : vingt mini-ogives à la place des quinze de la version précédente. Des balles sans douilles pour le moins insolites, constituées d'un petit bloc de propergol solide et spécialement traité, dans lequel étaient insérés projectile et amorce. Des munitions de calibre 4,7mm, dont le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch utilisait la version standard, et que le génial inventeur avait tout récemment transformé en véritables engins de destruction : chemisées au tungstène et fendues dans la longueur à partir de la pointe pour se fragmenter à l'impact. De minuscules mais très violents messages de mort que Bolan aligna dans la crosse-chargeur, avant de glisser l'arme sous son blouson de toile et de remettre la Japy dans le sac de voyage.

Pour le moment, le *Snake* et les « monnaies » d'Herman

constituaient le gros de son assurance vie. Des faux dollars très particuliers, les « monnaies » ! Des pièces rondes coulées dans un alliage particulier et renfermant des mini-charges à mélanges explosifs, déflagrants ou incendiaires qu'il suffisait de tordre vigoureusement pour déclencher le processus à retard. Dernier bricolage de l'ami Herman, un mini-Caméscope d'apparence banale, baptisé *Little Smart*, Petit Malin, l'appareil tenait au creux de la paume, était pourvu d'un système de vision nocturne très performant et facile à monter sur la sangle serre-tête prévue par son inventeur. Dans le sac également, le Survival nouvelle génération, actuellement inséré dans l'épais bouquin illustré prévu à cet effet et qu'il sortit de la poche latérale du sac. Une arme qui n'avait l'air de rien, mais coulé dans une céramique aussi dure que l'acier trempé. 5mm d'épaisseur, agrémenté de motifs floraux découpés à l'emporte-pièce qui, même aux rayons X, noyaient sa silhouette dans la profusion d'illustrations du livre. Un objet fait pour tuer. Très léger, très solide, tranchant comme une lame de rasoir.

Il était maintenant temps d'appeler Gina. Après avoir empoché deux petits dollars explosifs, Bolan quitta sa cabine. Un quatuor de joyeux routards allemands officiait aux urinoirs sans lui prêter attention, et il activa son cellulaire satellitaire, un tout nouvel appareil d'aspect classique et d'une marque connue, mais spécialement mis au point par les ingénieurs de la NASA et que l'ami Herman avait reconfiguré pour l'Exécuteur. Outre son code d'accès à lettres et à chiffres et sa miniaturisation, sa particularité essentielle résidait dans la surprenante antenne de l'engin. Plus rien à voir avec la protubérance en usage dans les satellitaires civils mais un circuit filaire issu d'un alliage savant et noyé dans toute la carcasse du combiné. Douze mètres en tout. Une puissance inégalée, une qualité de son irréprochable. L'appareil captait aussi bien les relais des satellites de télécommunication de la NASA, que ceux de la Défense et de la N.S.A. Muni d'un scrambler hyper sophistiqué, toutes ses communications étaient brouillées, à l'émission comme à la réception. De l'Amazonie aux pôles, les communications passaient sans problèmes, tout en restant indéchiffrables en cas d'écoutes scannérisées.

Une sonnerie résonna dans l'appareil. Trop longtemps. Gina n'était pas arrivée. Bolan raccrocha, quitta les toilettes, traversa l'aérogare pour se rendre au comptoir Avis. Le 4 x 4 Toyota qu'il avait retenu de Kennedy Airport l'attendait dans le parking réservé, et, dix minutes plus tard, il démarrait à son volant, écouteur « mains libres » téléphonique à l'oreille. Quittant la zone aéroportuaire par la bretelle d'accès à l'autoroute A29 qu'il connaissait bien, le Guerrier mit le cap sur Païenne et appuya sur la touche *bis* du satellitaire. Sans résultat. Le guerrier ignorait tout des raisons du message de Mlle Loella et ce luxe de précautions l'intriguait. Dans le monde mafieux, l'infiltration

requérait courage et nerfs d'acier. Pour que Gina agisse ainsi, il fallait que l'affaire soit extrêmement sensible. Une poignée de minutes plus tard, le Guerrier rappela encore, sans plus de succès.

On était pourtant bien le 12 et la plage horaire locale indiquée était dépassée. Bien sûr, cela ne prouvait rien, mais une foule d'interrogations traversait le cerveau de l'Exécuteur. Il laissa encore passer trois minutes, rappela la cabine, en vain. Peu après, il quittait enfin l'autoroute pour aborder les faubourgs de Mondello et, garant le 4 x 4, il décida s'enfreindre la consigne en appelant le portable de la jeune femme. Deux sonneries, puis il y eut un dé clic.

— *Spiacente*, désolée, fit la voix de Gina, *me lassiate vostro messaggio e...*

Bolan hésita, raccrocha sans laisser de message.

La saison touristique était déjà commencée, et, même à cette heure, la circulation s'en ressentait. Consultait le plan du secteur, le Guerrier jugea qu'il lui faudrait vingt minutes au moins pour gagner la via Ciro Maredolce, à l'extrême est de Païenne. Alors, par acquit de conscience, il recomposa le numéro de la cabine. Encore une fois cela sonna longtemps. Dépit, il avait déjà le doigt sur la touche de coupure, quand une voix résonna dans l'écouteur :

— *Pronto !*

La voix de Gina. Enfin ! Mais à peine audible, juste un souffle.

— C'est moi, murmura Bolan. Je...

— J'ai essayé de te joindre sur ton portable, coupa la jeune femme un ton plus bas encore. Ça ne répondait pas et...

— *Shit !* jura doucement le Guerrier. Mon numéro a changé. Je voulais justement te le...

— J'ai eu un contretemps, coupa Gina. Des parasites aux fesses.

Elle parlait si bas que l'Exécuteur dut forcer le son du satellitaire avant d'interroger :

— Genre ?

— B.M.W. noire avec trois types à bord. Repérée hier dans l'entourage adverse et ce soir ; je la balade derrière la Bandit depuis un moment.

La Bandit, la moto de Gina. Il interrogea :

— Elle est liée avec notre affaire, cette caisse ?

— Affirmatif.

— O.K. Donne-moi son numéro, ne bouge pas de la cabine et continue à me parler. J'arrive aussi vite que possible.

— C'est peut-être seulement une filoché de routine, mais je crains des oreilles.

Sous-entendu des écoutes, genre scanner ou canon acoustique. D'où les chuchotements. Elle lui donna néanmoins le numéro de la B.M.W., lui demanda son nouvel indicatif qu'elle introduisit dans la mémoire de

son portable avant de questionner :

— Tu es dans quel secteur ?

— Mondello.

— *Bene*. Ne viens pas. Je te rappelle d'une autre cabine... disons dans vingt minutes.

Sans doute le temps de semer ses « parasites ». Bolan n'eut pas le temps de demander où se situait cette autre cabine, que la Sicilienne achevait très vite :

— Je te laiss...

À peine s'il put comprendre la fin du mot. Gina avait déjà raccroché. Un peu trop précipitamment. L'Exécuteur en fit autant, dubitatif, frustré aussi. Vingt minutes à tuer, en se posant des tas de questions. Il n'aimait pas ça.

— *Tue mani, cara !* Tes mains. Tu laisses tes mains visibles.

Gina n'en revenait pas. Même sur le qui-vive, le sergent Loella de la Brigade anti-mafia n'avait rien vu, rien entendu arriver. Ça s'était passé dans son dos. Si vite et dans un tel silence...

— *Tue mani, cara !*

La voix était douce, suave, quasi asexuée. Immobile face au poste téléphonique et tenant toujours le combiné, Gina avait juste eu le temps d'apercevoir la main de l'inconnu peser sur la fourche du combiné. Contact à présent coupé, l'appareil émettait sa tonalité continue, presque trop forte dans ce silence palpable qui l'entourait. Dans sa nuque elle sentait la respiration de l'inconnu, et la chose dure qui s'était enfoncée quelques secondes plus tôt dans ses reins semblait s'incruster dans sa chair.

Pourtant, retrouvant son self-control et la voix plus ferme qu'elle ne l'avait craint, le sergent Loella envoya sèchement :

— À quoi on joue, là ?

Le premier choc passé, son esprit fonctionnait de nouveau parfaitement. L'expérience. Dans le même temps et si doucement que son bras ne bougea qu'à peine, sa main gauche s'était engagée dans sa poche de blouson. Manœuvre éminemment hasardeuse, mais elle devait tout tenter. Tandis que son index s'activait au fond de sa poche, la voix suave répondait dans son dos :

— On ne joue pas, jeune fille. Je te conseille de ne pas bouger.

Disant cela, l'inconnu avait lancé une main sous le blouson de Gina, dans une fouille à corps légère, presque douce.

La voix ne marquait ni tension, ni animosité. Mais la main était maintenant descendue de la poche droite du blouson, puis de la ceinture du jean aux fesses de Gina et, à travers le jean elle sentait sa chaleur. Une fouille précise, professionnelle. La main arrivait à la hauteur de la poche gauche de blouson quand, réprimant un frisson de

répulsion, la jeune femme esquiva de côté. Enfouissant sa propre main dans sa poche elle feula :

— Qu'est-ce que tu cherches, connard ?

Histoire de se donner le temps. Dans son dos, l'autre renvoyait :

— Pas l'amour, *cara* ! Ce n'est pas l'amour, que je cherche avec toi !

Pendant qu'il parlait, Gina Loella avait empoigné son portable dans sa poche. Dans quelques secondes, il serait trop tard. L'autre salaud trouverait le téléphone et elle ne pourrait plus rien. Tandis que son index localisait enfin une petite touche pré-réglée qu'elle connaissait par cœur, elle l'enfonça en articulant :

— Mercury !

Elle espérait avoir parlé assez fort. Contre son dos, l'inconnu marqua un temps.

— Qu'est-ce que tu dis, *cara* ?

— Va te faire foutre, gronda Gina en tentant de se dégager.

Son assaillant ricana et, se pressant de nouveau contre elle, il renvoya :

— Pas par toi, *cara* ! Il te manque quelque chose. Là !

Là, c'était exactement où il venait d'insinuer ses doigts. Tout en haut de l'entrejambe du jean.

— Tu vois, tu ne risques rien avec moi. Absolument rien ! Juré craché !

Un homo ? Pour Gina, à la lumière de cette possibilité, l'odieux toucher s'avérait moins insupportable. D'ailleurs, son attention s'était portée ailleurs. Du coin de l'œil, elle avait aperçu le véhicule qui, lentement, était venu s'arrêter le long du trottoir. Une fourgonnette claire, lanternes allumées. Cela sentait mauvais. La voix suave reprenait tout contre son dos :

— Tu n'as pas d'arme, *cara* ? Vraiment pas ?

La main libre de l'inconnu parcourait toujours le corps de Gina des aisselles aux mollets, et bien sûr, sans trouver son arme. En mission d'infiltration, elle n'en portait jamais. Maintenant, il fallait appliquer le traitement d'urgence. Penchant un peu la tête vers sa poche, elle articula très vite :

— *Call Mack* ! Appelle-le !

Mais dans son dos, le type soufflait :

— Je crois bien que tu n'as pas d'arme. À part... à part ce joli petit cul, bien sûr !

Sourde aux commentaires oiseux, Gina ajouta toujours en anglais :

— Box two !

Sans grandes illusions car, dans son dos, l'autre salaud soliloquait toujours ses insanités en la tripotant, et son message avait dû se perdre dans les sons ambiants. Échappant de nouveau à la main violeuse, elle rua d'un coup de reins furieux, envoya violemment son coude vers

l'arrière. Pour faire mal. Pour se donner une chance. Mais elle ne rencontra que le vide et, tandis qu'elle ouvrait la bouche pour répéter son dernier message, elle encaissa un choc dans la nuque. Une pensée fataliste la traversa alors, le temps d'un éclair. Cette fois tout était dit, son destin venait de basculer. Une explosion dantesque résonna sous son crâne et, dans un éblouissement intense, elle se sentit plonger dans un univers en feu.

CHAPITRE IV

Mack Bolan ne pouvait se défaire d'un sentiment de malaise. L'inquiétude le taraudait depuis un long moment, et il avait beau se dire que son instinct lui jouait des tours, le malaise persistait. Gina avait trop vite coupé le contact. Il n'avait pas eu le temps de lui demander où se situait cette foutue deuxième cabine. Une précipitation de plus en plus suspecte à ses yeux, car le temps défilait et la Sicilienne aurait déjà dû le rappeler. Près de trois quarts d'heure s'étaient écoulés et, depuis une dizaine de minutes, l'Exécuteur était cette fois certain que quelque chose clochait. Alors, pour ne plus se contenter d'attendre, il remit le contact et redémarra. Direction Païenne, le secteur du Brancaccio et la *via* Ciro Maredolce, son dernier point de contact avec la jeune femme. Une démarche désespérée, mais le Guerrier détestait être réduit à l'inaction.

Il était à présent près de minuit et la circulation étant devenue quasi nulle, il était presque arrivé au port marchand de Palerme quand le portable satellitaire sonna dans sa poche. Gina. Enfin !

— *Si ?* lança-t-il dans le micro du kit mains-libres.

— Oh, Mack ! J'avais peur de ne pas te trouver !

Claudia ! Claudia Simoni, l'amie et supérieure hiérarchique de Gina ! Sa voix était tendue. Incrédule, Bolan questionna :

— Tu es rentrée de Turin ?

— Non, j'y suis toujours. Où es-tu ?

Le Guerrier hésita. Gina lui avait recommandé de ne pas parler de leur deal à Claudia. Délicat. Mais, déjà, cette dernière enchaînait :

— Mack ! Dis-moi seulement si tu es à Palerme ! Sinon, je vais devoir rameuter la cavalerie !

Elle semblait réellement angoissée. Inquiet à son tour, l'Exécuteur finit par avouer :

— O.K. Je suis à Palerme.

— C'est elle qui t'a demandé de venir, pas vrai ?

Le capitaine Simoni n'était pas une imbécile. Inutile de bluffer. Le Guerrier confirma.

— Je m'en doutais...

Il sembla à Bolan percevoir un soupir dans l'oreillette et, sans le questionner davantage, la jeune femme enchaîna :

— Gina a un problème !

Bolan tiqua :

— Genre ? s'enquit-il prudemment.

— Genre elle vient d'appeler mon portable.

— Ah ? s'étonna Bolan.

— Une procédure d'urgence. Avec code vocal : Mercury. Puis j'ai entendu la voix de Gina et celle d'un homme qui disait des trucs dégueu, et encore la voix de Gina qui a dit très vite quelque chose comme « *Call Mack !* » Alors je t'appelle.

Un bref silence sur la ligne, puis de nouveau Claudia Simoni :

— Ça te dit quelque chose ?

« Appelle Mack ! » Pour le Guerrier, c'était clair. Elle n'avait pas pu l'appeler, lui. De toute évidence, elle n'avait pu que taper une touche d'urgence sur son clavier personnel. Moralité, il y avait un os. Son instinct ne l'avait pas trompé.

— Ensuite, intervint Claudia, je l'ai entendue dire autre chose, mais j'ai eu beau écouter et réécouter encore, je n'arrive pas à décrypter. Trop de bruits ambiants. Des sons qui ont duré longtemps, accompagnés de voix et de grondements de moteur. Puis plus rien. Communication coupée. Il faudrait analyser l'enregistrement, mais je n'ai pas ce qu'il faut ici. La police turinoise a un labo. Je vais essayer.

Bolan fit la grimace. Tout ça ressemblait furieusement à un kidnapping. Prenant sa décision, il donna à Claudia le numéro d'appel de la deuxième cabine indiqué par Gina en demandant :

— Tu peux la localiser ?

— Bien sûr.

Profitant de l'occasion, Bolan lui donna le numéro de la B.M.W. fourni par Gina en insistant :

— Tu peux me trouver le nom du propriétaire ?

— C'est en rapport avec Gina ?

— Oui.

Sans chercher à lui tirer les vers du nez, la jeune femme souffla :

— *Momento.*

Il y eut des bruits divers dans le combiné et Bolan entendit Claudia parlementer un instant avec un correspondant. Deux minutes plus tard, elle revenait en ligne pour annoncer :

— La cabine : Parc d'Orléans. *Via Braza.* Tu vois où c'est ?

Même en l'absence de plan, l'Exécuteur aurait trouvé. Palerme n'avait pratiquement pas de secrets pour lui.

— Je vois, renvoya-t-il. Je te tiens au courant...

— Mack ?

— Oui ?

— Vous êtes sur un coup sérieux, tous les deux ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Parole. Elle devait me briefer ce soir.

— *Bene*, soupira Claudia.

Bolan allait raccrocher quand son amie l'arrêta :

— Mack ?

— Oui ?

— Si je n'ai pas de résultat pour l'enregistrement et si tu ne m'as pas rappelée dans une demi-heure, je garde le numéro de la B.M.W. et j'envoie mes équipes sur place.

Sous-entendu, l'Exécuteur devrait alors disparaître du circuit. Faute d'alternative, il acquiesça :

— O.K.

Il s'apprêtait encore à couper le contact quand Claudia murmura dans le combiné :

— Je... Retrouve-la ! Vite !

Puis elle raccrocha. Bolan en fit autant. Les apparents non-dits et le ton de Claudia l'inquiétaient. Néanmoins, l'heure n'était plus aux questions, mais à l'action. À condition qu'il trouve quelque chose. Mais quoi ? À condition aussi qu'il ne soit pas déjà trop tard pour Gina.

Une voix connue arrivait par bribes aux oreilles du sergent Loella dans une sorte de brouillard sonore. Elle était glacée de la tête aux pieds, surtout au buste et au ventre. Ses entrailles n'étaient plus qu'une masse pesante et si froide qu'elles en semblaient figées. Paralysés par le froid, ses membres s'étaient minéralisés et, sous son crâne, les battements sourds de son rythme cardiaque résonnaient de plus en plus lentement. De plus en plus faiblement.

— Je suis vraiment déçu, *cara* ! Très déçu !

Cette fois, la voix était plus nette. Une voix qui recelait comme une menace, malgré le ton qui se voulait léger. Gina Loella se demanda ce qui pouvait bien décevoir ainsi l'homme qui soufflait dans sa nuque, quand la mémoire lui revint brusquement. La cabine téléphonique, ce type qu'elle n'avait pas entendu venir, cette fouille à corps et ces mots qu'il lui avait dits, puis cette explosion dans son crâne. Ce n'était donc pas une balle. Le type ne l'avait pas tuée et, maintenant, il se disait déçu. De quoi ? Comme pour répondre à sa question, l'homme enchaîna :

— Si je suis déçu, c'est qu'on te faisait confiance, tu comprends, vraiment confiance ! Et tu nous as trahis ! C'est très décevant, la trahison. Décevant et attristant !

Gina Loella voulut bouger, en vain. Une odeur bizarre d'orange ou de citron envahissait peu à peu son odorat et cela lui fit ouvrir les yeux. Elle ne distingua d'abord que des formes floues dans un éclairage blanc verdâtre. Des formes luisantes, d'autres brillantes comme le métal.

Puis sa vision s'éclaircit et elle découvrit des engins mécaniques ressemblant à des pétrins, et des cuves en inox surmontées de machines inconnues. Plus loin, et composant deux des quatre murs du local, un alignement de portes en acier avec des poignées métalliques et des cadrans situés au-dessus de chaque panneau. Elle baissa les yeux, s'aperçut qu'elle était allongée sur une sorte de table roulante en inox, que ses poignets étaient attachés aux pieds de la table et qu'elle était nue. Un de ses liens s'était pris dans le fermoir du bracelet métallique de sa montre et ce dernier lui entraîna cruellement dans la peau. Recouvrant peu à peu ses esprits et essayant d'oublier la douleur, elle tourna la tête et découvrit ses tortionnaires. Des costauds avec des gueules patibulaires, dont un colosse aux larges épaules noueuses sous un sweat gris, avec une vilaine balafre boursouflée à la joue et des cheveux noirs tellement plaqués au gel qu'on les aurait dits peints sur son crâne. La crosse d'un pistolet dépassait de sa ceinture de pantalon et, sous d'épais sourcils broussailleux, le type l'observait, son regard fixe allumé d'une flamme inquiétante. Maintenant complètement lucide, Gina Loella commençait à réaliser la situation. Moche. Ces salauds l'avaient kidnappée et ils savaient ce qu'elle avait fait. De toute évidence, ils ignoraient encore qui elle était réellement, mais ils allaient tout mettre en œuvre pour le savoir. Ils allaient la cuisiner. Elle connaissait le processus et savait que ce serait terrible. Attachée sur cette table et nue des pieds à la tête, elle était à leur merci.

— Nous allons devoir parler, *cara*, reprit la voix suave d'un homme qu'elle ne voyait pas. Parler en toute sincérité, bien sûr. Sinon...

Comme agissant au signal de cette menace voilée, le grand costaud balafre ouvrit une des portes en acier situées derrière lui, découvrant un local sombre d'où s'échappa un nuage de buée. Tandis qu'une lumière s'y allumait et qu'il y pénétrait, la jeune femme aperçut à l'intérieur des rayonnages sur lesquels s'entassaient des cartons. Une chambre froide. Malgré la température soudainement refroidie, les parfums d'agrumes semblèrent se préciser, ainsi que d'autres, comme la vanille et le chocolat. Le balafre en ressortit avec un carton et, tandis qu'un des deux autres refermait la porte, il contourna le chariot métallique et posa son colis entre les jambes de Gina. Se tordant le cou pour tenter de voir ce qui se passait, la Sicilienne découvrit l'homme qui se disait homo. Ensemble de cuir noir, silhouette filiforme, cheveux très courts et d'un blond fortement oxygéné, un minuscule crucifix en or à l'oreille droite, une peau laiteuse presque diaphane et des yeux d'un bleu si pâle qu'ils en semblaient phosphorescents. Affichant un petit sourire désolé, il consulta sa montre en soufflant de sa voix sirupeuse :

— Tu as une minute. Rien qu'une toute petite minute pour me dire seulement deux choses. Qui es-tu, et où sont les bandes et la disquette.

— Quoi ?

Gina avait donné à sa voix toute l'incrédulité dont elle était capable. La gorge nouée, elle ajouta :

— Tu déconnes, machin ! Tu sais très bien qui je suis ! Une amie de...

— Je sais de qui tu es l'amie, *cara*. On le sait tous. Mais tu as trahi son amitié et on t'en veut beaucoup. Maintenant, on exige de savoir qui tu es vraiment. Ton vrai nom, pour qui tu travailles et où sont les bandes et la disquette. *Capito* ?

— Quelles bandes ? Quelle disquette ? Je ne comprends rien à tes salades !

Défense puérile et Gina le savait. Elle essayait de réfléchir, devait se rendre à l'évidence : c'était la catastrophe. Ils connaissaient l'existence des bandes et de la disquette. Ils l'avaient donc espionnée depuis le début. Depuis son entrée dans la Famille. Échec total. C'était encore pire que ce qu'elle pensait et elle crevait intérieurement de peur, mais elle s'efforçait de donner le change. Ils avaient tout découvert et, à moins d'un miracle, elle n'avait aucune chance d'en sortir vivante.

Qu'elle parle ou non. Seul varierait le mode d'exécution. Une balle dans la nuque en cas d'aveux complets, la torture et une mort hideuse dans le cas contraire. La tirant de ses sombres pensées, l'étrange voix du blond peroxydé reprocha doucement :

— *Ta* sais très bien de quoi je parle. Je parle de la bande magnétique enregistrée ce soir au cours du briefing, et de la disquette que tu as copiée dans mon ordinateur portable pendant le dîner. On te soupçonnait depuis un moment, et on avait piégé la pièce. Pratiques, ces webcams ! Et discrètes !

Incroyable ! Gina Loella s'était fait avoir comme une débutante ! Quand Claudia saurait ça... mais on n'en était pas là. Heureusement, Gina avait quand même réussi son coup. Se sentant talonnée par les sbires de la Famille depuis son départ de la *fattoria*, elle avait réussi à tromper leur vigilance un instant pour déposer son butin dans une des « boîtes aux lettres » qu'elle avait activées depuis le début de l'opération. À partir de maintenant, il lui suffisait de tenir assez longtemps pour permettre aux collègues de lever le « courrier ». Elle devait tenir. À tout prix.

— Joli coup, ton départ de la *fattoria*, félicita le peroxydé, tu nous as eus de vitesse. On t'a perdue un moment, mais, par bonheur, j'avais aussi eu l'idée de piéger ta moto. Balise de poursuite. C'est fou ce que la technologie moderne se miniaturise, ces temps-ci ! Résultat, les gars ont eu vite fait de retrouver ta trace, *cara*.

Dans le dos de Gina, le blond poussa un petit soupir, ajouta d'un ton faussement penaud :

— Malheureusement, entre le moment de ton départ précipité de la ferme et la cabine téléphonique où tu t'es arrêtée en ville, tu as

visiblement réussi à planquer le matériel, puisqu'on n'a rien retrouvé. Ni dans tes poches, ni sur ta saloperie de bécane.

Il marqua une courte pause, avant de reprendre :

— Résultat, tu as réussi à balancer le tout dans un coin. Un endroit où tu étais sûre de pouvoir le récupérer. Dommage ! Ça nous aurait évité des tas de problèmes ! Surtout à toi, *cara*. Parce que, forcément, il faudra bien que tu nous le dises, pas vrai ?

Gina ne répondit pas et le blond insista :

— Car tu finiras par tout nous dire.

Il avait l'air sincèrement désolé, le salaud ! Mais ce qui était vrai, en revanche, c'était que Gina parlerait. Elle le savait, les méthodes de torture de la mafia étaient sans limites, et personne n'y résistait jamais. Restait à savoir quelle technique ils allaient employer avec elle, et combien de temps elle résisterait.

— Je sais, reprit encore l'oxygéné tout contre sa nuque, je sais que tu te demandes ce qu'on va te faire. N'est-ce pas ? Tu vas le savoir tout de suite.

Il y eut un mouvement dans le dos de Gina et le grand balafré reparut dans son champ de vision. D'abord, la jeune femme ne comprit pas ce qu'il faisait avec cet esquimau dans les mains. Un énorme esquimau conique, rose et jaune. Fraise et citron, ou quelque chose comme ça. Un mince rictus aux lèvres, le type l'observait, tandis que, dans la nuque de Gina, le blond commentait plus mielleux que jamais :

— C'est un esquimau pour deux. Un tout nouveau produit spécialement créé pour les amoureux. On appelle ça Amore Amore. Joli, non ?

La voix marqua un temps dans la nuque de Gina avant de préciser, sinistre :

— Je veux dire, joli gode, non ? Il y en a cinquante dans le carton. Tous pour ton petit cul, *cara*. Un peu froids, peut-être...

N'osant comprendre ce qu'elle venait d'entendre, la jeune femme leva les yeux sur le Balafré qui brandissait toujours l'énorme esquimau. Dans son regard noir, une lueur sadique s'était allumée. Dans l'oreille de Gina la voix sucrée du blond susurra :

— Quand tu seras bien fourrée, on te mettra au frigo. Histoire que ça ne fonde pas trop vite. Et si ça ne marche pas, on t'en enfilerait d'autres et encore d'autres. À la fraise, à la menthe, au chocolat, et même avec des morceaux de noisettes pour que ça gratte un peu au passage. Et ça, jusqu'à ce que tu parles.

Complètement tétanisée, Gina se dit qu'elle devait gagner du temps et elle torturait son cerveau à la recherche de l'idée géniale. En vain. La panique montait en elle, et rien ne l'arrêterait plus.

CHAPITRE V

Mack Bolan avait fait trois fois le tour du parc d'Orléans. En vain. Pas la moindre trace de la moto de Gina ni de la B.M.W. dont elle lui avait parlé au téléphone. Profitant du trafic maintenant réduit, il contourna une dernière fois le parc, revint vérifier que la cabine téléphonique était inoccupée, avant de décider le décrochage. Dix minutes plus tard et dans une circulation quasi nulle, le 4 x 4 Toyota effectuait un premier passage *via* *Ciro Maredolce*. Le Guerrier repéra immédiatement la cabine d'où Gina lui avait parlé. Déserte, elle aussi... mais la moto était là ! La Bandit de Gina, garée tout près. Plus très jeune, avec ses décalcomanies et son air cool. Mais ce n'était qu'une apparence, car, Bolan le savait, le moteur était gonflé, le cadre avait été renforcé pour soutenir des pilotages virils, et elle bénéficiait d'un pot de compétition. Une légère morsure d'inquiétude lui pinça le cœur. À présent, il était certain que Gina avait de gros ennuis. Elle n'aurait jamais laissé sa moto là, sans l'équiper de son U d'antivol. Moralité, on l'avait embarquée de force.

Le Guerrier poursuivit sa route, sentit son estomac se crisper en apercevant à l'angle de la rue une B.M.W. noire ou gris sombre, ou bleu marine. Feux éteints, plaque minéralogique indéchiffrable d'ici. La zone était trop sombre pour apercevoir d'éventuels occupants, mais le véhicule se trouvait idéalement placé pour surveiller la moto et la cabine. Sans doute pour le cas où des copains de Gina se pointeraient. Sans ralentir, l'Exécuteur s'éloigna, passa sous l'autoroute, effectua un large détour par le nord et la *via* *Oreto* pour redescendre enfin par la rue *Fichidindia*. Une cinquantaine de mètres avant l'angle de la *via* *Maredolce*, il gara le Toyota, éteignit les feux, fouilla son sac de voyage, en sortit le mini Caméscope. Grâce à son système perfectionné de vision nocturne, il se mit à observer les alentours. D'abord le périmètre immédiat de la B.M.W. Des voitures partout, des utilitaires, une camionnette bâchée de transport de légumes derrière le pare-brise de laquelle un comique ourson jaune suspendu au rétroviseur intérieur semblait narguer Bolan de ses petits yeux ronds. Une armée d'autres véhicules stationnait un peu n'importe comment, selon la « culture »

sicilienne. Apparemment tous inoccupés, comme la B.M.W. d'ailleurs. Pourtant le Guerrier était persuadé qu'ils étaient là, attendant de voir débarquer celui ou ceux que Gina avait appelés à son aide.

Restait à savoir qui ils étaient et ce qu'ils avaient fait de la jeune femme. D'où il se trouvait, l'Exécuteur ne pouvait lire que les deux derniers chiffres sur la plaque de la B.M. C'étaient ceux mentionnés par Gina. Mais, malgré le système de vision nocturne, impossible de savoir si elle était vraiment vide. Le Guerrier fouillait avec attention le secteur dans le viseur du Smart, quand le vibreur du satellitaire se manifesta dans sa poche.

Claudia Simoni ! Il l'avait presque oubliée !

— Mack ! attaquas sans fioriture la supérieure de Gina. Où es-tu ?

Bolan lui expliqua la situation, se hâtant d'ajouter :

— N'envoie pas la cavalerie. Si les pourris sont dans le secteur, ça risque de les faire déguerpir.

Petit blanc sur la ligne, puis :

— D'accord.

Avec un rien de réticence. Puis le capitaine Simoni ajouta :

— J'ai décrypté le message !

Sans quitter des yeux le petit écran L.C.D. du Smart, Bolan s'enquit :

— Alors ?

— Il désigne le numéro d'une des boîtes aux lettres où Gina a l'habitude de déposer ses infos.

Une étincelle passa dans les prunelles minérales de l'Exécuteur. Gina n'avait certainement pas envoyé ce message à Claudia pour rien. Malgré les « parasites » qui lui collaient aux basques, elle avait sans doute réussi à déposer quelque chose dans cette fameuse boîte. Très intéressé, il demanda :

— Où ça ?

— C'est en dehors de Palerme, mais...

Claudia Simoni hésitait. Elle appartenait à la police et Bolan n'était qu'une sorte de justicier très illégal, que tous les flics du monde auraient bien aimé coincer. Mais Claudia était son amie, et il savait qu'elle approuvait sa croisade contre les mafias, qu'elles soient sicilienne ou d'ailleurs. Il insista :

— O.K., je ne suis pas flic et mes méthodes font désordre, mais pendant toutes ces années de guerre contre eux, je ne t'ai jamais mouillée, *esatto* ?

Un soupir sur la ligne, puis :

— *Esatto*.

— Alors tu peux être tranquille et tu le sais. Si je me fais coincer par les flics, je ne te connais pas et je ne connais pas Gina. Ça va, comme ça ? D'ailleurs, le temps que tu rameutes par téléphone un de tes livreurs, ça risque d'être chaud pour elle. Elle a peut-être laissé une

info en rapport avec sa disparition et...

— *Bene ! Bene !* coupa Claudia d'un ton sec.

Elle lui donna les renseignements et Bolan remercia en insistant :

— Et pour le numéro de la voiture ?

— Son propriétaire s'appelait Gino Larcane.

— S'appelait ?

— Il a vendu la B.M. il y a un mois à un garage qui fait aussi casse et récupération de pièces détachées. La M.R.M., Meccanica Recyclage Macchine. Une assez minable entreprise de Villabate. Le gérant s'appelle Maurizio Zucco. Je n'en sais pas plus pour l'instant, mais j'ai mis ma permanence sur le coup.

— O.K., fit Bolan. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau.

— Mack ?

— *Si ?*

— *Niente.* Tu sais ce que je pense, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vais tout faire pour la tirer de là.

Claudia raccrocha et Bolan en fit autant. Pas trop optimiste. À part cette B.M.W. apparemment inoccupée et cette moto sans antivol, il n'avait rien. En tout cas, rien qui puisse l'aider. Seule ouverture possible à la lumière de l'appel du capitaine Simoni, la M.R.M. et ce Maurizio Zucco. Néanmoins l'Exécuteur ne pouvait pas décrocher avant d'avoir contrôlé le véhicule en stationnement. Après avoir lacé la gaine du Survival sous sa manche de blouson et assuré le Snake dans sa ceinture, il jetait un ultime regard sur l'écran L.C.D. du Smart quand son regard accrocha brusquement un détail insolite.

L'ourson jaune de la camionnette, immobile l'instant d'avant au bout de sa ficelle, oscillait à présent dans un léger mouvement de balancier. Mouvement imperceptible, mais bien réel. La camionnette n'était pas vide, quelqu'un venait de bouger à l'intérieur et cela avait suffi à animer l'ourson. Empochant le Smart, le Guerrier laissa passer un taxi et une voiture qui cherchait une place, ouvrit la portière et mit pied à terre, la main sous son blouson, posée sur la crosse du Snake. D'abord vérifier la B.M.W., histoire de s'assurer qu'on ne le prendrait pas en tenailles. Mais, alors qu'il avançait déjà vers la voiture, il y eut un petit bruit sec venant de la camionnette, comme le claquement d'un drap dans le vent. L'Exécuteur se jeta de côté, arrachant le Snake de sa ceinture, mais déjà la tempête se déchaînait. Un ouragan de feu qui résonna dans la nuit à la manière d'un tocsin.

Gina Loella tremblait des pieds à la tête et ses dents s'entrechoquaient si fort qu'elle en avait mal aux gencives. Des éclairs fulguraient au fond de ses rétines et sa voix cassée était à peine audible. Elle n'avait plus la notion du temps, ni même celle de la réalité. Il lui semblait que son supplice durait depuis des siècles et elle ne sentait

plus rien qu'une immense douleur. Dans un état second, elle avait senti l'instant d'avant qu'on sortait le chariot du frigo, et ses dernières bribes de résistance avaient cédé. Elle allait parler. Se donner un peu de temps. Elle n'était plus qu'un bloc de glace et son sang jusqu'alors douloureux à force de lui cogner aux tempes semblait peu à peu se solidifier. Elle se demandait si l'atroce morsure du froid ressentie un peu plus tôt dans sa chair la plus intime était la première ou l'énième. Ses pensées gelaient-elles aussi sous son crâne, et elle se prenait même à croire qu'elle avait parlé. Sans doute que non. Ils l'auraient déjà tuée.

— *Che cosa ?*

Le pourri avait parlé dans sa nuque. Durant quelques secondes, Gina chercha le pourquoi de cette question, sans succès. Avec un soupçon d'irritation, l'autre insista :

— *Che cosa, d'accordo ?* Quoi, d'accord ?

Ça y était ! Gina Loella se souvenait. Elle avait dit : « D'accord. » Presque soulagée d'avoir enfin pris sa décision, elle répéta alors :

— *Sì, sì ! D'a... d'accordo !* Je vais... parler !

Espérant très fort avoir laissé suffisamment de temps s'écouler depuis son coup de fil à Claudia, elle enchaîna :

— Arrêtez ! Je... je vais tout vous dire ! Couvrez-moi ! Un vêtement...

— On arrêtera après, *cara*. Et on te filera tes fringues. Mais seulement après.

C'était faux et Claudia le savait. Quand elle aurait parlé, l'ordure peroxydée enverrait quelqu'un vérifier sur place, et ils continueraient à la « travailler » pour la garder en condition, dans le cas où elle aurait bluffé. Elle savait aussi qu'une fois en possession des documents, ils l'exécuteraient. Ce serait alors la fin de ses souffrances et elle en fut presque soulagée d'avance.

Puisqu'elle devait mourir, de toute façon.

— *D'accordo, cara ?*

— *Sì*, s'entendit-elle articuler.

D'une voix si cassée, si faible qu'elle se dit qu'elle n'arriverait plus à dire un seul mot après ça. Elle avait toujours cru que le froid anesthésiait la douleur. C'était idiot. Vraiment stupide !

* * *

Les premières ogives avaient frôlé de si près la tête de l'Exécuteur qu'il en avait perçu les vrombissements rageurs. Dans un mouvement réflexe, il avait roulé entre deux véhicules en stationnement, canon du Snake pointé vers la bâche de la camionnette qui venait de se relever. Des éclairs blêmes jaillissaient, crevant la nuit. Sortes d'étoiles

maléfiques, elles accompagnaient le crépitement des rafales mortelles dans un concert qui allait crescendo. Sur le plateau de la camionnette, un type sursauta violemment, bascula en arrière en lâchant ce qu'il tenait en main. Une espèce de parabole de teinte sombre, munie d'un tube central. Un canon acoustique. Chez les pourris aussi les « grandes oreilles » existaient. Merde ! Ils l'avaient sûrement entendu parler avec Claudia au téléphone.

Tout autour du Guerrier, des cratères se creusaient dans les carrosseries, et des pneus éclataient. Au bout de la rue, le taxi avait disparu et la voiture qui cherchait une place accéléra en trombe pour disparaître à son tour. Bolan s'était glissé de côté, réussissant à gagner le trottoir. Allongé sur le sol, étonné d'être encore indemne, il risqua un œil à l'angle d'une aile de voiture. Juste de quoi ajuster ses premiers tirs et de presser la détente. Quatre fois. Si vite que, mêlées à celles de l'ennemi, les faibles détonations semblèrent quasiment n'en faire qu'une. De l'autre côté de la rue, il y eut un cri aigu, un autre plus grave, suivis d'exclamations diverses. Les terribles ogives au tungstène et à fragmentation avaient fait leurs ravages. Os brisés, chairs en charpie. Aussitôt, la tempête de plomb adverse reprit de plus belle, concentrée sur l'endroit d'où était parti le feu. Heureusement, le Guerrier n'y était déjà plus.

Il avait de nouveau roulé à terre, profitant du rempart des voitures en stationnement, pour progresser vers la B.M.W., garée de son côté de la rue, à moins de vingt mètres. Profitant des voitures qui faisaient bouclier, il s'était propulsé en avant, laissant se perdre dans son dos la nuée de projectiles qui continuaient à pleuvoir. Roulant enfin une dernière fois sur lui-même, il allait atteindre la B.M.W. quand sa portière arrière s'ouvrit à la volée. La silhouette trapue d'un type jaillit au-dessus de lui, brandissant un mini Uzi. Sur sa large face brutale, une intense expression de surprise. Mais le Snake avait toussé dans le poing de l'Exécuteur. Deux fois. Propulsées à très haute vitesse initiale par leurs charges de propergol solide, les minuscules ogives coniques atteignirent quasiment en même temps leur cible : le front du pourri. En se fragmentant sitôt la barrière osseuse franchie, les terribles éclats de tungstène avaient fait leur œuvre. Éclaté sur une dizaine de centimètres carrés, l'arrière du crâne crachait tous azimuts ses débris d'os, ses lambeaux de cerveau et son flot de sang. Toujours debout mais les jambes tremblantes, le flingueur brandissait encore son arme devenue inutile, et son expression incrédule s'était muée en une affreuse grimace. Tandis qu'une ombre se redressait à l'avant de la B.M.W., l'Exécuteur faucha les jambes du pourri qui s'affala d'un coup, lâchant enfin son pistolet-mitrailleur. Attrapant ce dernier dans le mouvement, le Guerrier avait déjà mis un genou à terre, pointant le canon du P-M entre l'arrière de la voiture et l'avant de la suivante.

Pressant la détente, il envoya une rafale en direction de la camionnette, couchant au passage un type qui traversait la rue en brandissant une arme. Dans le même temps, il avait également sollicité le Snake. Deux fois. À l'avant de la B.M.W., la silhouette qui venait de se redresser repartit sur le côté, envoyant du sang et de la cervelle souiller le pare-brise. Mais déjà l'attention de l'Exécuteur s'était déportée sur le troisième occupant de la voiture. Tel un diable jaillissant de sa boîte, celui-ci venait de s'éjecter par la portière arrière, côté chaussée. Un grand maigre à l'opulente crinière rousse et frisée, qui se mit à gesticuler et à hurler des ordres en direction de la camionnette, faisant précipitamment reculer une voiture qui arrivait. Dans ses poings levés très haut, deux gros pistolets qui se mirent à arroser par-dessus la voiture le trottoir où se trouvait Bolan. Mais d'une extension de tout le corps, celui-ci s'était propulsé en avant, avait plongé entre le capot de la B.M. et l'arrière de la voiture qui la précédait. Il lui fallait un informateur et pas n'importe qui : le survivant de la caisse allemande, le grand rouquin maigre qui semblait être le chef du commando. Sortant alors de sa poche un dollar de l'ami Herman, il le plia entre deux doigts, le balança sous la camionnette avant de faire de nouveau cracher le mini Uzi, une longue rafale dirigée vers le plateau de la camionnette où deux ombres accroupies continuaient d'arroser. Étouffant soudain le son de la rafale, une explosion fit trembler l'air de la nuit. La pièce de monnaie incendiaire. Instantanément entourée par le feu, la bâche du plateau s'enflamma, enveloppant les deux pourris déjà cueillis par les 9mm de l'Uzi. Simultanément, l'Exécuteur avait ajusté le grand maigre du canon du Snake, à l'instant précis où le pourri tournait la tête dans sa direction. Le Guerrier pressa la détente, deux fois. Tandis que, sur le plateau de la camionnette, les deux silhouettes cessaient de se tordre, les petites ogives au tungstène explosaient dans les boyaux du frisé.

Comme propulsé en arrière par une force invisible, le type s'affala contre la portière ouverte en perdant un de ses pistolets. Tout en essayant de redresser son deuxième automatique, il donna l'impression de vouloir crier quelque chose. Mais du sang s'échappa de sa bouche et il se mit à tousser. Une toux mouillée, rouge, écœurante, qui cessa quand il s'effondra à terre. Du coin de l'œil, Bolan vit la voiture qui avait reculé devant la mitraille disparaître précipitamment dans la Brancaccio. À cet instant, une sirène se mit à mugir dans la nuit. Une sirène qui s'approchait à grande vitesse.

CHAPITRE VI

La police arrivait déjà.

— Shit !

D'un bond, l'Exécuteur avait franchi la distance le séparant du frisé, avait raflé ses pistolets, l'avait chargé sur son épaule. Urgence immédiate, gagner le Toyota. Pas question d'abandonner le sac et son précieux contenu. Il se précipitait déjà vers le 4 x 4, quand des phares aveuglants crevèrent la nuit, surmontés de feux clignotants.

Les *carabinieri* !

À croire qu'ils savaient d'avance... D'un puissant mouvement de bascule, le Guerrier balança son « colis » sanglant sur la banquette arrière de la B.M.W. et, l'instant d'après, repoussant le cadavre qui gisait à l'avant, il tournait la clé de contact.

En vain !

À peine un clic ridicule dans le démarreur, couvert par le bruit infernal de l'explosion du réservoir de la camionnette, de l'autre côté de la rue. Un souffle brûlant balaya la zone, secouant la B.M. au passage. Lèvres serrées, le Guerrier remit le contact et le moteur se lança... pour s'arrêter aussitôt !

— *Son of a... !*

Sans achever son juron, l'Exécuteur tourna la clé pour la troisième fois. Dans le rétro, la première voiture des carabinieri fonçait vers la camionnette incendiée et ses cadavres répandus sur la chaussée leur barrant le chemin. Les flics ne rouleraient pas dessus et ils perdraient du temps. Avec un peu de chance... et le moteur démarra ! D'une seule manœuvre, Bolan arracha le véhicule de son stationnement, le lança en avant tous cylindres rugissants, juste à l'instant où les premiers flics stoppaient devant les corps étendus sur le sol. Derrière la puissante caisse allemande, il y eut des cris, des appels et, tout en accélérant encore, l'Exécuteur rentra la tête dans les épaules, prêt à tout et la rage aux tripes.

Depuis quelque temps, il tombait trop souvent sur la police. À la suite des attentats du 11 septembre, le monde occidental vivait dans la psychose terroriste, et la moindre détonation déclenchait

systématiquement des déferlements d'uniformes. La guerre à mort des Américains contre Saddam Hussein n'avait sur ce point rien fait pour calmer les esprits. À l'idée de se retrouver enfermé dans une prison sicilienne, Mack Bolan eut un petit frisson sur la nuque. Depuis les opérations *mani pulite* initiées par les magistrats Falcone et Borsellino, les prisons italiennes s'étaient remplies de mafieux de tout acabit, et, à Carceri Ucciardone, on ne lui aurait pas fait de cadeaux.

Levant les yeux vers son rétro, l'Exécuteur entrevit des silhouettes en uniformes sauter à terre et se pencher sur les corps, tandis qu'une deuxième voiture à feux clignotants arrivait derrière eux. S'ils déplaçaient les morts pour passer... Deux précautions valaient mieux qu'une. Ouvrant alors la portière à la volée, l'Exécuteur éjecta le cadavre du siège passager à l'extérieur, referma aussitôt et appuya de nouveau sur le champignon. Au même instant, dans son dos, une plainte s'éleva de la banquette arrière :

— *Maie !*

Pour l'instant, Bolan s'en foutait. Un œil sur le rétro, il surveillait ses arrières. Là-bas, les voitures des carabinieri ne bougeaient toujours pas. Il tourna sous le pont de l'autoroute et les gyrophares disparurent du rétro. Bien sûr, ça ne voulait rien dire, car, dans une poignée de secondes, le secteur allait grouiller de flics.

— *Maie ! Maie !*

Et l'autre qui n'arrêtait pas de se plaindre ! Forcément qu'il avait mal, le frisé. Même tout petits, des éclats de tungstène dans les tripes, ça devait le chatouiller un peu. Affalé contre la portière, ruisselant de transpiration et bavant rouge, le grand maigre ne cessait de gémir. Secouée par les cahots, sa tête ballottait contre le montant de portière, ses mains crispées sur son abdomen étaient poisseuses de sang et il tremblait comme une feuille. Dans une minute, il supplierait qu'on l'emmène à l'hôpital. D'où qu'ils viennent, les mafieux étaient si prévisibles ! Mais l'Exécuteur s'en moquait. D'abord s'éloigner des flics, ensuite seulement cuisiner le frisé à propos de Gina. Pourtant, il ne fallait pas perdre de temps, car dans le Crime Organisé on ne prenait jamais de gants. Ce que ceux-là voulaient savoir, le lieutenant Gina Loella finirait sans doute par le leur dire. Dès qu'elle estimerait ses infos à l'abri. Il connaissait Gina et avait pu constater sa maîtrise et sa volonté dans les situations extrêmes. Elle tiendrait tant qu'il le faudrait. À moins qu'elle soit déjà...

Tout cela défilait dans l'esprit de l'Exécuteur à la vitesse de la lumière et il refusait de croire au pire. Un seul impératif en la circonstance, faire très vite. Mais d'abord, quitter le secteur. Heureusement, on était loin du centre, et si Bolan parvenait à la route de Villabate, il aurait à la fois une chance de noyer sa trace et celle de trouver un coin tranquille pour débriefer le blessé. Surveillant toujours le rétro, il pesa encore sur

le champignon, filant vers le sud et cherchant un accès à l'autoroute. Enfin, une bretelle se matérialisa sur sa droite et il y lança la B.M.W. dans un puissant rugissement. Mais, alors qu'il allait s'engager sur la voie rapide, la portière arrière droite de la voiture s'ouvrit à la volée, faisant s'engouffrer une tempête d'air et de vacarme dans l'habitacle.

— *Bitch !*

Complètement dingue, ce type ! Une main accrochée au montant de la portière, il avait déjà le haut du corps à l'extérieur ! Comme un fou et dans un concert d'avertisseurs, l'Exécuteur pesa sur le frein, tout en se rabattant sur sa droite. Il n'avait heureusement pas eu le temps de changer de file et, d'un coup de volant savamment dosé, il envoya la B.M. contre la glissière de sécurité jusqu'à ce que la portière béante entre en contact avec elle. Puis, dans un jaillissement d'étincelles, il rabattit lentement le battant de la portière, repoussant peu à peu la tête et le tronc du candidat au suicide. Couinant sous l'effort et la douleur, le frisé tenta de résister, mais la pression était trop forte et, quand dans une dernière poussée la portière se referma sur sa main, il poussa un hurlement étranglé, essayant en vain de la dégager. Bon prince, le Guerrier éloigna la voiture de la glissière. Dans un couinement aigu, le frisé avait dégagé sa main ensanglantée et la portière s'était refermée sur sa lancée. Il se redressa péniblement, retomba tête contre le dossier du siège avant en gémissant, ne sachant plus ce qu'il devait soutenir, de sa main ou de son abdomen. L'Exécuteur verrouilla les quatre portières, empoigna un des automatiques confisqués au pourri, lui envoya par-dessus le dossier un coup de crosse à la volée. Un choc sourd, et le mafieux s'écroula sur le plancher.

Accélération à fond, le Guerrier se fraya un chemin dans la circulation plutôt fluide à cette heure et, quelques minutes plus tard, il plongeait dans l'échangeur de Villabate, quittant l'autoroute pour la route de Misilmeri.

La ville n'était qu'à quelques kilomètres et, dix minutes plus tard, il en atteignait les faubourgs. À cette heure, la petite localité dormait et la circulation y était nulle. Dans le dos de Bolan, le pourri commençait à se réveiller et ses plaintes s'élevaient de nouveau.

— *Maie ! Maie ! Ospedale !*

Toujours la même chanson ! L'Exécuteur traversa la ville endormie, trouva une plaque indiquant le village de Mezzagno à sept kilomètres de là. Pas le moindre barrage, pas le moindre gyrophare. Surprenant. La police avait probablement joué la carte de l'*autostrada*. Bientôt, il quittait l'agglomération et se retrouvait en pleine montagne, sur la petite route déserte. À vol d'oiseau, Palerme n'était qu'à dix kilomètres à peine, pourtant, on avait l'impression d'être au bout du monde. Peu après, Bolan découvrait un chemin sur sa gauche, minuscule, plein de ravines et de caillasses, à peine carrossable. Il y engagea la voiture,

l'arrêta enfin sur un petit champ rocailleux planté d'oliviers. Sur la banquette arrière, le frisé gémissait de plus en plus faiblement. Boyaux éclatés, l'hémorragie faisait son œuvre et il n'en avait plus pour longtemps. Coupant le moteur, l'Exécuteur descendit, tendit l'oreille. Loin, du côté des lumières de Palerme, il lui sembla percevoir des sons de sirènes mais rien d'inquiétant. Passant à l'arrière du véhicule en laissant le plafonnier allumé, il se pencha sur le blessé. Pas beau à voir. Vêtements gorgés de sang au niveau de l'abdomen, les yeux entrouverts sur le vide et transpirant abondamment, le frisé claquait des dents, le regard allumé de feux plus qu'inquiétants. Fièvre galopante. Bolan fit la grimace. Refoulant tout état d'âme, il enfouit la main sous la veste du blessé, y découvrit un holster d'épaule vide, un téléphone portable qu'il confisqua, retira d'une poche intérieure un portefeuille poisseux de sang. Il l'ouvrit, en sortit la carte grise d'une Fiat récente, un permis de conduire et une carte d'identité avec la photo du pourri. Tous deux au nom de Santino Scatti. Se penchant sur le type, il appela :

— Hé ! Scatti !

Pas de réaction. Le secouant doucement, l'Exécuteur répéta :

— Scatti ! Tu m'entends ?

Battant faiblement des paupières, l'intéressé déglutit péniblement avant de geindre d'une voix mourante :

— *Os...pedale !*

Évidemment. Hochant la tête et entrant directement dans le vif du sujet, le Guerrier interrogea :

— *Dove é la ragazza ?* Où est la fille ?

Unique réaction du blessé, un vague regard englué vers celui de Bolan qui dut répéter :

— La fille ! Celle que tes copains ont kidnappée. Où est-ce qu'ils l'ont emmenée ?

Dans un pénible borborygme, le Sicilien parvint à éructer :

— *Stron...zo !*

Un teigneux. Le secouant cette fois sans ménagement, Bolan gronda :

— Où ça ?

— *No... No lo sa !*

Toute compassion envolée, l'Exécuteur vissa le canon de l'automatique dans le genou droit du frisé en menaçant :

— D'abord le droit, ensuite le gauche... et ensuite...

— Va te faire..., grinça le grand maigre sans achever sa phrase.

Décidément, il était plus coriace qu'il n'y paraissait. Bolan exérait d'avance ce qu'il allait être obligé de faire, mais la vie de Gina en dépendait et...

Le blessé toussa faiblement, cracha un peu de sang et, laissant sa tête basculer de côté, il murmura dans un filet de bave sanguinolente :

— ... *Licia* !

Il commençait à délirer. Mauvais pour Bolan, très mauvais pour Gina. La rage au ventre et le secouant violemment, l'Exécuteur questionna d'un ton vibrant :

— Qui est Licia ?

Sans réaction. Bolan avait eu tort de tirer dans l'abdomen. Surtout deux fois. Les nouvelles munitions d'Herman Schwarz étaient trop efficaces, trop dévastatrices. Secouant derechef le frisé, il cria presque :

— *Dove é la ragazza* ?

D'abord, il crut que le Sicilien ne réagirait pas. Teint cireux, souffle anarchique et anormalement faible, tous les signes du « décrochage ». Puis, comme au prix d'une volonté farouche, le type parvint à relever sa main intacte, à la plaquer sur le devant de sa veste rouge de sang et à hauteur du cœur. Enfin, soulevant à peine les paupières et dans un souffle d'agonisant, il réussit à articuler :

— *Qui ! Qui ! Ici !*

Il rota, cracha encore un peu de sang avant de répéter plus faiblement :

— *Qui !*

Visiblement, le type désignait sa poche intérieure. Incrédule, l'Exécuteur fronça les sourcils. Il engageait de nouveau sa main sous la veste du frisé, quand le satellitaire vibra dans sa propre poche. Poursuivant sa fouille, il décrocha.

— Mack !

Claudia.

— Mack ! insista le capitaine Simoni d'un ton pressé. Pour la B.M.W., il y a un os !

L'Exécuteur hocha doucement la tête, et d'une voix blanche il articula :

— Je sais.

Dans l'autre poche du moribond, il venait de trouver un étui plastifié, avec, à l'intérieur, une carte grise, et une autre, professionnelle. Inscrit dessus un mot en lettres grasses :

POLIZIA !

CHAPITRE VII

— C'est un véhicule à nous, Mack !

C'était une voiture de flics et les mots : lieutenant Santino Scatti, étaient inscrits en toutes lettres sur la carte de police. Pour l'Exécuteur, ç'avait été comme un coup de massue. En découvrant la carte du frisé, il avait cru un instant avoir affaire à un faux, mais les propos de Claudia venaient de balayer ses dernières illusions. Des flics ! Il avait descendu des flics ! Au moins deux ! Sans doute trois avec celui qui était en train de lâcher la rampe ! La super cata ! Ce qu'il avait pris plus tôt pour une sorte de prénom en entendant le mot « Licia » dans la bouche du blessé n'était autre que la fin du mot *polizia* ! Scatti avait essayé de lui dire qu'il était flic ! C'était à hurler de rage, de dépit, d'impuissance.

Puis, subitement, l'insolite de l'affaire le frappa. Gina était aussi de la police. Pourquoi des collègues l'auraient-ils filochée et, surtout, pourquoi ne seraient-ils pas intervenus s'il lui était arrivé quelque chose ? Et puis ce guet-apens avec la camionnette bâchée... Recouvrant tout son contrôle, l'Exécuteur demanda :

— Tu veux dire un véhicule de ton service ?

Une B.M.W., ça surprenait. En principe les véhicules banalisés de la police étaient de marque italienne.

— Non. Je l'aurais identifié dès le coup de fil de tout à l'heure. J'ai dû interroger les organigrammes des services. La voiture est au nom d'un chef de groupe des stup's de Palerme. Payée sur la caisse.

Sous-entendu la caisse noire. Une voiture « clandestine » pour les missions spéciales. Maintenant, le Guerrier comprenait mieux pourquoi il n'avait pas été pris en chasse par les carabinieri lors de son décrochage. Le véhicule était sans doute signalé comme appartenant à un collègue. Le capitaine Simoni enchaînait déjà :

— Je te dis ça pour que tu fasses gaffe !

Il était un peu tard. Mauvais ! Très mauvais ! Restait que ces flics de la B.M.W. avaient joué les sangsues auprès de Gina, au moins depuis la veille. Elle l'avait dit à Bolan au téléphone. Clair comme du jus de charbon. Sans hésiter, l'Exécuteur renvoya :

— *No problem.*

Inutile de semer la panique. Pour le moment, il fallait songer à Gina et il reprit :

— Personne dans la B.M.W. et personne dans le secteur. Je file à *Box two*. Surtout, n'envoie personne là-bas.

Il n'aurait plus manqué qu'une deuxième bavure ! À cet instant, le moribond s'agita sur la banquette, geignant d'une voix lancinante :

— *Maie ! Ospeda...*

Il n'acheva pas et sa tête retomba contre son épaule. Une position bizarre qui tordit l'estomac de Bolan.

— *Che cosa ?* s'étonna Claudia dans le combiné.

— *Niente*, répondit Bolan. Merci du tuyau. À plus.

Il raccrocha, se pencha encore une fois sur le blessé.

Ce dernier levait sur lui un regard moribond. Dans une mousse sanguine, il parvint à articuler :

— *Pu...putana ! Tu... Bo... Bolan ?*

L'Exécuteur ne s'était pas trompé : l'engin aperçu sur le plateau de la camionnette était bien un micro-canon. Grâce à ses propos au téléphone, son opérateur l'avait identifié, puis avait alerté ceux de la B.M.W. Mais alors ! Tous flics ? L'estomac de Bolan n'était plus qu'un bloc de glace. Il ouvrait la bouche pour tenter d'en savoir un peu plus, quand le moribond émit un hoquet mouillé. Puis sa tête retomba de côté. Définitivement.

Santino Scatti n'arrêterait plus jamais les dealers. Il était mort. Et, pendant ce temps, Gina était peut-être en train de mourir, elle aussi. La conscience en désordre, l'Exécuteur demeura un instant immobile, puis, prenant une longue inspiration, il souleva le cadavre, le sortit de la voiture, alla l'allonger au pied d'un olivier, se réinstalla au volant et redémarra. Dans sa cervelle le tocsin sonnait.

Gina Loella manquait de souffle et se sentait mourir. Pourtant, le peu d'énergie qu'elle avait réussi à conserver demeurait fixé sur son idée. Le froid l'anesthésiait et elle ne sentait presque plus rien. Du moins rien d'aigu. Seulement une souffrance intérieure générale qui lui donnait l'impression que la congélation s'opérait peu à peu jusqu'au fond de ses organes. À force de tirer sur ses liens, le fermoir de sa montre avait profondément cisailé sa chair et, durant un instant, elle avait quand même senti du chaud couler jusqu'à sa main. Du sang. Du sang dont la chaleur avait à présent disparu. Du sang aussitôt figé. Après l'interrogatoire du blond qui lui avait semblé durer des heures, le balafre l'avait remise au frigo sur son chariot, avant de refermer la porte. But de l'opération, la remettre au frais et l'en ressortir régulièrement, pendant qu'ils envoyaient quelqu'un vérifier là-bas.

À la boîte aux lettres dont elle venait de dévoiler l'existence, en

espérant que Claudia avait bien reçu le message et que sa manœuvre permettrait à son amie d'agir à temps. Mais, dans sa tête, la notion de temps était de plus en plus floue. À croire qu'elle était là depuis des semaines. Néanmoins, depuis que l'idée avait germé dans son esprit, il lui semblait que ses pensées se réorganisaient un peu.

Puis elle perçut le déclic. Cette fois, c'était la minute de vérité.

La porte du frigo à peine refermée sur le chariot, Albino « Supplizio » avait empoigné son portable et, tandis que les trois autres étaient allés s'asseoir sur des caisses, fumant une cigarette, il avait composé un numéro sur le clavier. Son regard délavé perdu dans le décor blême de la fabrique de *gelati*, il avait entendu la sonnerie résonner sur la ligne. Trois, quatre, cinq fois. Une lueur d'étonnement était passée dans ses prunelles pâles. Rosso attendait son coup de fil, il ne pouvait pas ne pas répondre. Ou alors il était juste descendu de la bagnole pour pisser. Ou un truc comme ça. Mais dans ce cas, les autres auraient dû... Supplizio avait alors failli raccrocher pour recommencer, quand un déclic s'était produit dans le combiné.

— *Non sono disponibile per il momento, ma sì...*

La voix de Rosso. Tandis que la fin du message s'était déroulée dans l'écouteur, la surprise d'Albino était montée de plusieurs crans. Il avait raccroché et laissé passer une minute ou deux. Perplexe, il activa cette fois la touche bis, entendit une nouvelle série de sonneries, puis :

— *Non sono disponibile per il...*

Supplizio raccrocha. Il ne laissait jamais de message en pareille circonstance. Déjà des tas de scénarios défilaient sous son crâne, dont un qui s'imposait de lui-même : Rosso et ses copains avaient été rappelés. Une urgence. C'était fréquent. D'où le portable coupé. Mais ça ne faisait pas ses affaires. Agacé, tripotant sa croix en or, il réfléchit un instant. Il ne pouvait plus attendre. La fille l'avait peut-être mené en bateau. Alors il décida d'enfreindre les consignes de sécurité qu'il avait lui-même édictées, et composa un deuxième numéro de téléphone, celui de Dino, le chef de groupe de la camionnette. Là aussi la sonnerie résonna plusieurs fois et, enfin, une voix répondit :

— *Pronto !*

Pendant deux ou trois secondes, Supplizio resta figé. Une voix inconnue. Sèche. Autour, des tas de bruits divers, et, surtout, dans le lointain, le son d'une sirène.

— *Pronto !*

La voix s'impatiait et il raccrocha. À son attitude, les trois autres comprirent que quelque chose clochait. Le pourri leur raconta ce qu'il venait d'entendre, réfléchit encore un instant et, s'isolant, il composa un numéro beaucoup plus confidentiel. On décrocha aussitôt. D'un ton subitement respectueux, Supplizio résuma la situation. Puis il écouta,

répondit seulement :

— *Si, si ! Bene ! Subito !*

Après avoir composé un nouveau numéro sur le clavier du portable, il dut cette fois patienter plusieurs sonneries avant qu'une voix de rogomme ne lance dans l'appareil :

— Ouais !

Mario. Un des nombreux petits chefs de groupes que la Famille employait ponctuellement, sans connexion directe avec le clan. Pour les boulots délicats et très cloisonnés.

— C'est moi, annonça brièvement le *caporegime*. Une urgence.

Il donna ses instructions avant d'achever en précisant :

— Gaffe, hein ! Pas de vagues !

Puis il raccrocha et alla retrouver ses hommes. S'adressant au balafré, il ordonna en désignant la porte du frigo :

— Tu me la tiens au frais.

Un éclair de gourmandise sadique passa dans les yeux du costaud. Supplizio le surprit, ajouta d'un ton menaçant :

— Vivante, connard !

Brandissant son portable, il précisa encore :

— En cas de mauvaise surprise là-bas, je t'appelle et tu recommences à la travailler. Jusqu'à ce qu'elle lâche le morceau. Mais tu la gardes en vie, O.K. ?

Albino Supplizio connaissait bien « Grezza » le balafré. Son surnom de « Brute » au sens de brut de décoffrage lui allait comme un gant. Excellent pour la cogne et les flingages, mais assez limité question neurones, et un soupçon trop brutal avec les gonzesses. Le blond insista :

— *D'accordo ?*

— *Si ! Si !* répondit le colosse d'un ton buté. *Si !*

Trois fois, *si*, c'était bon signe. Un des deux autres flingueurs ricana :

— En douceur, Grezza ! En douceur ! Tu sais ce que ça veut di...

D'un regard glacé, Supplizio stoppa sa tirade. Il adorait voir torturer une femme, mais les mots pour le dire le gênaient. Marchant vers la sortie d'un pas souple, il lança :

— Allons-y !

À l'instant où elle avait enregistré le déclic, Gina Loella avait senti son cœur bondir. Un cœur qui battait encore, qui lui redonnait une furieuse envie de survivre. Hélas, elle n'avait qu'à moitié réussi. Certes, à force de malmener son poignet gauche, à le tirer, le pousser et le tordre dans tous les sens, elle avait peu à peu fatigué le fermoir de son bracelet-montre, et le lien en partie pris dessous avait fini par en déclencher l'ouverture. Mais la chambre froide était plongée dans le noir. Elle n'y voyait rien et elle ne savait dans quel sens agir pour que

ce fichu bracelet glisse de sous son entrave et lui donne ainsi le mou nécessaire. Il ne suffisait que de quelques millimètres. Après ça, les liens glisseraient sur son poignet aux chairs rétractées par le froid, et elle pourrait dégager sa main. La suite ne serait plus qu'une question de temps... et de chance. Il lui en faudrait beaucoup. Mais Gina Loella ne voulait pas mourir, pas tout de suite et pas comme ça. Pas avant d'avoir...

Puis il y eut un deuxième dé clic, mais qui n'avait rien à voir avec le premier, et la jeune femme pensa qu'elle avait perdu la partie. La porte s'ouvrait derrière elle, laissant entrer la lumière de la fabrique. Une silhouette se découpa en ombre chinoise sur les étagères pleines de casiers à glaces, avança vers le chariot sans allumer l'éclairage de la chambre froide.

— *Allora, cara !*

Ce n'était pas la voix du blond, mais celle du colosse balafré. L'ordure préposée aux esquimaux. Une voix râpeuse, comme la peau de ses sales pognes quand elles avaient violé Gina tout à l'heure en la torturant. Tout en elle s'était instantanément rétracté à l'entrée du type, et le seul fait d'entendre cette voix lui donnait la nausée. Elle avait envie de hurler mais elle se contint, sa volonté entièrement tendue vers sa survie. Déjà le colosse avait contourné le chariot, empoigné deux cônes glacés jaune citron dans un carton. Encore plus gros que les précédents, avec des bases en plastique vert si pointues que Gina sentit monter la panique. Avec ça, ce malade allait la transpercer de part en part. Se penchant sur elle, le pourri murmura :

— *Allora, cara ? Tutto va bene ?*

Ce triste abruti singeait son psychopathe de chef. Il prononçait *cara* à la manière du blond, ne réussissant qu'à être ridicule. Immobile, parvenant même à contenir en partie les tremblements qui l'agitaient, le lieutenant Loella essayait de faire le vide dans son esprit. Elle ferma les yeux, se dit qu'elle ne devait pas flancher. Tout près de sa tête, elle perçut un léger tintement métallique, suivi d'un son très caractéristique, celui d'un zip.

— Le chef a dit d'être gentil avec toi, *cara*. Pas de violences. *Allora...*

Le pourri posa les cônes glacés sur le chariot pour lui attraper les cheveux. Lui relevant brutalement la tête, il grinça d'un ton excité :

— Ton cul a sucé de la glace, maintenant tu vas sucer du chaud ! Ou alors...

Joignant l'acte à la parole, il avait approché son bas-ventre dénudé du visage de Gina et se frottait contre lui. Cette fois, la jeune femme faillit vraiment vomir. Dans l'état second où elle se trouvait, elle parvenait néanmoins à conserver une idée fixe. En lui présentant ainsi cette partie de son anatomie, l'ordure venait de lui offrir la position idéale. Alors, priant le dieu des femmes violées de lui donner la force

d'aller jusqu'au bout, elle arracha son poignet de la dernière boucle du lien qui le retenait encore. Complètement engourdie par le froid, elle ne sentit même pas si elle parvenait à relever son bras, mais elle aperçut sa main rouge de sang qui filait vers la ceinture du salaud. Pas plus qu'elle n'avait ressenti son mouvement, elle ne sentit le contact de la crosse de l'automatique contre sa peau gelée. Mais elle vit nettement ses doigts se refermer sur les stries glacées et, cette fois, son cœur cogna si fort dans sa poitrine qu'elle en suffoqua. Tandis que le colosse amorçait un mouvement de recul, elle parvint à tirer l'arme vers le haut. Cette dernière était quasiment dégagée quand l'énorme battoir du pourri s'abattit sur son poignet. Une masse lourde comme le plomb, des doigts durs comme l'acier. Pris dans le terrible étau, le poignet de Gina craqua, pourtant, elle ne sentit presque rien, anesthésiée par le froid. Simultanément, l'autre main du colosse était partie et le choc fut épouvantable. Un coup de poing qui percuta à la fois son œil et l'aile gauche de son nez. La crosse du pistolet lui échappa, il lui sembla que sa tête s'ouvrait en plusieurs parties et que sa cervelle giclait à l'extérieur. Pourtant, alors que tout en elle semblait se diluer dans une sorte d'éther sidéral, la rage monta de ses entrailles, déferlant tel un ras de marée. Folle de douleur, de peur et d'un indestructible instinct de survie, elle avait réussi à saisir un des cônes glacés de sa main libérée, et, sans rouvrir les yeux, avait lancé son bras vers le haut. Si vite et si fort qu'elle en ressentit le choc jusque dans l'épaule, jusque dans sa nuque.

CHAPITRE VIII

Supplizio et ses acolytes arrivaient à Carini, un village situé au-dessus de Mondello et qu'il connaissait bien. Il y était venu autrefois couvrir les encaissements auprès des dealers de la Famille Siniglia. C'était avant cette espèce de Saint-Valentin où on lui avait ordonné d'organiser un massacre qui s'était soldé par la mort de « Partagas » et des trois autres *capi* de Palerme. En tant que *primo tenente* de l'un d'eux, on n'aurait pas dû le charger de ça mais, au contraire, le tuer lui aussi. Au demeurant, il avait un avantage sur tous les autres pour la suite du programme, un putain d'avantage seulement connu de quelques-uns, et en particulier du nouveau big boss. Un détail dont il ne se vantait pas, mais qui, cette fois, lui avait sauvé la vie. Le nouveau *capo* avait à l'évidence besoin d'un type comme lui. Albino « Supplizio » Scatti était sans doute le seul dans toute la Sicile à lui convenir aussi parfaitement. Au début, le chef tueur n'avait pas compris pourquoi on s'adressait à lui, mais, découvrant le nouveau *capo* des trois Familles réunies et une fois revenu de sa surprise, tout s'était éclairé. Il était le *caporegime* idéal !

Arrêtant de gamberger pour revenir à des préoccupations plus immédiates, le pourri activa son portable, recomposant le dernier numéro appelé plus tôt de la *gelatteria*. Une voix de rogomme répondit aussitôt :

— Ouais !

— Alors ? interrogea Supplizio.

— Rien. Tout est clair.

— Bien.

À l'instant où le *caporegime* raccrochait, son chauffeur annonça :

— Dix minutes.

Dans la bouche de Berto Frattina, cela signifiait qu'ils arriveraient pile dans dix minutes. Il était le chauffeur attitré de Supplizio et, quand il conduisait, il ne pouvait s'empêcher de chronométrer ses parcours. Une manie qui énervait prodigieusement Grezza mais, en l'absence du colosse, il pouvait s'en donner à cœur joie. Supplizio, lui, trouvait ça plutôt pratique, et, assis à l'avant du Range Rover près de Frattina,

Rug, quant à lui, s'en foutait. D'ailleurs, Ruggiero Datori se foutait de tout. Il n'aimait que les flingues et les filles et, avec ce job et le fric qu'il y gagnait, il avait les deux.

— *Due minuti.*

Berto était un vrai chrono de compétition. Exactement deux minutes plus tard, le Range Rover virait à gauche, coupant la petite route de Torretta pour tressauter sur le chemin caillouteux, puis sur le terre-plein mal damé du parking du Gigi's bar. Un night-club branché, appartenant à un conseiller municipal de Palerme, fréquenté par la jeunesse dorée du secteur, mais n'ouvrant que le week-end hors saison. On était mercredi, l'endroit était désert et pas une lumière ne brillait aux fenêtres de l'établissement. Au fond du parking, à l'angle du bâtiment et dans l'éclairage blême d'une pleine lune triomphante se dressait un olivier, vieux, décharné, ne donnant plus de fruits depuis longtemps. Albino l'avait toujours connu là. Près de l'arbre, deux voitures stationnaient, feux éteints. À l'arrivée de son équipe, l'une d'elles émit des appels de phares : deux brefs et un long. Le signal de Mario. Leur couverture était là et le secteur était O.K. Impatient de savoir si la fille lui avait dit la vérité, le *caporegime* pressa :

— Magne !

Le chauffeur allait arrêter le 4 x 4 près de l'olivier quand Supplizio corrigea :

— Plus près ! Le pare-chocs contre le tronc !

Il sauta à terre, aussitôt imité par un petit costaud moustachu en blouson qui venait d'émerger d'une des deux autres voitures, un P.M. MAC 10 au poing. Côté flingues, Mario en faisait toujours un peu trop. Il brûlait d'impatience d'être enfin intégré à la Famille et faisait tout pour que cela arrive au plus vite.

— *Tutto é tranquillo*, annonça-t-il en bombant le torse.

Visiblement, il le regrettait presque. Dans son poing, le petit pistolet-mitrailleur le démangeait et il savait s'en servir, Supplizio l'avait déjà vu à l'œuvre et il avait confiance. Un bon élément. D'ailleurs, son incorporation ne tarderait plus. D'un signe, il fit sortir les hommes des deux voitures. Tous armés, masques durs et figés.

— *Bene*, fit Supplizio.

Pendant ce temps, Frattina avait achevé sa manœuvre et le mufle du 4 x 4 était maintenant plaqué au tronc de l'olivier. Le *caporegime* allait grimper sur le capot pour se trouver à bonne hauteur, quand un bruit de moteur survint de l'entrée du parking. Une voiture, phares allumés et glaces baissées, pénétrait sur les lieux, radio hurlant à tue-tête, une Lancia toute neuve faisant gicler les cailloux tous azimuts et qui acheva sa course en dérapage, carrément en travers de l'accès, derrière le Range Rover. Deux jeunes types à bord. Le passager se pencha à l'extérieur en hurlant pour couvrir le grondement du moteur :

— C'est fermé ?

L'accent de Rome ou de Milan. Des continentaux. Encadrant sa large face de brute dans l'ouverture de sa glace de portière, Frattina jappa :

— Ça ne se voit pas ?

Il détestait ces jeunes cons pleins du fric de leurs papas. Surpris par le ton et la présence insolite de cette brochette patibulaire, le passager de la Lancia hésita, questionna encore :

— Euh... Vous n'avez pas vu une Fiat rouge ?

Peu amène, le flingueur renvoya d'un ton rogue :

— On n'a vu personne. Casse ta tire de là ! Tu nous bloques !

Le passager de la Lancia semblait contrarié. Tandis que le conducteur commençait à manœuvrer pour repartir, il tenta encore :

— Les portables passent mal, par ici ! On avait rendez-vous avec mon frère et sa copine. Si vous les voyez, vous pouvez leur dire qu'on file à Palerme ? Au Veneto !

— C'est ça. On leur dira. Maintenant, dégage.

Prudent, le jeune type lui lança un dernier regard en dessous, puis la Lancia repartit dans un nuage de poussière. Un caillou vint frapper l'arrière du Range Rover et Frattina cracha :

— *Fanculo !*

Mais, déjà, sous le regard intrigué de ses équipiers, le mince Albino s'était hissé sur le capot du 4 x 4, engageant aussitôt son avant-bras à la naissance des branches maîtresses. Il tâtonna, trouva un orifice dans le bois nouveaux, et ses doigts sortirent un objet comme par un tour de magie. Une enveloppe Kraft. La fille n'avait pas bluffé. Sautant à terre et se plaçant dans le pinceau des phares, le *caporegime* déchira l'enveloppe, en sortit un boîtier de cassette audio qu'il ouvrit sous le regard curieux de ses sbires. Mais, au lieu de la cassette attendue, il n'y avait dedans qu'un bout de papier plaqué au fond de la boîte, avec, tracé dessus au stylo feutre, un seul mot : *Sorpresa !*

Une surprise qui fit froncer des sourcils le grand blond. La petite salope s'était foutue de lui ! Dents serrées et regard délavé allumé de feux polaires, il souffla :

— *Putana !*

Il allait s'engouffrer dans le 4 x 4 et donner l'ordre de repartir, quand une voix résonna soudain, venue de nulle part :

— *Deluso, no ?* Déçu, non ?

Une voix grave, calme et glacée, comme venue d'outre-tombe. Tel un ressort, Supplizio tourna la tête, vit ses deux flingueurs s'éjecter du 4 x 4 et porter leurs mains sous leurs vestes. Tandis que Supplizio les imitait en arrachant le Beretta 92F de sa ceinture, Frattina grinça à son tour :

— Merde ! Les flics !

Ils étaient tombés dans un putain de piège ! Dans l'énorme poing du

chauffeur, le Beretta 93R qu'il venait d'extraire semblait tout petit, mais les trois premières détonations ressemblèrent à des explosions. Une mini-rafale qui se perdit dans la nuit sans rencontrer de cible. Simultanément, les six flingueurs de Mario se tournaient en tous sens, sans savoir d'où venait le danger. Frattina, lui, semblait le savoir.

— Là ! lança-t-il en levant le canon du 93R vers l'angle du bâtiment. Il est là-bas !

Mais les autres avaient beau écarquiller les yeux dans la lumière des phares du 4 x 4, ils ne voyaient toujours personne et les canons de leurs armes ne visaient que le vide.

— Il est là-bas, je vous dis ! s'exclama de nouveau le chauffeur de Supplizio.

Dans le même temps, il avait corrigé son angle de visée et une nouvelle mini-rafale de 9mm déchira la nuit. Un concert de cymbales qui résonna dans l'air tiède à la manière d'un glas. Car, simultanément et paraissant recevoir un coup de poing, la tête de Frattina ballotta violemment d'avant en arrière. Plus faible, et masquée par le vacarme de la mini-rafale, la détonation de l'ennemi avait été presque inaudible. Aussitôt après, alors que son chauffeur s'écroulait en lâchant un rot répugnant, Supplizio fut témoin de trois événements simultanés. Il aperçut une silhouette sombre derrière l'angle du bâtiment, entendit un grondement de moteur lui arriver dans le dos et vit près du 4 x 4 Rug Datori s'écrouler à son tour en se tenant le ventre. Pris de court, le *caporegime* avait quand même eu le temps de relever le canon de son arme vers la silhouette aperçue et de faire feu deux fois, avant d'encaisser un choc dans les côtes si douloureux qu'il ne put contenir un cri. Un choc qui le fit tournoyer sur lui-même comme une toupie. Il avait lâché son arme, mais se réfugia à l'abri du Range-Rover, regardant venir la voiture. Une Fiat rouge. Décidément les bourges avaient décidé de le faire chier, ce soir ! Une fille sur le siège passager et un jeune type au volant. Déjà, la tête du type émergeait par sa vitre de portière pour lancer :

— *Scusi !* Vous n'avez pas vu...

Supplizio n'entendit pas la suite. Pendant qu'il plongeait à terre pour récupérer son Beretta, un projectile l'avait raté de peu, faisant sauter un rétro extérieur du Range. De son bras gauche, et malgré l'engourdissement qui gagnait tout son buste, il releva le canon de l'automatique, tira deux ogives au jugé. Là-bas, la silhouette sombre avait disparu.

— *Putana !*

Fou de douleur et de rage, le pourri faillit s'élancer vers le bâtiment, mais il avait décidément trop mal, l'ennemi était invisible, ses deux porte-flingues étaient farcis de plomb et les risques s'annonçaient trop importants. Il remonta dans le 4 x 4. La seule chose à faire était de

retourner à la fabrique cuisiner la fille jusqu'à ce qu'elle... Mais il était bloqué par cette foutue Fiat rouge. De leur côté, Mario et ses *assassinios* avaient ouvert le bal. Des rafales nourries, des cris, des ordres. Bravant les balles adverses, Mario s'était découvert pour ouvrir le coffre d'une des voitures et s'activait à l'intérieur, tandis que les autres arrosaient à tout-va. Des essaims de projectiles zonzonaient furieusement autour de lui, et deux de ses gars avaient mordu la poussière, mais il semblait s'en moquer. Dans une détente de tout le corps, il venait d'extraire du coffre une carabine de forme bizarre, dotée d'un gros chargeur « camembert », comme les légendaires Thompson des hommes d'Al Capone à la grande époque de Chicago. Mais celle-là n'avait rien à voir. C'était un engin utilisé aux States par certains services de police, et dont les chargeurs pouvaient contenir jusqu'à trois cents cartouches de 22 Long Rifle Tugh Speed, dont la cadence de tir avoisinait les 3 000 coups/minute. Une arme dont le *caporegime* aurait bien aimé se procurer quelques exemplaires, mais que l'administration U.S. protégeait jalousement et qui se faisait très rare sur le marché. Un outil de mort qui portait bien son surnom : *Tartare Gun*. Pris sous ses tirs, l'ennemi était instantanément transformé en steak haché. D'ailleurs Mario venait d'envoyer sa première rafale, cisailant l'air d'un son déchirant pour les nerfs, genre tronçonneuse s'attaquant à de l'acier. À l'angle du bâtiment, les pierres du mur éclatèrent, envoyant dans un nuage de poussière des milliers d'éclats qui se mirent à danser dans les pinceaux des phares. Un enfer sonore qui résonna dans la nuit comme les cymbales du Jugement dernier. Certain cette fois de tenir sa chance malgré la douleur croissante dans sa poitrine, le *caporegime* bondit vers la Fiat rouge qui commençait à manœuvrer pour se tirer du piège dans lequel elle venait de tomber. Le jeune type n'avait pas encore songé à remonter sa glace et Supplizio en profita. L'empoignant par les cheveux et lui enfonçant le canon du Beretta dans le cou, il cracha :

— Stop !

Sur le siège du passager la fille se mit à hurler, et, complètement paniqué, son copain cala le moteur.

— Éteins les lumières ! gronda le tueur.

Il n'avait vraiment pas envie d'être encore pris pour cible. Le conducteur hésita, mais le canon de l'arme dans son cou eut raison de sa volonté et il éteignit les feux du véhiculé.

— Descends ! ordonna encore Supplizio. *Subito !*

Pas question de décrocher. Pas avant d'avoir récupéré ce qu'il était venu chercher dans ce foutu tronc d'olivier et qui devait maintenant se trouver entre les mains des flics qui les canardaient !

La fille continuait de hurler, mais le jeune gars comprit qu'il n'avait plus aucune chance et sa portière s'ouvrit. L'arrachant littéralement de

son siège, Supplizio le plaqua contre lui, enserrant son cou de son bras libre et lui enfonçant le canon du pistolet dans la tempe en lançant à la fille :

— Tu bronches, je le bute et je te bute.

Puis, à la cantonade, il cria :

— J'ai un otage ! J'ai un otage !

Le genre de truc qui arrêtaient toujours les flics. Mais le vacarme était trop intense et personne ne regardait de son côté. Là-bas, Mario avait déjà usé un « camembert » et en avait engagé un deuxième dans son engin de massacre.

— J'ai un otage ! hurla encore le *caporegime*, qui ne parvint pas à se faire entendre.

Profitant de l'avantage du feu et plusieurs chargeurs accrochés en chapelet à ses épaules, Mario avait bondi en avant, et, couvert par deux rescapés de son équipe arrosant la zone, il disparut dans le fond du parking en rafalant. À cet instant, Supplizio se dit qu'ils avaient d'ores et déjà gagné la partie. Personne ne pouvait réchapper d'un tel enfer, pas même un régiment de flics. Or, ceux-là n'avaient pas l'air bien nombreux. Peut-être un ou deux seulement. Peut-être déjà morts. Et, soudain, comme pour lui donner raison, les tirs cessèrent si brusquement que ses oreilles se mirent à bourdonner, tandis que la voix de Mario s'élevait tout au fond du parking :

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu !

CHAPITRE IX

L'Exécuteur avait cru sentir sa tête éclater sous l'impact. Les pourris possédaient un *Tartare Gun* ! À la première rafale, il avait compris. Ce bruit de tronçonneuse et les pierres du mur qui se volatilisaient sous les essaims d'ogives H.S. lui étaient familiers. Il avait déjà vu le « Tartare » à l'œuvre et s'en était même servi en de rares occasions. Un engin de destruction terrible. Il venait d'en faire les frais. Il était touché !

Un choc, une vive brûlure au sommet du crâne, un autre choc dans l'avant-bras. Le sang avait jailli, éclaboussé les pierres cisailées par les rafales, mais il n'avait rien senti ou presque. Seulement cette violente brûlure sur le haut du crâne et ce choc au bras gauche qui brandissait le Beretta, l'arme héritée plus tôt dans la soirée de feu Santino Scatti, le policier. Un choc finalement supportable, qui lui avait permis de continuer à tirer, couchant un des pourris couvrant le rafaleur. Mais, outre son visage inondé de sang, l'hémorragie coulait également de son avant-bras et la douleur était venue très vite, lui engourdissant le coude. Puis il y avait eu un troisième choc. Il ne savait pas très bien où. Dans la main ou dans son arme seulement, et le 92F lui avait échappé, arraché à ses doigts pleins de sang par un projectile, éjecté hors de l'abri du mur. Le Snake étant vide, pris sous une véritable tempête de plomb, criblé d'éclats de pierres au visage, aux yeux et sur l'objectif du Smart I.L. attaché à son front, il avait dû reculer sous les rafales du flingueur, un rafaleur qui marchait tranquillement vers lui, comme un soldat à la parade, sûr de lui et de la puissance de son arme.

Espérant découvrir qui les premiers arrivants attendaient sur ce fichu parking, Bolan s'était lui-même et en pleine connaissance de cause, laissé enfermer dans un piège. Comme souvent au cours de sa guerre contre le Mal, il avait dû prendre ce risque pour avoir une chance de frapper l'ennemi le plus haut possible dans sa hiérarchie. Maintenant, et malgré le débarquement du Range Rover, il n'en savait guère plus. Avec un otage en prime et peut-être deux. Bolan avait entendu des hurlements de femme. Deux innocents qui risquaient de payer cher ce choix du mauvais endroit au mauvais moment.

La galère !

Cessant de gamberger et roulant au sol pour se mettre à l'abri, l'Exécuteur venait de trouver refuge sous l'appentis à bois situé derrière la bâtisse. Au même instant, le « Tartare » s'était enfin tu et l'arroseur avait lancé à la cantonade :

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu !

Il avait découvert le Beretta gluant de sang, tombé dans la poussière.

Maintenant, il fallait gérer. Bolan était seul et quasiment désarmé. En face, l'ennemi était encore nombreux, apparemment très motivé et fortement armé. Au mince crédit de l'Exécuteur, le Survival, un seul dollar explosif, et le Smart qu'il avait conservé sur le front grâce au serre-tête. Restait le bluff : l'appentis construit en planches, avec un toit en fibrociment. Tandis qu'à vingt mètres de là le rafaleur venait de passer une tête prudente à l'angle du mur, Bolan avait déjà ôté ses Nike, les plaçant au sol de telle sorte que seules les pointes dépassent de la cloison en planches. Comme s'il était couché sur le ventre, mort. D'un rétablissement qui lui arracha une grimace, il se hissa au sommet du tas de bois, chercha l'endroit idéal, s'y tassa comme il put, abaissa le Smart poisseux de sang devant son œil gauche en espérant que son astuce fonctionnerait.

À cet instant, une nouvelle rafale cisaila la nuit, brève, mais terriblement destructrice, et visant exactement la cible qu'il avait espérée. Le bas de la cloison en planches fut pulvérisé par les impacts à l'emplacement où le corps prolongeant les baskets était censé se trouver. Des éclats giclèrent contre le fibrociment du toit, arrosant l'Exécuteur qui ferma les yeux. Il les rouvrait quand une deuxième rafale acheva de déchiqueter le bas de la cloison qui se disloqua en partie. Heureusement, l'empilement des bûches formant rempart, Bolan ne risquait pas grand-chose pour le moment. Seul ennui, il ne pouvait suivre la progression de l'ennemi, ni en contrôler le nombre. Après un temps qui lui parut une éternité et dans le silence revenu, il perçut un frôlement derrière la cloison. Tous les sens en alerte, il guetta dans le réticule du Smart l'apparition de l'adversaire. Sitôt l'action réengagée, il ne devrait plus compter que sur un élément. Si le « Tartare » lui faisait faux bond, il était mort. Sans arme, le crâne plein de gongs en furie, un bras en berne et perdant son sang, il ne serait plus qu'une banale cible mouvante. Les autres le hacheraient menu. Pourtant le rythme cardiaque de l'Exécuteur s'était à peine accéléré. Ses années de guerre contre toutes les mafias de la planète lui avaient forgé un esprit clair, des nerfs d'acier et une volonté sans faille. Malgré le choc encaissé par la découverte de cette carte de police dans les papiers de Scatti, malgré ses blessures, l'Exécuteur demeurerait le guerrier froid et déterminé qu'il était devenu au fil de ses implacables combats. Il avait frôlé la mort si souvent qu'elle était devenue pour lui

une sorte de compagne de voyage, d'associée dont il savait qu'elle finirait par le vaincre. Il l'avait admis depuis longtemps et, s'il devait mourir ce soir sur le sol sicilien berceau de la mafia, ce ne serait qu'une fin logique. Périr par la violence était inscrit dans son destin.

L'arrachant soudain à toute pensée parasite, il y eut un deuxième frôlement à l'extérieur, suivi du son d'un caillou qui roule. L'objectif du Smart rivé à un interstice entre les bûches, le Guerrier aperçut enfin une ombre. Malgré la lune brusquement disparue derrière un nuage, la silhouette restait parfaitement visible dans le viseur de l'appareil pourtant plein de poussière. Méfiant, le rafaleur était arrivé près des baskets, canon de son arme déjà pointé à l'intérieur, mais lui-même toujours à l'extérieur, protégé par ce qui restait de l'appentis. Un rempart fragile qu'une rafale aurait facilement traversé, mais l'arsenal de Bolan ne se résumait plus qu'au Survival, et, dans son poing, son dernier dollar qui, lorsqu'il le lança, ricocha dans les cailloux jusqu'aux pieds du rafaleur. Le Guerrier vit l'autre sursauter, crut percevoir un début d'exclamation et se tassa au fond du bûcher. Puis ce fut l'explosion, sourde, suivie d'un hurlement accompagné de détonations et de sons vibrants et percutants. Les pierres et les cailloux du sol, les débris de toutes sortes que le souffle de la déflagration avait projetés alentour, plus d'autres choses encore qui zonzonnèrent sinistrement dans la nuit. La volée de 22LR arrachait des éclats un peu partout. Au-dessus du Guerrier, un pan de la toiture s'était soulevé, retombant en plusieurs morceaux aux arêtes coupantes. Mais, déjà, Bolan avait jailli du tas de bois et sauté à terre. Refoulant la douleur qui irradiait son bras et ignorant les coups de gong qui tonnaient sous son crâne, il atterrit sur le pourri qui n'avait pas encore lâché son arme. De toute façon, il ne s'en servirait plus jamais. La déflagration du dollar explosif avait entraîné celle d'un des chargeurs qu'il portait en chapelet sur les épaules. Résultat, deux ou trois cents ogives de 22LR avaient éclaté en même temps et, à la place de la tête du rafaleur, il n'y avait plus qu'une sorte de pastèque en lambeaux, dont des tas de choses s'échappaient dans un flot de sang. Écoeuré. Sans s'attarder sur l'horrible spectacle, l'Exécuteur ramassa le « Tartare », arracha les deux chargeurs apparemment intacts qui avaient volé plus loin, replongea au sol en étouffant un juron de douleur, juste à l'instant où, apparaissant à l'angle de la bâtisse, la deuxième couverture du rafaleur ouvrait de nouveau le feu, arrosant avec frénésie. La trouille. Le flingueur venait de comprendre que rien n'allait plus pour son copain et il se mit à hurler :

— Par ici ! Il est là !

Il avait raison, mais ce fut la dernière fois de sa sale existence, parce que l'arme terrible récupérée sur le cadavre sans tête fonctionnait toujours. En moins de trois secondes, son buste et son crâne

encaissèrent quelques dizaines d'ogives H.S. Littéralement balayé par l'ouragan de plomb, son corps partit en arrière, presque à l'horizontale, avant d'aller s'écrouler en plein dans le pinceau des phares des voitures de son clan, chairs éclatées, fontaines de sang. Dans la foulée, l'Exécuteur s'était redressé, avait couvert la distance le séparant de l'angle du mur où il s'était de nouveau plaqué au sol. Vieille ruse de commando. D'instinct et dans tous les conflits, on attendait l'adversaire à hauteur de regard. Et, cette fois encore, le stratagème réussit. Au ras du sol, le Guerrier avait braqué le canon du « Tartare » et fermé son œil gauche, celui fixé sur la visée du Smart, pour ne pas être ébloui par les phares. Puis, sans chercher à localiser l'ennemi maintenant retranché, il passa le haut de la tête et lâcha trois rafales. Courtes. Extrêmement précises. Sur le parking, les phares des voitures explosèrent avec un ensemble parfait et la nuit se réinstalla.

— *Qui ! Qui !* Il est là !

Aussitôt, des rafales nourries balayèrent l'espace à hauteur d'homme. De toute façon, l'ancien sergent Miséricorde n'était déjà plus là. Songeant aux otages et décidé à en finir au plus vite, il s'était redressé, fonçant vers l'autre angle du bâtiment. Grâce au Smart, il y voyait quasiment comme en plein jour. Il avait presque atteint son nouveau point d'attaque, quand dans le silence revenu les hurlements de la fille résonnèrent de nouveau :

— *No ! No ! Non ucciderlo !* Ne le tuez pas !

Ces pourris allaient tuer les otages !

Dès l'explosion des phares des voitures, Supplizio avait compris la situation. Mario avait écopé et le « Tartare » avait changé de mains. Et si l'ennemi avait fait exploser les phares, c'était soit pour s'enfuir, soit parce qu'il n'avait pas besoin de lumière. Or, quand on dispose d'une arme aussi efficace, on ne s'enfuit pas. On tire, et on gagne. Donc, l'ennemi n'avait pas besoin de lumière. Malgré la lune maintenant masquée, malgré la nuit. De toute évidence, les gens d'en face possédaient un système de vision nocturne.

Bon Dieu ! La cassette et la disquette étaient entre les mains des flics ! Comment expliquer ça à...

— *Figlio di putana !*

Avec son seul Beretta en guise d'armement, le *caporegime* ne faisait plus le poids. Sa seule chance était dans la fuite. Retourner à la *gelatteria* et s'occuper de nouveau de cette petite salope. Et puis il y avait Rosso. Placé comme il l'était, Rosso pourrait sûrement faire quelque chose. Récupérer les documents ou s'arranger pour les détruire.

— *Merda di merda !*

Plus le choix, il fallait décrocher avant qu'il ne soit trop tard.

Attrapant la tignasse de son otage à pleine main, Supplizio lui envoya un furieux coup de crosse dans la tempe et, s'en servant de bouclier, il plongea dans la Fiat. Au bruit de la chute du corps de son copain sur le sol, la fille se mit à hurler :

— *No ! No ! Non ucciderlo !*

— Ta gueule !

Envoyant d'un coup de pied le corps inanimé du jeune type rouler dans la poussière, le pourri claqua la portière de la Fiat. Au même instant, la fille s'était jetée sur la sienne. Trop tard. Le coup de crosse de Supplizio lui arriva dessus comme la foudre en pleine tempe. Tandis que la malheureuse s'écroulait dans son siège et qu'à l'extérieur la fusillade faisait rage, le *caporegime* avait passé la marche arrière et, couvrant sa manœuvre de plusieurs coups de feu tirés au jugé par la vitre baissée, il effectua un dérapage sur le gravier, remettant le capot de la Fiat en ligne vers le chemin. De toute façon, il ne risquait plus grand-chose. Les flics ne mettraient pas la vie d'un otage en danger. Au passage, la Fiat avait heurté le corps de son copain, l'envoyant dinguer un peu plus loin. Mais, alors que la voiture se ruait cette fois en avant à travers le parking, le *caporegime* eut l'impression d'avoir aperçu une ombre. Juste une ombre plus sombre que la nuit, débouchant à l'angle opposé de la construction. Sans savoir s'il s'agissait d'un des hommes de Mario ou d'un flic, il enfonça la pédale d'accélérateur. Du coin de l'œil, il aperçut le type qui levait quelque chose vers la voiture. Geste révélateur. Ce n'était pas un homme de Mario. Jurant de fureur, Supplizio ressortit le Beretta par la vitre ouverte et pressa la détente. Trois fois. Dans la parcelle de seconde suivante et tandis que la Fiat passait en trombe devant l'angle du mur, il entrevit plus nettement la silhouette. Un homme athlétique... qui s'écroulait au pied du mur.

Bingo !

Le temps d'un éclair, il se dit qu'il venait de toucher le jackpot et, instinctivement, son pied avait déjà pesé sur la pédale du frein quand l'évidence le frappa.

Ce salaud n'était évidemment pas seul. Il ne pouvait quand même pas être partout à la fois ! De toute façon, les gars de Mario s'occuperaient de ça. Ils comprendraient ce qu'ils avaient à faire : récupérer ce que la salope leur avait piqué.

CHAPITRE X

Lorsque l'Exécuteur avait débouché à l'angle de la façade, le son caractéristique d'un dérapage mal contrôlé lui était parvenu. Deux secondes plus tard, la Fiat passait dans le champ de vision du Smart, fonçant vers la sortie du parking, tous feux éteints. Instinctivement, le Guerrier avait redressé le canon du *Tartare Gun*, mais, au même instant, le profil de la passagère de la Fiat s'inscrivait dans la visée de l'appareil. Le fuyard embarquait son otage et... des éclairs fusèrent soudain du véhicule. Tandis qu'une volée de grêlons écaillait le mur tout près de lui, Mack Bolan se jeta à terre, redressant de nouveau le canon de son arme. Pourtant, il savait qu'il ne tirerait pas et, d'ailleurs, la voiture disparaissait déjà dans le virage du chemin avec son otage.

— *Shit !*

Le juron de Bolan avait à peine passé ses lèvres que des appels résonnaient sur sa gauche. Loin, tout au fond du parking où les véhicules ennemis étaient toujours stationnés.

— Ils ont eu Mario ! cria une voix. Putain ! Ils ont...

— Il est seul ! coupa un autre pourri d'une voix rageuse. Ce connard est tout seul ! Là-bas derrière ! Je l'ai vu !

À cet instant, l'Exécuteur regretta de n'avoir pas emporté davantage de dollars explosifs en quittant son 4 x 4 de location à Palerme. Il aurait sans doute pu... Mais il ne servait à rien de gamberger. Au bruit de cavalcade qui suivit, il comprit que les rescapés du commando se dispersaient, et des rafales crevèrent la nuit. Courtes, professionnelles mais nombreuses comme pour créer un barrage de feu. Puis une exclamation fusa, loin derrière le bâtiment :

— Gaffe, les mecs ! Il a le « Tartare » !

Il avait raison et l'Exécuteur allait même s'en servir très bientôt. Recroquevillé au pied du Range Rover ennemi, le blessé du début de l'attaque s'était remis à geindre. C'était un lieutenant du fuyard et il devait donc savoir des choses. À ménager. Oubliant la douleur de son bras et le tam-tam battant sous son crâne, le Guerrier s'était redressé, fonçant en sens contraire pour se retrouver derrière la bâtisse. Et là, grâce à la vision de nuit du Smart, il les vit enfin distinctement. Six

hommes. Divisés en deux commandos de trois, armes en batterie, chacun quadrillant son secteur avec précaution. Eux n'avaient que le clair de lune pour tenter d'y voir quelque chose. Et encore. D'autres nuages venaient d'arriver et l'astre de nuit disparaissait épisodiquement. Pour l'Exécuteur, c'était du velours. Canon de son arme pointé, il avait déjà parcouru la moitié du chemin quand un des pourris s'arrêta soudain en criant :

— *Qui ! Qui ! Ici !*

Ou il avait l'ouïe fine, ou il était nyctalope. De toute façon, il était déjà mort. À peine avait-il tourné le canon de son P-M vers Bolan que ce dernier avait pressé la détente du « Tartare ». Il y eut dans l'air comme le vrombissement d'une turbine d'avion de chasse, et la longue rafale balaya instantanément le nyctalope et ses deux copains, avant même que leurs P-M aient eu le temps de cracher. Dans la foulée, le Guerrier avait pivoté sur lui-même et inscrit le deuxième commando dans son champ de vision artificiel. Mais, alerté par sa rafale, le groupe avait également ouvert le feu, envoyant avec un bel ensemble trois giclées d'ogives meurtrières. Si nourries et si balayantes que des vitres de la bâtisse en éclatèrent et que les murs en reçurent une bonne part. Car les réflexes de l'Exécuteur avaient déjà joué. Tout en plongeant à l'écart, il avait de nouveau sollicité la détente de l'arme infernale, libérant son maelström destructeur. Des balles ennemies sifflèrent autour de lui, d'autres ricochèrent sur les cailloux et l'une d'elles vint même siffler à son oreille dans un vrombissement inquiétant. Puis, d'un coup, l'enfer cessa. Dans le réticule du Smart, Bolan voyait à présent les silhouettes des trois pourris achever de s'écrouler, hachées sur place. Surveillant le secteur, il se redressa et, traînant son bras engourdi, contourna la bâtisse, se retrouva dans le parking, s'assura qu'il ne risquait plus rien et vérifia que le blessé du Range Rover vivait encore. Il y avait urgence à l'interroger, mais il devait aussi s'occuper du conducteur de la Fiat rouge toujours inanimé.

Alors que la voiture fonçait sur la route, un doute effleura Supplizio. Les flics, vraiment ? Ce genre de combat n'était pas dans leurs manières. Mais il avait d'autres chats à fouetter. Sa blessure lui coupait le souffle, le faisait souffrir mille morts et, en même temps, l'engourdissait de plus en plus. Inquiétant. Et puis la salope de la *gelatteria*. Deux urgences extrêmes. Supplizio avait vu le trou dans la tête de Frattina. Tué net. Mais, pour Rug, il était moins sûr. S'il parlait... D'abord, appeler Grezza. Lui dire de... Son cerceau tournait à vide et il n'arrivait pas à décider ce qu'il devait faire en premier.

— *Merda !*

Tout en jurant, le chef tueur avait sursauté si fort qu'une douleur atroce lui cisaila la poitrine. Des lucioles plein les yeux et la bouche

grande ouverte sur son souffle bloqué, il venait de réaliser le désastre. Il avait laissé son portable dans le Range Rover ! Impossible d'alerter Grezza !

— *Putana !*

Heureusement, les cellulaires qui servaient aux opérations étaient des appareils volés, les cartes SIM étaient enregistrées sous de fausses identités, de même que le portable qu'il avait appelé pour prendre ses ordres. Et tous ces combinés ne correspondaient qu'entre eux. Alors, pas de « traçage » possible avec les puces. Quant au Range Rover, il appartenait à une des innombrables petites sociétés écrans de la Famille, disséminées dans toute l'Italie. Celui-ci était immatriculé à Turin et il suffirait de le déclarer volé demain matin, tout simplement. Réalisant qu'il était en train de perdre son calme habituel, Supplizio dut faire un effort terrible pour se reprendre et réfléchir. Tout en dévalant la route à tombeau ouvert, il envoya une gifle à sa passagère en criant :

— Hé ! Réveille-toi !

Mais la fille ne bronchait pas et il recommença. Du dos de la main, en plein sur le nez de la malheureuse. Elle gémit, rejeta la tête de côté en papillotant des paupières. Du sang coulait de ses narines, mais Supplizio s'en fichait. Il adorait faire souffrir les femmes. La revanche de toute sa vie. Voyant qu'elle l'entendait, il pressa :

— Ton portable. File-moi ton portable. Vite !

La jeune fille renifla, se souvint soudain du drame dans lequel elle était plongée et se jeta sur l'ouverture de sa portière en hurlant. Le *caporegime* l'attrapant par les cheveux la propulsa contre son dossier en grondant :

— Pas bouger !

Et comme la fille ouvrait de nouveau la bouche pour crier, il lui envoya une troisième gifle. Si forte qu'il eut l'impression de sentir la pommette de sa voisine craquer sous ses phalanges. Sonnée, son otage gémit :

— Je vous... je vous en prie ! Ne me frappez plus !

— Ton portable ! gronda le tueur. File-moi ton putain de portable !

La fille essuya ses lèvres pleines de sang d'une paume précautionneuse, fouilla dans sa poche de veste, en sortit un mouchoir qu'elle appliqua sur son nez blessé en sanglotant :

— Je n'ai pas de portable !

— Tu mens ! Je vais te tuer !

— *No ! No ! Pietà !* Je ne vous ai rien fait ! C'est Tonio qui a un portable !

Tonio, son copain. À ce stade, la fille ne mentait pas. Supplizio en fut convaincu, mais c'en était trop pour lui et il ordonna :

— Ta portière. Ouvre-la.

— Pourquoi ?

Le *caporegime* levait déjà la main. La fille comprit, se précipita sur la poignée en criant entre deux sanglots :

— *Si, si ! Subito !*

Le tueur n'avait même pas ralenti quand la portière s'ouvrit. D'une violente poussée qui lui envoya des ondes douloureuses dans la poitrine, il éjecta sa voisine vers l'extérieur. Mais la fille, paniquée, s'accrocha par réflexe au montant de la carrosserie en hurlant :

— *Pietà ! Pietà !*

Supplizio n'avait jamais ressenti la moindre pitié, même pas pour lui-même, quand autrefois cette ordure l'avait privé de...

Implacable, il gronda :

— Dégage !

En même temps, il avait envoyé un méchant coup de crosse sur les doigts de la fille qui lâcha prise. Un hurlement aigu et désespéré s'envola avec elle dans la nuit, et ne cessa que lorsque la portière se referma dans le vent de la course.

À la deuxième claque de l'Exécuteur, le jeune conducteur de la Fiat émit un gargouillis, battit enfin des paupières. Encore très sonné, il émergeait difficilement de son K.O., l'air de ne rien comprendre. Puis, distinguant la silhouette de Bolan penchée sur lui, il sursauta, voulut se redresser en éructant :

— *No ! No !*

— *Calmo !* temporisa le Guerrier en le retenant. *Calmo !*

Puis, l'aidant à s'asseoir par terre, il s'inquiéta :

— *Va bene ?*

Mais le jeune type recouvrait lentement ses esprits. Aidé par Bolan, il se remit sur pied en grimaçant, épousseta machinalement sa veste pleine de poussière. Au pied du Range Rover, le pourri blessé geignait toujours et le jeune homme eut enfin l'air de se souvenir des événements. Dans la visée du Smart, son teint déjà verdâtre vira encore et, craignant qu'il ne retombe dans le sirop, l'Exécuteur le secoua :

— Hé ! Reste avec nous !

L'autre hésita, battit des paupières, puis, comme si tout lui revenait d'un coup, il s'arracha aux mains du Guerrier en criant :

— *Milia !* Ils ont enlevé *Milia !*

Poussant le type qui se débattait vers l'angle du bâtiment et désignant la B.M.W. confisquée à feu Santino Scatti qu'il avait camouflée dans les massifs, il invita :

— Les clés sont sur le contact.

— *Ma...* qu'est-ce que...

— Ils ont dû abandonner ta copine quelque part sur la route. Récupère-la et oubliez tout ça.

Un peu calmé, le jeune Italien s'étonna :

— Vous... vous êtes de la police ?

Dans sa panique, il n'avait sans doute pas encore noté l'accent yankee de Bolan.

— Non, répondit celui-ci. File. *Presto !*

Cette fois le jeune homme ne se fit pas prier. Comme un fou, il bondit dans la B.M.W., démarra à la manière d'un coureur de grand prix.

L'Exécuteur hésita. Le secteur risquait de devenir malsain, voire très dangereux si le jeune gars alertait la police. Mais il y avait l'urgence. Le blessé râlait dans la poussière de plus en plus faiblement, et le temps jouait contre Gina. Bolan sauta dans le Range Rover, alla le dissimuler à l'écart, enfourna ensuite les cadavres dans les deux autres véhicules et répéta l'opération. Puis, revenant sur le parking, il empoigna le blessé par le col, le traîna lui aussi hors de vue. Contrairement à Scatti, le policier de la B.M.W., celui-là n'avait encaissé qu'une seule balle, mais de 9mm, du Beretta confisqué au policier. Une ogive qui n'explosait pas à l'impact, mais qui semblait avoir quand même occasionné de sacrés dégâts. Le temps jouant nettement contre lui, le Guerrier pressa :

— Tous tes copains sont morts.

Sauf le fuyard, bien sûr ! Petit mensonge destiné à casser les ultimes résistances psychologiques du pourri. Mais, à l'instant où il allait entamer son débriefing, il y eut un grondement de moteur pétaradant sur la route et une camionnette passa lentement, gravissant péniblement la côte. Fausse alerte, mais raison de plus pour ne pas moisir dans le coin. L'Exécuteur précisa :

— Tes copains sont morts, et c'est moi qui les ai butés. Maintenant, tu me dis où est la fille.

Tout en parlant, il avait enfoncé le canon du Beretta 93R dans le bas-ventre du flingueur. De toute évidence pas tout à fait dans les choux, ce dernier se raidit en éructant :

— Hé ! Les... les flics font... font pas ce genre de trucs !

— Justement, je ne suis pas flic.

— Quoi ?

L'autre avait écarquillé les yeux et, dans l'éclairage blême de la lune, il fixa Bolan d'un regard à la fois vaseux et incrédule. Ses prunelles disaient son désarroi, sa souffrance physique aussi. Sans état d'âme, le Guerrier le fouilla, trouva sur lui un permis de conduire au nom de Ruggiero Datori. Se penchant de nouveau sur lui, il répéta :

— Je ne suis pas flic. Je suis un tueur.

Malgré l'enfer qui ravageait ses boyaux, le flingueur chuinta :

— *Tu ? Assassino ?*

Le Guerrier hocha la tête.

— *Si*, dit-il. Mon nom, c'est Bolan.

— Je... hein ?

Le type avait froncé les sourcils, cherchant visiblement dans sa mémoire. Puis il y eut comme du feu au fond de ses yeux et, tentant soudain de se redresser, il croassa :

— Tu veux dire *il Leta*...

Il n'acheva pas, et Bolan le fit à sa place.

— C'est ça. *Il Letame*, le Fumier.

Traduction approximative du surnom dont l'avait doté la mafia. L'autre se mit à haleter, l'air de chercher son oxygène. Ses narines s'étaient soudain pincées et une transpiration abondante avait recouvert sa face de brute. Bolan connaissait ces symptômes. La douleur, la fièvre, la trouille aussi. Plus que jamais pressé par le temps et augmentant la pression du 93R sur le bas-ventre du Sicilien, il insista encore :

— *Dove é la ragazza ? Presto !*

Prenant visiblement conscience de la gravité de son cas, le pourri gaillonna :

— *Ma che ragazza ?*

Depuis le début de sa guerre contre la mafia, le Guerrier avait briefé tant de pourris comme celui-là qu'il savait à présent d'instinct deviner le mensonge. Pinçant les lèvres, il acquiesça doucement :

— *D'accordo !*

Puis, enfonçant la détente du 93R, il appliqua une des meilleures façons de soigner les trous de mémoire. Dans son poing, le terrible automatique tonna. Trois détonations qui semblèrent n'en faire qu'une, grâce au sélecteur de tir par mini-rafales. Cela résonna dans la nuit comme un orage et se répercuta longuement dans les collines alentour. Bolan ne craignait pas les intrus. En Sicile, personne ne bronchait à ce type de phénomène. Petit détail, il avait déplacé le canon du Beretta de quelques centimètres vers le bas, envoyant les ogives meurtrières sous l'entrejambe du flingueur. Dans un sursaut violent, celui-ci faillit presque s'arracher à la poigne de l'Exécuteur qui gronda :

— Sage !

Derechef, il avait enfoncé le canon brûlant à sa place initiale et l'autre se calma dans une plainte aiguë. Ses tripes explosées devaient le faire atrocement souffrir, mais il tenait bon. Sans doute la rage, mais également cette énorme surprise qui lui arrondissait le regard. Il avait affaire à l'Exécuteur. L'ennemi mortel de la mafia. Celui qui avait éliminé pratiquement tous les grands *capi* de l'île, et qui avait permis l'arrestation d'une figure mythique du Crime Organisé sicilien, le légendaire *capo di tutti capi*, Nando Vanzano.

— *Dove é la ragazza ?* répéta Bolan.

Cette fois, sa voix était si grave et si lugubre que le blessé en frémit. À moins que ce ne soit la fièvre.

— *Si ! Si !* haleta-t-il. *Si !* Je vais...

Lui coupant soudain la parole, un grondement de moteur s'était élevé du côté de la route. Une voiture montait la côte. Enfonçant le canon du 93R dans la bouche du pourri pour lui ôter toute envie de crier, Bolan vit la nuit s'éclairer, tandis qu'un pinceau lumineux apparaissait brusquement dans son champ de vision, rasant le sol du chemin d'accès au parking du night. Décidément, le secteur était plutôt fréquenté !

Contrarié, le Guerrier, regardant à l'aide du Smart repositionné sur son œil gauche, découvrit un petit coupé clair stoppé à l'entrée du chemin et bloquant la sortie. Deux silhouettes étaient assises à l'avant, un gars et une fille à l'imposante crinière. Encore des candidats aux joies de la danse. Mais alors qu'il pensait voir la voiture repartir avec ses jeunes fêtards déçus, le moteur du véhicule s'arrêta, et les phares s'éteignirent. L'instant d'après, une romance latino s'élevait sous la lune. L'autoradio de la voiture ! Risquant de nouveau un œil, derrière la visée du Smart, Bolan put voir cette fois à travers le pare-brise la tête du type renversée en arrière et la crinière de la fille plonger sous le tableau de bord.

Petite séance de bonheur en pleine nature et, pour l'Exécuteur, la tuile !

CHAPITRE XI

Aussitôt la fille éjectée, Supplizio avait propulsé la Fiat dans les virages de la route, fonçant vers les lumières qu'il apercevait dans le lointain en contrebas, vers Palerme. Sa poitrine lui faisait un mal de chien, mais, apparemment, la balle n'avait lésé qu'une côte ou deux. À moins que le poumon... Albino Scatti se refusait à trop penser. Un moment plus tard, la voiture abordait les faubourgs de la zone sud et s'engageait dans le labyrinthe désert et mal éclairé des nouveaux secteurs industriels. Supplizio connaissait bien les lieux. Le clan y possédait plusieurs *magazzini* et il pouvait s'y diriger les yeux fermés. Ça tombait bien. Dans sa poitrine, l'impression d'engourdissement s'estompait peu à peu et la douleur devenait plus vive. Les lucioles qui dansaient devant ses rétines troublaient sa vision et des nausées lui tordaient les tripes. L'odeur du sang. Sa chemise en était pleine et un filet poisseux s'était sournoisement insinué sous sa ceinture de pantalon.

— *Putana* ! jura-t-il entre ses dents serrées.

Il ne comprenait pas ce qui était arrivé et l'absence de toute poursuite l'étonnait. La police l'aurait pris en chasse... Moralité, le *cornuto* qui l'avait blessé n'était pas un flic. Mais alors, qui ?

Balayant ces sombres supputations, la vue d'une enseigne peinte sur la façade d'un bâtiment le fit soudain réagir. Pour un peu, il serait passé devant l'usine sans la voir. Gelati Lolo. Un grand bâtiment rose bonbon entouré de grillages blancs. Le genre de truc qui sautait aux yeux. Décidément il était mal. Très mal. Freinant un peu trop fort, il stoppa la Fiat devant la grille de l'établissement. Une *gelatteria* industrielle qui appartenait à la Famille, comme le gardien de nuit que Supplizio avait envoyé faire un tour en débarquant avec la fille. Au prix d'un effort considérable, il sortit de la Fiat, ouvrit la grille, remonta en voiture et redémarra sans fermer derrière lui. Inutile. Si au night c'étaient quand même les flics, si Rug n'était pas mort et s'il avait parlé de l'usine... Il fallait déguerpir, transporter la fille ailleurs, et lui tirer les vers du nez pour savoir qui leur avait tendu ce putain de piège à Carini.

Tout à ses pensées, Supplizio avait traversé la cour et contourné le bâtiment rose pour stopper de nouveau, devant l'accès au bâtiment, près de la fourgonnette qui avait servi à embarquer la fille tout à l'heure. Contenant un gémissement, il descendit, se traîna jusqu'à la porte, pénétra dans les locaux administratifs, longea un couloir pour aboutir enfin dans la salle des malaxeurs en coassant :

— C'est moi !

D'une voix qui n'avait plus rien de suave. Il fit quelques pas, fut pris d'un étourdissement, dut s'appuyer au mur. Tandis que les lucioles dansaient de plus en plus vite devant ses yeux, il appela :

— Hé ! Grez !

Pas de réponse. Il allait rappeler quand, au fond de la salle, il aperçut la porte entrebâillée des toilettes. Grezza était aux chiottes. Supplizio jura :

— Fanculo !

Il allait se résigner à bouger quand il perçut des gémissements, ou plutôt des sortes de glapissements. Des gémissements de gonzesse si plaintifs qu'ils en étaient presque gênants. Puis Supplizio réalisa. Ce con de Grezza s'amusait avec... S'il finissait par la tuer, ils ne sauraient jamais...

— Grezza ! Sors de là !

Galvanisé par sa rage, le chef tueur avait traversé le local en clopinant. Attrapant la poignée de la porte du frigo, il cria :

— Grez, arrête tes conner...

La suite lui resta dans la gorge. Regard écarquillé, il ne comprit pas tout de suite ce qu'il voyait. Puis il reconnut Grezza. Allongé sur le chariot, membres ligotés, nu comme un ver, tremblant et gémissant comme une gonzesse.

Avec deux longs cônes glacés jaune citron, enfoncés dans ses globes oculaires dégoulinant de sang !

Dans le coupé clair, la petite récré amoureuse n'en finissait pas. Les nerfs soumis à rude épreuve, Mack Bolan avait déjà pesé le pour et le contre, avait fini par se résigner. Il aurait évidemment pu charger le blessé dans le Range, et opérer une sortie en force. Mais le coupé bouchait l'accès à la route et il aurait fallu non seulement écourter les ébats, mais aussi demander au conducteur de céder le passage. Pendant ce temps, le blessé se serait davantage affaibli. Dans ce cas, ce serait adieu Gina. Car le pourri en fuite, lui, n'allait pas rester les bras croisés. Peut-être même avait-il déjà sonné le tocsin, peut-être même Gina était-elle déjà transférée ailleurs. L'angoisse. Et le temps continuait à défiler. Heureusement, il y avait la musique dans la voiture des amoureux. Alors se penchant sur le blessé qui se tenait toujours le ventre, l'Exécuteur gronda doucement :

— Tu cries, tu meurs. *Capito* ?

De toute façon, il n'en était pas loin. Le flingueur battit mollement des paupières.

Bolan retira l'arme de la bouche du pourri et, l'enfonçant derechef dans son bas-ventre, il articula de sa voix d'outre-tombe :

— Une minute, Ruggiero. Tu as juste une minute pour tout me dire.

Mais l'autre avait fermé les yeux. Narines pincées et souffle anarchique, il semblait ne plus être là. S'il lâchait la rampe maintenant, Gina était fichue !

C'était un cauchemar. La fièvre avait fait basculer la raison de Supplizio et provoquait des hallucinations qui lui donnaient envie de hurler. Plantés dans les orbites sanglantes de Grezza, les cônes glacés jaune citron frémissaient comme s'ils émergeaient d'un plat de gelée rouge. C'était atroce et si incongru que le *caporegime* n'arrivait pas à y croire. Quelque part en lui une voix lui disait de sortir son arme, mais ses membres étaient paralysés ou presque, car, sans qu'il l'ait lui-même décidé, il avait fait un petit pas en avant, avait aussitôt dû s'appuyer contre le montant de la porte pour ne pas céder au vertige. Devant ses yeux les lucioles dansaient une sarabande effrénée, son cœur cognait si fort dans sa gorge qu'il n'arrivait plus à respirer. Il se dit qu'il allait se réveiller, que tout cela allait disparaître, puis il y eut un petit grincement derrière lui, et une voix lui intima :

— Ne bouge pas !

D'instinct, dans un réflexe qui fit mal à sa viande torturée, le tueur avait réussi à empoigner la crosse de son automatique et à pivoter sur lui-même en l'arrachant de sa ceinture. Derrière lui, la voix lança :

— Non !

Il n'avait pas encore fini son mouvement de pivot qu'il fut stoppé net par un bruit de culasse. Son arme à mi-course, il acheva de tourner la tête et il la découvrit. Devant la porte ouverte des toilettes, la fille à demi rhabillée, pieds nus, blême comme une morte, un œil gonflé, presque complètement fermé, le nez plein de sang et apparemment cassé, chancelant sur ses jambes. Mais, dans ses poings réunis, le gros pistolet ne tremblait pas. Le Beretta de Grezza. Presque sans remuer ses lèvres décolorées par le froid, la jeune femme ordonna :

— Ton feu. Par terre.

Le ton n'avait pas varié. Neutre, faible et comme désincarné. Mais dans ses prunelles, un brasier d'enfer brûlait. Et, comme le tueur ne bougeait pas, elle répéta :

— Ton calibre. À tes pieds.

Le temps d'une folle pensée, le *caporegime* faillit tenter le tout pour le tout. Malheureusement, en face de lui, il voyait nettement l'orifice noir du canon du Beretta exactement pointé entre ses yeux. Même dans

son état, la salope ne le raterait pas. La rage aux tripes, il finit alors par plier les genoux et poser l'arme à ses pieds.

— Envoie. Ici.

Une pro. Supplizio ne s'était pas trompé quand il l'avait soupçonnée dès le début. Maigre consolation en la circonstance. Il se demandait comment elle avait fait pour se débarrasser de Grezza. Un pro, lui aussi. Mais avec les gonzesses...

— Vite.

La fille semblait vraiment mal en point et le *caporegime* se dit qu'elle allait tomber dans les vapes et qu'il n'aurait plus qu'à la cueillir, mais ce n'était pas encore le moment. Alors, d'un coup de pied qui se voulait négligeant, il envoya le 92F vers la fille. Sans se baisser, elle posa un de ses talons dessus, lança un regard autour d'eux en questionnant :

— Tes copains ne sont pas avec toi ?

— Va te faire...

— Si je comprends bien, reprit la fille en faisant allusion au sang qui le souillait, vous êtes tombés sur un os et tu n'as rien trouvé dans le trou de l'olivier.

— Va te faire fou...

— C'est fait, pourri. Grâce à toi et à ton copain. Lui, il le regrette déjà. Beaucoup.

Le visage ravagé de la fille afficha un sourire. Un sourire d'une tristesse infinie qui fit une impression bizarre au tueur. À cet instant, dans la chambre froide ouverte et comme s'il avait entendu qu'on parlait de lui, Grezza laissa échapper une longue plainte filée qui fit froid dans le dos de Supplizio. Désignant le colosse sur son chariot, la fille commenta d'une voix atone :

— J'avais réussi à libérer un de mes poignets quand cette pourriture est venue me voir pour se faire sucer. J'ai voulu attraper son calibre, mais il a été plus rapide et m'a cognée. Alors j'ai fait la seule chose possible pour moi. J'ai empoigné un des cônes glacés qu'il me destinait et j'ai frappé. Dans les yeux. Jusqu'au fond. Crevés net.

La fille se tut, sembla sur le point de s'évanouir, reprit comme pour elle-même :

— Il s'est mis à hurler si fort que j'en ai eu mal aux oreilles. Il tournait sur lui-même comme une toupie, se cognant partout. Il a balancé le chariot contre la cloison et il a voulu m'étrangler. Mais j'avais déjà détaché mon deuxième poignet et j'ai encore frappé. Jusqu'à ce qu'il s'écroule.

Comme plongée dans un songe brumeux, la fille marqua une autre pause, acheva dans un souffle :

— La suite, le corps de cette ordure sur le billard et les cônes laissés dans ses orbites... j'ai eu du mal. Ce salaud est très lourd, et les yeux crevés, c'est dégueulasse à voir. À entendre aussi.

De plus en plus pâle, la fille enchaîna :

— Pendant qu'il était dans les vapes, j'ai voulu donner l'alerte avec son portable, mais il s'était brisé dans la bagarre. Alors j'ai remis à plus tard de chercher un poste fixe dans l'usine et, en t'attendant, je l'ai réveillé et interrogé. Complètement paumé, ton pote. Ses yeux crevés, ça l'a détruit. Il aurait fait n'importe quoi. Il m'a tout balancé. Du moins, tout ce qu'un troisième couteau comme lui peut connaître des secrets de son clan. Il a parlé des *capi* Montadori, Chiave et Siniglia massacrés il y a peu par un commando inconnu. Tu la connais, la Famille Siniglia. Tu en faisais partie, non ?

Supplizio resta coi. Cette salope en savait décidément beaucoup. Trop. Mais, déjà, luttant visiblement pour rester debout, la fille reprenait :

— Ton pote a parlé aussi de la prise de pouvoir sur ces trois Familles par un big boss dont il dit ne connaître que le pseudo : Salem. Un pseudo qui figure effectivement dans les organigrammes de vos disques durs informatiques, et que je t'ai par ailleurs entendu prononcer pendant une de vos réunions. Ton ordure de copain dit que tu es le seul à tout savoir. Alors, je vais devoir compter sur toi.

Plus secoué qu'il ne voulait le laisser paraître, Supplizio gronda :

— T'es flic ?

— *Completamente.*

Un instant déstabilisé, le tueur se dit que c'était impossible. Même en jupons, un flic n'aurait jamais fait ça à Grezza. Et puis un flic tout seul sur une opération, ça n'existait pas. Surtout une gonzesse. Il n'y comprenait rien et, au-delà de son énorme problème, cela fit monter sa rage de plusieurs crans. Un affreux rictus aux lèvres, il renvoya :

— Un flic, ça travaille en équipe, non ?

— Il y a des exceptions. Comme par exemple les missions d'infiltration.

Une seconde plié par la douleur, le *caporegime* se redressa péniblement. Il songeait à ce fumier qui les avait tous allumés à Carini. Un flic lui aussi ? Tout seul ? Pour tâcher d'en savoir plus, il se força à railler :

— Et tes collègues vont débarquer d'un moment à l'autre, pas vrai ?

Le menaçant de son arme, la fille renvoya :

— Pas sûr que tu aies le temps de les voir arriver... *caro*. À moins que tu aies beaucoup de choses à me dire sur la Famille.

— Te fatigue pas, *cara*. Je sais rien.

La fille semblait vraiment très mal et il comptait là-dessus. C'était sûr, elle allait partir dans les vapes. De toute façon, hors de question qu'il se laisse manœuvrer par une gonzesse. Sauf bien sûr la seule... Une pensée qui tordait l'estomac du pourri. L'appréhension. Il devait rétablir la situation à tout prix. Question de prestige personnel. De

sécurité aussi. Dans le clan, les erreurs se payaient au prix fort. Cash.

Pendant ce temps, chaloupant toujours sur ses jambes, la fille paraissait réfléchir. Enfin, elle ordonna :

— À poil.

De surprise, Supplizio en avait presque oublié l'enfer qui dévastait son buste. En face de lui, la fille n'avait pas bronché, laissant le sang continuer de couler de son nez. Elle répéta :

— À poil.

Aucune violence, aucune trace de rancune sous-jacente. Rien qu'une inébranlable détermination.

— Tu rigoles !

— Non.

Dans le même temps, le pistolet de la fille s'était vivement abaissé et un coup de feu partit. Assourdissant. Il y eut un choc entre les pieds de Supplizio et des éclats de ciment frappèrent ses jambes. Le tueur n'avait pu s'empêcher de sursauter, ce qui déclencha une tempête de douleur sous ses côtes en charpie. À travers un brouillard sonore, il entendit :

— ... oil.

Au mouvement des lèvres de la fille et malgré sa surdité passagère, il avait compris. Dans les yeux fiévreux qui le fixaient, il y avait à présent un avertissement très précis. Elle ne prendrait aucun risque avec lui. Si elle se sentait partir dans les vapes, elle le tuerait sans hésiter. Il fallait gagner du temps. Et avec un peu de réflexes et de chance...

— *Si ! Si !* dit-il enfin. *D'accordo !*

Jouer le jeu. Endormir sa méfiance. Joignant le mouvement à la parole, surveillant la fille du coin de l'œil et tous les nerfs tendus à se rompre, le tueur dut faire un effort terrible pour ouvrir sa veste. Une horreur !

Mais, au même instant, la fille émit un étrange soupir. Suspendant son geste, le *caporegime* la vit tanguer sur ses jambes, et comme si brusquement son pied droit ratait une marche d'escalier, elle bascula de côté, blême et les yeux révoltés.

Alors le tueur bondit. Sa chance, il la tenait ! Maintenant !

CHAPITRE XII

La fille n'avait pas encore complètement basculé que, malgré sa blessure, Supplizio lui était déjà presque tombé dessus. Comme un dingue, poussé par l'instinct de conservation et la haine, il levait le poing pour frapper le bras armé quand, subitement déséquilibrée, la fille bascula en arrière. Sans l'avoir voulu, visiblement à demi inconsciente, elle battit mollement des deux bras en s'écroulant dans le cadre de la porte des toilettes, échappant de justesse à la frappe du tueur et lâchant son arme qui rebondit au sol. Déséquilibré à son tour, Supplizio s'abattit contre le mur, laissant échapper un cri aigu, bref comme un jappement de roquet. La cage thoracique complètement dévastée par la douleur, il ressentit une incoercible nausée tandis qu'un voile noir s'abattait devant ses yeux. Mais Albino « Supplizio » était un vrai dur formé dans les bas-fonds et très résistant. Il n'avait pas vraiment perdu conscience et, mobilisant toute la volonté destructrice qui l'animait, il parvint à se redresser, dilatant ses yeux jusqu'à croire se déchirer les paupières. Et d'un coup il la revit, à un mètre seulement de lui, qui tentait elle aussi de se redresser, livide et le regard flou, relevant mollement le pistolet qu'elle venait de récupérer. Le *caporegime* enregistra le mouvement de l'arme se retournant vers lui et, comme un dément, il frappa. Un coup de pied pour tuer, en pleine face. Mais, juste avant l'impact, la fille esquiva de côté, recevant le coup amorti au niveau de l'œil, celui que Grezza avait déjà cogné. Du sang jaillit, la fille gémit, faillit tomber mais, dans un sursaut de tout le corps, elle se redressa contre la cuvette des toilettes, braquant le Beretta droit devant elle, exactement sur le cœur de Supplizio.

— Stop !

Ça n'avait été qu'un souffle. Presque un soupir d'agonie. Diaphane à force de pâleur, son visage ravagé et plein de sang ressemblait à un masque de carnaval.

— Stop ! répéta-t-elle en s'appuyant au sol pour se relever. *Non muovere.*

Le canon du Beretta toujours braqué sur le buste du tueur, elle semblait de nouveau sur le point de perdre connaissance. À travers le

brouillard nauséeux qui l'enlisait, le *caporegime* se dit qu'il avait encore une petite chance. Mais l'état d'épuisement dans lequel il se trouvait eut raison de ses illusions. Il était vraiment trop mal.

— Debout.

Complètement sur ses jambes maintenant, la fille tremblait, et l'hémorragie de son œil blessé inondait son visage. Mais l'autre fixait le tueur d'un regard inquiétant. Elle avait toujours le doigt sur la détente du Beretta qu'elle avait abaissé vers l'abdomen de Supplizio. Elle allait tirer. Alors le *caporegime* obéit. Maxillaires soudés par la douleur, il se leva en se tenant au mur.

— Là-bas, ordonna la fille quand il fut sur ses jambes. *Presto*.

Elle désignait l'alignement des chambres froides. Le chef tueur obéit, la mort dans l'âme et la haine aux tripes. Cette pouffiasse lui paierait ça. Il se le jurait. Dût-il y laisser sa peau ! Fort de ce serment, il recula encore, jusqu'à sentir à travers sa veste et sa chemise trempée le froid du frigo ouvert dans son dos. Il était en nage et toute sa viande cuisait des ravages de la douleur. Sa vue se brouillait si fort par moment qu'il n'y voyait presque plus et le sol s'animait sous ses pieds d'un tangage sournois. La fille ordonna :

— À poil.

Après une hésitation qui ressemblait à un dernier baroud et au prix d'un supplice qui n'en finissait pas, le *caporegime* parvint à se débarrasser de sa veste qu'il laissa tomber à terre. Marquant un arrêt, il voulut reprendre son souffle mais, implacable, la fille poursuivit :

— La chemise, maintenant.

Titubante, elle s'était avancée au milieu du local, fixant toujours son tortionnaire de son œil unique. Rageant intérieurement, et pour ne pas céder tout de suite, le tueur reprit quand même son souffle avant de s'attaquer mollement à sa chemise. Collée par le sang, il eut du mal à l'arracher de sa peau, faillit hurler. Dessous, l'hémorragie repartit de plus belle, lui inondant le pantalon. À en juger par l'énorme gonflement des chairs, il avait bel et bien au moins une côte fracturée, et la viande était éclatée en deux endroits. Ou la balle était ressortie, ou c'était un morceau d'os... ou les deux. Peu importait. Plus le temps passait, plus il aurait mal et plus il s'affaiblirait. Devant lui, immobile au centre du local, la fille insista :

— Presto.

À cet instant, la situation apparut au *caporegime* comme une évidence. Les cônes glacés dans les yeux de Grezza et maintenant cette séance de strip-tease... cette gonzesse n'avait rien à voir avec les flics. Ils seraient déjà là. C'était une sadique ! Une putain de dingue ! Toute cette histoire n'était en fait que celle d'une cinglée croisant un soir la route de la Famille ! Les enregistrements audio et les copies informatiques : rien qu'une histoire de cul compliquée de chantage !

Sans ce calibre braqué sur lui et cette saloperie de praline dans la viande, Supplizio en aurait presque rigolé. Mais il était vraiment trop mal et sentait que sa vie ne tenait qu'à un fil. Cette pétasse pouvait le truffer d'une seconde à l'autre. Pratiquement K.O. debout, mais capable de tout.

Alors, essayant d'oublier sa rage et ses nausées, Supplizio acheva de se déshabiller, ne gardant que son slip et ses chaussettes. Là-bas, la fille semblait si pâle sous le sang coulant de son œil qu'on aurait dit sa réplique en cire blanche.

— *Calzini*.

— Hein ?

— *Calzini*, répéta la fille en désignant ses chaussettes. *Subito*. Tout de suite.

Après tout, ce n'étaient que ses chaussettes et le tueur obéit. Il n'avait pas encore terminé que la fille ordonnait :

— Ton slip aussi.

Le *caporegime* sursauta, se fit mal aux côtes et lâcha une plainte sourde avant de grogner :

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie !

— *Presto*.

Têtu, presque paniqué maintenant, le pourri secoua la tête.

— Va te faire...

— Ton slip.

Pour Supplizio, c'était exclu. Tout en lui se révoltait à cette idée. Il préférerait en finir maintenant et il répéta :

— Va te faire foutre ! Tu peux me buter tout de suite !

— D'accord. Mais... lentement.

La fille maintenait le canon du Beretta abaissé vers son ventre. Le pourri vit nettement son index se crispier sur la détente. Vision anodine d'un suspense presque ordinaire. Un tout petit détail affola soudain Supplizio et sa trouille changea de registre. Il avait trop mal dans sa viande et une autre balle serait insupportable. Surtout dans les boyaux. Au stade où il était, crever n'aurait fait qu'un mort de plus dans la longue saga des Familles siciliennes, mais pas comme ça, pas en hurlant de douleur en se roulant à poil aux pieds de cette salope ! Alors il cracha :

— D'accord.

Puis, sans quitter l'œil de cyclope rouge et mouillé de larmes, il se débarrassa de son slip, le jeta à terre et se redressa. Dans son regard noir, un éclair de défi brillait. Dans celui de la fille, rien, pas la moindre trace de surprise ou d'incrédulité, ni en voyant l'insolite rouleau de kleenex s'échapper du slip, ni en découvrant le bas-ventre du tueur.

Un bas-ventre sans sexe.

Ruggiero Datori était mort sans avoir rien dit. Le pourri avait murmuré juste ce que son état de demi-conscience lui avait permis de lâcher. Une phrase incompréhensible. Juste un souffle avant de tomber dans un coma profond : *Settore... ugela...*

Et encore, l'Exécuteur n'était-il sûr de rien. En italien et dans le marmonnement qu'il avait entendu, on pouvait tout imaginer. Résultat, il n'en savait pas plus qu'avant de débarquer au night. Et pendant ce temps, Gina...

— Shit !

Tout en dévalant les virages au volant du Range Rover pris à l'ennemi, Bolan avait activé son portable satellitaire. Il ne devait pas penser au pire. Surtout pas. Gina était toujours vivante. Il l'avait vue à l'œuvre par le passé, il la savait capable de véritables exploits. Elle n'allait pas mourir. Elle comptait sur lui et...

— *Pronto ?*

La voix de Claudia Simoni.

— C'est moi, envoya le Guerrier dans le combiné.

— Du nouveau ?

Claudia était inquiète et Bolan ne pouvait rien pour la rassurer. En quelques mots, il résuma ce qui s'était passé et demanda :

— Tu peux t'informer sur le numéro du Range ?

— C'est tout ?

— Négatif. *Settore... ugela*, ça te dit quelque chose ?

Un silence sur la ligne, puis :

— *Niente.*

C'était clair. Et décourageant.

— Sauf que *settore*, ça veut dire secteur, enchaîna Claudia.

Malgré la situation, Bolan ne put contenir une esquisse de sourire.

— *Grazié !*

— Pardon. Je suis très inquiète et...

— Moi aussi. Ça ne fait rien.

Tout en roulant, l'Exécuteur se creusait la cervelle. Une petite idée venait de l'effleurer. Mais, alors qu'il s'apprêtait à creuser le sujet avec Claudia, une voiture apparut dans ses phares : la B.M.W. Celle de feu Santino Scatti et qu'il avait « donnée » au copain de Milia pour tenter de la retrouver. Visiblement, il avait réussi, car Milia était bien là, dans ses bras, enveloppée dans une couverture. Hélas, ils n'étaient pas seuls. Stationné sur le bord de la route, il y avait aussi un fourgon de *carabinieri* ! Et une brochette d'uniformes.

— *Momento*, jeta Bolan dans le combiné.

Le jeune type avait téléphoné et rameuté la cavalerie ! S'il reconnaissait le Range, si les carabinieri l'arrêtaient, c'était la catastrophe. Posant le portable près de lui, Bolan ralentit légèrement, comme il convient de faire en pareille circonstance. Puis, toujours

selon les bonnes manières, il mit son clignotant et déboîta pour passer le long des deux véhicules, le cou dans les épaules. Malheureusement, à cet instant, un des carabiniers plantés au bord de la route leva le bras dans sa direction et lui fit signe de stopper.

Gina avait devant les yeux un bas-ventre sans sexe. Ou presque. À peine un minuscule lambeau de pénis émergeant des poils, et sans testicules. Hideux.

Dans le silence pesant qui s'était établi, les petits râles aigus de Grezza résonnaient sinistrement, accompagnés par le discret ronronnement des moteurs des frigos et par le souffle court du *caporegime*. Ne pouvant détacher son regard de celui de la fille, Supplizio cherchait inconsciemment à y lire quelque chose. Un soupçon de compassion, de moquerie, voire de mépris. Mais rien. Aucun sentiment ne transparaissait dans l'œil de la fille. Tout juste si l'enfer qui y couvait semblait s'être un instant éteint. Sans doute une simple impression. Le silence s'éternisait et elle observait toujours cette absence d'attributs comme si elle s'en fichait. Puis, de cette voix monocorde qu'elle avait depuis le retour du tueur et désignant le lambeau de pénis du canon de son arme, elle articula :

— C'est donc toi, Supplizio.

Pas une question. Une constatation. Incrédule, le pourri en resta bouche bée.

— C'est donc toi, Supplizio. Albino « Supplizio » Scatti.

Toujours sur le ton du constat. Et l'attitude de la fille n'avait pas changé. Comme si rien de tout cela ne la concernait. Puis, hochant lentement la tête, elle déclara dans un soupir contenu :

— Je m'en doutais. En fait, je m'en suis doutée quand j'ai vu les esquimaux, quand j'ai compris quelle horreur toi et ton flingueur me réserviez. J'ai alors fait le rapprochement avec cette histoire qui circule dans vos saloperies de clans. L'histoire du porte-flingue qui se les est fait couper autrefois par un rival.

Supplizio n'en revenait pas. Son histoire circulait partout ! À son insu ! Et cette salope savait tout de lui, ça y compris ! De toute sa vie, depuis le jour maudit de sa castration, il ne se souvenait pas d'une telle mortification. À cet instant, il aurait voulu entrer sous terre, disparaître à jamais, pour ne plus voir ce regard de cyclope fixer ainsi cette absence de virilité qui lui faisait haïr toutes les femmes. Surtout celle-là. Une telle haine qu'il en fut étrangement galvanisé. Quoi qu'il arrive désormais, il la priverait de sa victoire. Il ne lui offrirait pas le spectacle de sa reddition, de sa déchéance. Elle ne saurait rien de plus. Et pour être tout à fait clair, il répéta :

— Va te faire mettre, pouffiasse. Tu ne sauras rien.

Avec tout le mépris dont il était capable. Mais, contrairement à ce

qu'il avait escompté, la fille parut s'en moquer. Tamponnant son nez éclaté avec le bas de son T-shirt et sans quitter le pubis de Supplizio de son œil unique, elle articula :

— Maintenant je comprends, pour tout à l'heure à la cabine téléphonique. Quand tu m'as dit que je ne risquais rien avec toi. Du moins, rien de ce côté-là.

Toujours pas la moindre ironie dans le ton de la fille. Elle semblait seulement chercher la solution d'un problème particulièrement ardu. Le *caporegime* en frémissait presque d'une sombre joie sadique. Cette salope ne pouvait rien contre sa volonté. Absolument rien. Il n'avait jamais balancé, et ce n'était pas elle qui le ferait craquer ce soir. Balancer Salem ? Jamais ! Salem était pour lui une sorte de divinité. Absolument sacrée. La seule personne qui, dès le début, connaissait son infirmité et qui l'avait pourtant considéré comme son *primo tenente* à part entière. Mieux ! Comme un homme à part entière. Cela se voyait dans ses yeux quand ils étaient ensemble. Des moments privilégiés dont ne bénéficiait aucun autre membre de la Famille. Et cette petite salope voulait qu'il le trahisse !

Jamais !

Comme si Supplizio avait prononcé le mot tout haut, la fille releva la tête, lâcha son pan de T-shirt plein de sang et le considéra un instant avec cet air de chercher toujours la solution d'un problème. Puis, se décidant soudain, elle marcha jusqu'à lui presque jusqu'à le toucher, et ce fut d'une voix ferme qu'elle ordonna en indiquant la chambre froide :

— Entre.

Supplizio parvint à expectorer un bref ricanement. Par réflexe, il avait tourné la tête vers l'entrée béante du frigo en grinçant :

— Tu déconnes !

— Négatif. Entre là-dedans.

La fille était si près que Supplizio pouvait respirer son odeur, légèrement musquée, mélange de chèvrefeuille et de transpiration, avec un soupçon de... mais Supplizio n'avait que faire de son parfum. Il ne savait qu'une chose : la fille venait de commettre l'erreur fatale. Elle était trop près de lui. Sans doute pour l'obliger à reculer, peut-être aussi pour lui envoyer un coup de crosse. Une erreur grossière, car le Beretta était là, dans la main de la fille, à moins d'un mètre. Alors il cogna si fort qu'il en hurla. Un hurlement de libération d'énergie. De douleur aussi. Un hurlement qui se perdit dans le fracas de l'explosion et qui résonna sous son crâne. À l'infini.

CHAPITRE XIII

Gina Loella ressentit le choc à travers tout le corps, et son bras armé parut exploser sous la douleur. Prise d'un vertige intense, elle chancela tandis que la vision déjà floue de son œil s'obscurcissait brutalement. Elle eut la sensation de plonger dans un puits sans fond, se dit qu'elle était perdue, mais que, au moins, elle avait tué son adversaire. Puis, à travers le voile noir qui occultait sa vision, elle se mit à distinguer des formes troubles, dont la silhouette nue du pourri peroxydé en train de basculer en arrière. Sa vue s'éclaircissant peu à peu, elle remarqua aussi le sang qui giclait de l'épaule éclatée du tueur. Merde ! Elle ne l'avait pas tué ! Comme dans un cauchemar, elle voyait le corps nu du salaud s'écrouler au ralenti, battant l'air de son bras blessé pour tenter d'agripper ses cheveux au passage, et serrant toujours de son autre main son poignet à elle. Celui qui tenait le Beretta... non, qui avait tenu le Beretta. Car l'arme n'était plus dans le poing de Gina !

Elle venait de l'entendre rebondir sur le sol, et le bruit résonna sous son crâne tel un bourdon fêlé de cathédrale. Maintenant, le regard pâle et glacé du tueur fixé sur elle lui adressait un message clair. Il n'était pas mort et c'était à son tour de déguster. Elle voulut dégager son poignet et frapper, mais le salaud avait empoigné ses cheveux en l'entraînant dans sa chute. Elle eut très mal et le puits noir se rouvrit, dans lequel elle se sentit basculer. Irrémédiablement.

Albino « Supplizio » Scatti était perplexe. Il en était sûr, la fille n'avait pas tiré. Sa main serrait son poignet et avait réussi à détourner le Beretta quand il y avait eu ce coup de feu et qu'il avait encaissé ce nouvel impact dans l'épaule. Il en était sûr, elle n'avait pas tiré. Ce choc dans son épaule n'avait rien à voir avec elle. Alors, oubliant momentanément son traumatisme, la souffrance de sa viande et son état d'épuisement, le *caporegime* avait continué à serrer le fin poignet jusqu'à ce que le Beretta échappe à la fille. Et, pendant qu'il s'accrochait à ses cheveux, son regard fixe n'avait pas quitté l'œil de cyclope rouge et noyé de larmes où sa victoire à lui était en train de s'inscrire. Une victoire à la Pyrrhus, car assortie du massacre de son

regime et peut-être aussi de la perte de données confidentielles concernant la Famille. Sauf si, à Carini, Mario avait eu plus de chance que lui. Dans le cas contraire, il mettrait tout sur le dos de Frattina. Les morts ne parlent pas. En tout état de cause, le *caporegime* avait évité le pire. Salem ne risquait rien, il était impossible à identifier d'après les données informatiques. Supplizio avait sauvé la Famille du désastre et garderait la tête haute. Heureusement, car, Salem mis en danger par sa faute, on ne lui aurait jamais pardonné.

Il ne lui fallut qu'une seconde pour faire ce retour en arrière en même temps qu'il se sentait partir à la renverse. Le choc, la faiblesse grandissante et cette victoire acquise à l'arraché le laissaient sans énergie.

Pourtant, un événement s'était produit qu'il avait occulté un instant et qui fulgura dans son esprit : une ombre à peine entrevue et qui s'était matérialisée tout près de lui tandis qu'il basculait expliquait peut-être sa douleur à l'épaule. Quand son dos nu cogna le carrelage du sol, sa vue se brouilla et, alors qu'il tentait de se redresser, sa vision revint juste à temps pour lui permettre de découvrir une silhouette. L'inconnu se pencha, et le pourri vit fondre sur lui la semelle d'une basket. Quelque chose craqua dans son larynx et il eut la sensation de ne plus pouvoir respirer.

— Si tu veux vivre encore cinq minutes, tu ne bouges pas un cil.

La voix de l'homme résonna dans sa tête comme venue du fond de l'enfer. Incrédule, toutes pensées en désordre et privé d'air, le tueur essaya d'agripper le pied qui pesait sur son cou, sentit instantanément la pression augmenter et entendit un craquement sous la semelle.

— *No*, ordonna l'homme.

Un silence, puis :

— On a à parler, nous deux. Mais ce sera pour plus tard.

La basket quitta subitement son cou, disparut de son champ de vision, reparut soudain pour fondre vers sa tête. Si vite que Supplizio n'eut qu'à peine le temps de l'entrevoir avant l'impact. Et son crâne explosa.

Gina Loella se sentait remonter à la surface, comme après avoir de justesse évité de se noyer. Dans la confusion de la lutte, elle avait perdu le sens des réalités, mais maintenant elle ne rêvait pas cette impression que des mains la touchaient. Dans un réflexe de défense, ses doigts se jetèrent vers le haut dans l'espoir d'atteindre un visage, de crever un œil. Elle ne voulait plus qu'on la touche. Ces ordures allaient recommencer ! Elle sentit qu'on relevait ses cheveux sur son front et qu'une main passée sous sa tête la lui soulevait. Puis il y eut une voix :

— *Bene... va bene.*

Des bribes de phrases perçues à travers un brouillard sonore, une

voix grave et chaude qui résonna sous son crâne en feu comme dans une boîte d'échos. D'abord, Gina se crut le jouet d'une hallucination, puis l'incrédulité la saisit. Cette voix, une voix qu'elle...

— *Va bene, Gina. Tutto va bene.*

Cette fois, une onde bienfaisante submergea la jeune femme. Le cauchemar était terminé puisque Mack Bolan était là !

Puis il y eut cette caresse sur sa joue et elle sentit ses nerfs se relâcher. Une main se coula dans la sienne. Une main, forte, amicale. Du coup Gina s'accrocha à elle comme à une bouée de sauvetage. Mack lui soutenait la nuque, veillait sur elle, la protégeait. Alors l'épuisement la terrassa et des larmes noyèrent son visage. Maintenant, elle pouvait bien mourir ici. Mack Bolan était près d'elle et il allait prendre la relève, anéantir toutes les ordures de cette planète en décomposition !

— Mack ! Oh, Mack !

Ce fut tout ce qu'elle parvint à souffler. Il était là, c'était bien. Puis, notant l'absence du tueur dans son champ de vision et songeant de nouveau à sa mission, elle se surprit à demander :

— Il... il a réussi à...

Elle n'eut pas la force d'achever sa question. Son esprit repartait à la dérive, sa vision s'altérait. Il lui sembla percevoir que Mack lui disait quelque chose, mais son esprit n'était déjà plus là pour l'entendre.

Le Guerrier était inquiet de l'état de la jeune femme. Elle devait être prise en main dans les plus brefs délais par les urgences d'un hôpital. Néanmoins, il devait aussi traiter le cas du pourri. Il avait reconnu celui qui, à Carini, cherchait dans la cachette du tronc d'olivier et qui s'était enfui avec une otage. De toute évidence, un gros gibier. Il ne fallait pas que son amie ait subi tout ça pour rien. Il se décida donc à abandonner provisoirement Gina toujours inconsciente pour se pencher sur le tueur nu. Intrigué par l'absence d'attributs sexuels du pourri mais pressé par le temps, il examina ses blessures et, estimant que ses jours n'étaient pas immédiatement en danger, il le traîna dans la chambre froide ouverte où l'autre type gémissait faiblement. Bolan ne comprenait rien à la situation, ni à la raison de cette scène d'horreur. Qui lui avait fait ça ? Pourquoi ? Autant de questions qui attendraient leurs réponses. Dans l'immédiat, seul le sort de Gina comptait. Coupant le circuit du froid au thermostat, il recouvrit le corps du supplicié de ses vêtements restés au pied du chariot et il allait en faire autant sur l'oxygéné, quand ses doigts sentirent quelque chose à l'intérieur de sa veste. Un porte-cartes qu'il ouvrit, pour y trouver un permis de conduire au nom d'Albino Scatti.

Scatti ! Comme le policier aux cheveux roux de la B.M.W. !

Ainsi le flic était lié à cette ordure. Cousins ou frères. D'ailleurs, le blessé au sexe mutilé ressemblait effectivement au flic. Cela voulait-il dire que ce dernier était un ripoux lié à la mafia ? Encore une question

sans réponse pour le moment. Retournant se pencher sur la jeune femme, Bolan fut alarmé par sa pâleur et sa respiration anarchique. Il fallait faire vite. Pourtant, impossible de l'emmener lui-même à l'hôpital. Les questions des médecins, le risque de tomber là-bas sur des flics de permanence trop curieux. Avec sa blessure au bras et ses vêtements déchirés... Exclu. Il se voyait mal faisant le coup de force avec la police sicilienne. Activant son satellitaire, il recomposa alors le numéro de Claudia Simoni.

— *Pronto ?*

Évidemment, le capitaine Simoni ne dormait pas. Après l'avoir tant bien que mal rassurée, le Guerrier résuma la situation depuis l'incident des *carabinieri* sur la route. Celui qui avait levé le bras à l'approche du Range Rover n'avait en réalité pas de mauvaises intentions et lui avait juste intimé l'ordre de circuler au plus vite pendant que, sans doute trop ému d'avoir récupéré sa copine, le jeune type n'avait même pas tourné la tête à son passage. La chance commençait à sourire. Enfin ! Tout en roulant, le Guerrier avait espéré écouter la cassette audio récupérée avec le disque informatique. Hélas, l'autoradio du Range était équipé d'un lecteur de C.D. Quant au disque informatique, il ne contenait que des données impossibles à lire sur ce type d'appareil. Prenant son mal en patience et songeant aux paroles du moribond : *Settore... ugela...*, Bolan s'était dit que secteur pouvait aussi vouloir dire zone, zone industrielle. Alors, en arrivant dans les faubourgs de Palerme, il avait demandé à un routier sicilien. L'homme lui avait indiqué la zone industrielle Sud et, en patrouillant là-bas un peu plus tard, Bolan avait noté que certains secteurs étaient indiqués par des numéros, d'autres par des lettres. Mais pas de nom comme Ugela ou quoi que ce soit du même genre. Alors, il avait cherché la première lettre d'Ugela, trouvé le secteur U, et, dans le secteur U, il y avait une *fabbrica de gelati*. « Gelati Lolo ». Bingo !

Quand il eut résumé le tout à Claudia, celle-ci apprécia :

— *Bello !* Tu es génial... ou tu as une chance inouïe. Enfin ! le principal est que tu l'aies retrouvée. J'appelle ma permanence. Ils vont s'occuper de Gina.

Bolan fit la grimace.

— La police risque de débarquer ?

— Je ne peux pas les en empêcher. C'est automatique. Entre-temps, tâche de disparaître et...

— Attends ! coupa l'Exécuteur. Je préfère contrôler la situation d'ici.

La *fabbrica* était forcément liée à la mafia locale et, en trouvant Gina sur place, la police exploiterait la piste aussitôt. Résultat, chou blanc pour l'Exécuteur qui devrait décrocher, voire quitter la Sicile sans avoir pu répondre réellement à l'appel de son amie. Moralité, il devait absolument débriefer le peroxydé et, si possible, le supplicier. Et ce

dernier était intransportable. Il fallait opérer ici même, et, si des copains à eux venaient pointer leurs museaux, les prendre par surprise. Il expliqua son plan à Claudia Simoni qui garda le silence un instant avant d'interroger :

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Reste en ligne et je t'explique.

L'Exécuteur, l'arsenal de feu l'équipe de pourris sous un bras, sortit dans la cour, retrouva la fourgonnette qu'il avait remarquée en arrivant, stationnée devant l'armoire électrique extérieure. Relevant le numéro de la plaque, il le communiqua à Claudia et expliqua :

— Une fourgonnette gris clair. Je vais installer Gina à bord et la garer à la sortie de la zone industrielle, près des arrêts d'autocars. Sous une affiche Barilla.

Le terminal routier qui desservait le sud, un endroit où il était passé tout à l'heure. Assez loin de Gelati Lolo, mais suffisamment près pour en revenir à pied dans un délai raisonnable.

— *Bene*, acquiesça le capitaine Simoni. Quinze minutes, ça va ?

— Affirmatif.

— Mack ! Fais attention à elle... et à toi.

Le Guerrier esquissa une ombre de sourire triste.

— *No problem*, renvoya-t-il avant de raccrocher.

Après s'être attardé un moment dans la cour de la petite usine pour s'assurer de quelques détails utiles, il réintégra le bâtiment et retourna à la chambre froide. Vérifiant que le peroxydé dormait toujours et que le moribond survivait, il détruisit le système intérieur d'ouverture de porte d'un coup de crosse. Là non plus, pas de risques inutiles. Puis refermant le frigo derrière lui, il alla envelopper Gina dans du film plastique d'emballage. À cet instant, il lui sembla apercevoir un léger reflet entre les paupières closes de son œil valide et, tandis qu'elle se blottissait contre lui, il l'entendit murmurer :

— Sa... lem. Mack ! Sa...lem !

Ce fut tout. Dans un soupir, elle retomba dans le sommeil. Il la porta jusqu'à la sortie, vérifia que la voie était libre, la déposa délicatement à l'arrière de la fourgonnette, passa à l'avant, démarra, arrêta le véhicule à l'extérieur pour refermer le portail pour plus de sécurité. Deux minutes plus tard, il arrivait aux limites de la zone industrielle, en vue des arrêts d'autobus, déserts à cette heure. Laisant les feux du véhicule allumés, il vérifia que Gina respirait à peu près normalement et, pétri d'inquiétude malgré tout, il sauta à terre pour s'éloigner d'une vingtaine de mètres. Impossible pour lui d'abandonner Gina avant l'arrivée des secours. Cinq minutes plus tard, les premières si-rènes se firent entendre et, peu après, une ambulance et deux voitures de carabiniers stoppaient enfin autour de la fourgonnette.

À demi soulagé, l'Exécuteur pouvait retourner à la *fabbrica*. Son blitz

ne commençait qu'à peine. Sans aucune garantie de pouvoir le poursuivre.

CHAPITRE XIV

Albino « Supplizio » Scatti sentait les loups tout près de lui. Leurs plaintes ressemblaient à des hurlements de mort si lugubres qu'elles lui glaçaient le sang. Il ne sentait plus son corps, et ses pensées gelaient sous son crâne. Émergeant lentement des limbes, il sentit la douleur revenir et comprit que son cauchemar était la réalité. Il était enfermé dans une chambre froide et les loups n'étaient pas des loups, c'était Grezza. Les plaintes de ce con qui n'en finissait pas de crever ! Grezza qui pouvait également constituer un danger. Il n'était pas au courant de grand-chose, mais les flics savaient comment recouper la moindre info pour avancer dans une enquête. La fille avait bien dit tout à l'heure que Grezza ne savait rien et qu'il l'avait désigné comme son chef, mais il suffisait parfois d'un détail. Or des détails, Grezza pouvait quand même en fournir quelques-uns. Une fois soigné et ayant recouvré ses esprits, cet abruti parlerait aux flics. C'était sûr. Aveugle, paumé, plus rien à perdre. Et si un de ces détails permettait de remonter jusqu'à... Mieux valait brouiller les pistes. Tout de suite.

D'abord se mettre debout. Pas facile avec des muscles tétanisés et une cage thoracique en feu. Ahanant sous l'effort et transpirant abondamment malgré le froid, le *caporegime* parvint à se redresser, à se traîner à tâtons jusqu'au chariot. S'aidant des structures métalliques, il réussit à se tenir à peu près correctement debout et, prenant appui sur ses jambes incertaines, il se pencha au-dessus du moribond.

— Toi, ta gueule !

Les gémissements cessèrent et, dans un crachotement hideux, le mourant graillonna :

— Su... Suppli ! C'est... toi ?

— Ta gueule ! répéta le chef du *regime*.

Puis, toujours à tâtons, il chercha la tête de Grezza. Dans le mouvement, sa main gauche accrocha un des cônes glacés plantés dans les yeux du flingueur, manquant l'en arracher. Le hurlement qui s'ensuivit le fit littéralement bondir sur place. Comme soumis à un fort courant électrique, l'autre avait si violemment sursauté que Supplizio

entendit nettement le craquement. Quelque chose venait de casser. Un lien ? Un os ?

— *Merda !*

Pour la première fois de sa longue vie *d'assassino*, Albino Supplizio perdait pied. Une panique qui paralysait ses gestes et sa pensée. Pour la première fois, il hésitait sur la façon de tuer. De tuer vite, car les hurlements de Grezza redoublaient d'intensité. En sueur, sentant que le sang recommençait de couler de ses blessures, le *caporegime* avait enfin trouvé sa cible. Le cou de Grezza.

— Sup... put... suppli ! Qu'est-ce que...

— Ferme ta gueule ! Ferme ta putain de grande gueule !

Le *caporegime* avait commencé à serrer. Soudain, il sentit son poignet droit pris dans un étau. Et Grezza murmura dans un gargouillis :

— Sup... Suppli ! Qu'est-ce que tu...

— Ferme ta gueule, Grez ! Putain ! Ferme cette saloperie de grande gueule !

Albino Supplizio ne savait plus s'il continuait à parler pour faire taire son flingueur, ou seulement pour que sa voix couvre la sienne. Autour de son poignet, l'énorme pogne de Grezza serrait si fort que ce connard allait finir par lui broyer l'avant-bras. Alors Supplizio se mit à serrer plus fort encore ses doigts autour du cou. Se bavant dessus et s'agitant en tous sens, Grezza hurlait toujours. Il y eut un craquement venu du chariot et Supplizio comprit que l'autre avait réussi à libérer une de ses jambes. Aussitôt, il se mit à encaisser des coups de genou. Même blessé, même énucléé, même au bout du rouleau, Grezza restait une force de la nature. Titubant sous les coups et fou de rage comme il ne l'avait jamais été, le *caporegime* sentait à présent monter un sentiment inconnu de lui : la trouille. Il tremblait maintenant des pieds à la tête, et les cris sinistres de son flingueur lui ôtaient une partie de ses moyens. Et le temps passait, ses propres forces s'épuisaient. Il avait mal à hurler, lui aussi. Heureusement, l'énergie de Grezza déclinait également. Les ruades et les coups commençaient à faiblir et ses doigts autour du poignet de Supplizio n'assuraient plus leur prise avec autant de vigueur. Pourtant, l'air passait toujours dans son larynx. Un air que le flingueur économisait. Il ne criait plus. Seul un souffle précipité passait ses lèvres, une sorte de chuintement syncopé qui ressemblait à celui d'un chien assoiffé tirant la langue. Bien que plongé dans le noir total, le *caporegime* avait l'impression de recevoir en pleine face le regard aveugle des cônes glacés. Un regard incrédule, car, bien sûr, l'homme de main ne comprenait pas pourquoi son *caporegime* tenait tant à le tuer. Une lutte à mort sans explication. Entre deux aveugles. Sauvage, hideuse.

— Sup... Suppli !

Supplizio aurait voulu pouvoir se boucher les oreilles. Alors il serra, encore et encore, jusqu'à ne plus sentir ses doigts s'enfoncer dans les muscles du cou gluant de sang. Il serra comme si sa vie en dépendait. Il serra une éternité.

Le souffle de chien assoiffé s'éteignit enfin sous ses doigts, et il n'entendit plus rien... sauf un déclic derrière lui. Un déclic qui résonna sous son crâne comme une succession de gongs et qui fit éclater des éclairs dans ses yeux. Étourdi, nauséux, il eut encore le temps de se dire que la porte de la chambre froide venait de s'ouvrir dans son dos, et qu'il allait retomber dans les vapes. Puis, d'un coup, tout se brouilla dans sa tête.

L'Exécuteur n'avait pas mis dix minutes à retrouver le secteur U et le bâtiment rose bonbon de Gelati Lolo. Dans le lointain, il avait entendu s'estomper la sirène de l'ambulance qui avait emporté le lieutenant Loella. Sur le chemin du retour, il avait de nouveau appelé Claudia Simoni qui le rassura. Dans un moment, elle saurait où Gina avait été transportée et elle l'en informerait, mais, d'ores et déjà, le nécessaire était fait pour assurer sa sécurité. De toute façon, elle rentrait à Palerme et elle tâcherait d'arranger une rencontre discrète entre eux deux. Pour organiser la suite.

Car, bien sûr, tout en espérant venger son amie et subordonnée, le capitaine Simoni comptait bien tirer quelques marrons du feu dans cette affaire. Or, elle le savait, le Guerrier avait sa propre méthode pour obtenir aveux et infos des pourris qu'il coinçait. Une méthode radicale que la Brigade anti-mafia à laquelle elle appartenait ne pouvait appliquer. C'était la démocratie, et c'était bien ainsi.

Mack Bolan, lui, était un hors-la-loi. Et comme ses semblables s'il en existait, il pouvait tout se permettre. À condition de survivre.

Maintenant les sirènes s'étaient tues au loin, et le Guerrier se retrouvait derrière la *fabbrica*, dans la zone la plus sombre du secteur. Apparemment tout était O.K. Aucune lumière aux fenêtres, aucun signe de présence. Poursuivant son chemin le long de la clôture, il passa devant la grille de service. Le Range Rover était toujours à sa place et tout semblait normal. Il plaça le Smart devant son œil gauche, vérifia que la porte était toujours verrouillée, s'accroupit pour examiner un de ces petits détails dont il s'était assuré vingt minutes plus tôt avant d'aller transporter Gina dans la fourgonnette. Un fil de Nylon qu'il avait simplement noué autour des montants de la grille.

Le fil était bien là, mais cassé. Lèvres pincées, un petit feu glacial dans ses prunelles d'acier et le 92F instantanément venu se loger dans sa paume, l'Exécuteur avait déjà disséqué chaque parcelle d'ombre dans le réticule du Smart. Rien. Personne. À croire que le fil s'était

simplement détaché sous l'action de la brise. Mais le Guerrier ne croyait guère au hasard. Tous les sens brusquement mobilisés, Bolan se redressa, longea la clôture, passa l'angle nord, continua du même pas jusqu'à l'angle ouest. Alentour, à part un camion qui chargeait dans une autre cour à l'extrémité de la voie U, la zone semblait toujours aussi déserte. En arrivant à la grille d'entrée principale qu'il avait verrouillée plus tôt grâce au petit sésame informatique de l'ami Herman Schwarz, le Guerrier vérifia la serrure, pinça de nouveau les lèvres. *On* avait rouvert la grille après le départ de la fourgonnette. Sur ses gardes, l'Exécuteur inspecta le secteur, vit au loin passer une voiture verte sur la transversale coupant la voie U dans un affreux bruit de ferraille. Il attendit que ses grincements se soient estompés, puis, après un dernier regard circulaire, il s'accroupit à droite de la grille. Sans surprise.

Là aussi, le fil de Nylon avait été cassé. Disparu. Emporté par la brise... ou par une roue de véhicule. Plus de doute, durant son quart d'heure d'absence, la *fabbrica* avait reçu de la visite. Peut-être nombreuse. *On* avait brisé les « scellés » des deux accès à la cour. Des visiteurs qui avaient omis de refermer la serrure de la grande grille, qui n'avaient laissé aucun véhicule visible dans le secteur. À part le Range. Moralité, *on* l'attendait à l'intérieur et sûrement pas pour son bien.

Refaisant le tour de la cour, il regagna la grille de service, l'ouvrit grâce au Sésame, et, utilisant les zones d'ombre, il longea le bâtiment jusqu'à l'armoire électrique extérieure qu'il ouvrit, y trouva ce qu'il y avait déposé plus tôt durant sa revue de détails. Le Beretta 93R, un MAC 10 et le « Tartare » confisqués à Carini. Empoignant le gros câble d'alimentation connecté au compteur général, il l'arracha d'un coup sec. Cela fit comme une mini-explosion, il y eut une gerbe d'étincelles, et plus rien. Déjà, armes aux poings et Smart sur l'œil, l'Exécuteur n'était plus là. En quelques bonds, il s'était retrouvé près de la porte de service de la *fabbrica*, plaqué au mur du côté de l'ouverture. Mais rien ne se produisit. Pesant sur la poignée, il se rendit compte que la porte était fermée, comme il l'avait laissée. Usant prudemment du Sésame, il fit jouer le pêne dans son logement, s'accroupit, repoussa le battant à l'intérieur, index sur la détente du MAC 10.

Rien.

Risquant l'objectif du Smart dans l'ouverture et découvrant le couloir vide, le Guerrier entra. Longeant le mur en silence, le RM. prêt à cracher, il progressa ainsi jusqu'à l'accès aux bureaux. Personne. L'instant d'après, il débouchait dans le laboratoire de la *fabbrica* et s'accroupissait, les deux index sur les détentes. Pour rien. Absolument personne. Rien que du matériel de fabrication, des traces de lutte, des flaques et des traînées de sang. Exactement comme Bolan avait laissé les lieux tout à l'heure. Incrédule, il avança vers la chambre froide, nota

que les gémissements du supplicié avaient cessé. Probablement mort, le pourri. Il lui restait le parent supposé du flic. Son dernier témoin. Celui-là, il allait le faire parler, lui faire cracher tout ce qu'il savait. Et vite. Car si, faute d'avoir trouvé ce qu'ils cherchaient, les intrus semblaient bel et bien repartis, le secteur n'allait peut-être plus rester désert très longtemps.

Flingueurs, ou flics ?

Dans le doute, il devait embarquer le pourri loin d'ici. Mais, alors qu'il se dirigeait vers la chambre froide, son regard accrocha deux détails dans l'objectif du Smart. La porte du frigo était entrouverte... et, sur le carrelage du sol, des traînées sombres dessinaient un chemin sanglant en direction de la sortie.

CHAPITRE XV

Berto Ravalli était en nage. Ses grosses mains poisseuses de sang collées au volant de sa vieille Fiat aux amortisseurs avachis, le gardien de nuit de Gelati Lolo n'avait plus de salive. Le cœur cognant dans sa poitrine et un œil rivé au rétro, il conduisait comme s'il transportait un chargement d'explosifs.

Quand, en début de soirée, Supplizio l'avait envoyé « faire un tour », il n'avait bien sûr pas posé de questions. Il connaissait le principe. Ne pas remarquer le « colis » que les gars transportaient, ne pas noter non plus qu'il s'agissait d'une femme. Des trucs à régler entre membres de la Famille, un point c'est tout. Appartenant autrefois au clan Siniglia comme Suppli, ancien petit voleur à la roulotte devenu flingueur, Berto Ravalli s'était retrouvé simple larbin après avoir été blessé au cours d'un différend inter-clans. Une balle dans un genou, une autre dans le dos. Résultat : des troubles de motricité au niveau des bras et une jambe complètement raide. Bon à foutre aux chiottes. Mais, dans la Famille, on savait exploiter les hommes en fonction des besoins et Berto s'était vu offert un poste de gardien de nuit dans différents établissements appartenant de près ou de loin à la Famille, jusqu'à se retrouver dans cette petite entreprise de *gelati*, pour le compte de la nouvelle Famille de Suppli, recomposée depuis peu et dont il ne connaissait pas grand-chose. Un job peinarde, mais qui convenait finalement assez mal à l'ancien porte-flingue de Siniglia. Malgré son infirmité, Berto Ravalli était resté un dur. Un vrai petit tueur des bas-fonds de Palerme qui avait eu la chance de grimper les échelons, et devenir le deuxième *sotocaporegime de l'ancien clan*. Jusqu'à ces foutus coups de flingue qui l'avaient fait redescendre au bas de l'échelle. Parfois, il en avait des envies de meurtre. Il aurait aimé prendre des risques, être de nouveau respecté et craint par les mauvais payeurs de la taxe. À quarante ans à peine, il savait toujours se servir d'un calibre. Il aurait pu rendre encore tellement de services au nouveau boss ! Au lieu de ça, c'était la médiocrité de cet emploi minable, et l'ennui chronique sous un bel uniforme beige. Aussi, quand Supplizio lui avait ordonné d'aller faire un tour dans le secteur, avait-il

aussitôt compris le message et sauté dans sa Fiat ferrailante. Il faisait toujours partie de la Famille et Suppli se souvenait enfin qu'il pouvait servir à autre chose qu'au simple gardiennage. Alors, Berto Ravalli avait effectué plusieurs rondes dans le périmètre de Gelati Lolo. Puis, n'ayant rien noté de suspect, il avait stationné la Fiat à proximité, de manière à pouvoir surveiller les abords de la *fabbrica*. Et il avait assisté au départ du Range Rover de Suppli avec Rug et Frattina, compris que Grezza était resté sur place avec la fille inconnue et, par conséquent, que les autres allaient sans doute revenir. Il avait donc attendu, sans même toucher à la gamelle de *scampi con pasta* de son dîner, qui gisait au pied du siège du passager. Pas faim. Puis le Range s'était de nouveau pointé. Avec Supplizio au volant. Seul. Intrigué, l'ancien *soldato* était resté planqué et, peu de temps après, il s'en était félicité en voyant débarquer ce type. Un grand balèze, arrivé à pied et apparu comme par enchantement. Un inconnu qui planquait des trucs sous son blouson et qui avait franchi l'enceinte avec des précautions de Sioux. Pas clair. Probablement rien à voir avec la police. Instantanément repris par ses anciens réflexes d'homme de main, le gardien de nuit avait failli intervenir. Mais il n'était pas armé. Pas nécessaire pour surveiller des *gelati*. Et il n'avait même pas de portable pour alerter Suppli. Alors il avait décidé d'agir en personne. D'aller voir de plus près. Mais, tandis qu'il approchait de l'enceinte grillagée, il avait entendu la détonation à l'intérieur de la *fabbrica*. Déstabilisé un moment à cause de son manque d'armement, il s'était de nouveau planqué, espérant voir apparaître soit Suppli soit Grezza pour pouvoir se manifester. Mais le temps avait passé et, plus tard, c'était l'inconnu qu'il avait vu quitter l'entreprise, au volant de la fourgonnette qui avait transporté la fille. Un vrai sac de nœuds, un peu trop serrés pour la cervelle de Berto. Très indécis, il avait encore attendu avant de se risquer enfin à l'intérieur de la fabrique. Et là, il avait constaté le désastre. Du sang partout, de faibles borborygmes provenant de la chambre froide. Il l'avait ouverte, et il avait découvert la scène de Grand Guignol. Même habitué comme il l'avait été aux spectacles sanglants, Berto Ravalli en avait eu la nausée. Grezza qu'il avait eu bien du mal à reconnaître, nu sur ce chariot, plein de sang et avec ces cônes glacés jaunes enfoncés dans les yeux. Et Supplizio, complètement à poil lui aussi, accroché au cou de Grezza comme s'il l'étranglait. Grezza qui ne bougeait plus et qui venait d'émettre un dernier hoquet. À son entrée, le *caporegime* avait tourné la tête. Hagard et hors d'haleine, il avait seulement haleté en reconnaissant le gardien :

— *Putana* ! Où t'étais passé, connard !

Un comble ! C'était ce type lui-même qui l'avait envoyé voir ailleurs en début de soirée ! Puis Supplizio était tombé dans les vapes. Complètement dépassé, le gardien, car, depuis l'élimination de Siniglia,

son seul contact avec le clan était justement Supplizio, et le gérant de l'entreprise n'était qu'un prête-nom et n'avait aucun contact avec les vrais proprios. Impossible d'alerter qui que ce soit, et les flics pouvaient débarquer à tout moment. Seule solution : sortir le *caporegime* d'ici, trouver un coin tranquille et le réveiller. Si possible. Lui seul saurait quoi faire ensuite. Hélas, les clés du Range Rover n'étaient ni sur le tableau de bord, ni nulle part où Ravalli avait cherché. Pas le moindre flingue non plus. Trop nerveux pour perdre un temps précieux avec ces foutues clés mais, soucieux de ne rien laisser traîner de compromettant à bord, l'ancien voleur à la roulotte avait réussi à ouvrir le véhicule et à en fouiller l'intérieur. Réflexe du passé. Trop long en revanche de bricoler le code antivol du démarreur. La solution : foncer chercher sa vieille Fiat pourrie. Au risque de se faire coincer par les flics, il l'avait ramenée à la *fabbrica*, y avait embarqué Supplizio et avait aussitôt fichu le camp.

Maintenant, Berto Ravalli tournait comme un abruti dans cette putain de zone industrielle sans savoir où aller et, sur la banquette arrière, Supplizio était toujours dans les choux et à poil ! Pas même eu le temps de lui remettre son calbute ! S'il crevait dans la Fiat, Ravalli serait obligé d'abandonner son cadavre dans un coin et de galérer en ville pour établir un contact avec la nouvelle Famille. Pas évident ! Un jour, un de ses copains lui avait dit qu'une voiture verte, ça portait la poisse. Il commençait à le croire.

Soudain il y eut un gémissement dans son dos et, toute angoisse envolée, l'ancien *soldato* tourna la tête en ralentissant :

— Hé ! Suppli ! *Va bene* ?

C'était idiot. À en juger par le mal qu'il avait à tenter de se redresser sur la banquette, le *caporegime* n'était pas au mieux de sa forme. Mais, dans la pénombre, son regard pâle était presque phosphorescent. Le regard d'un tueur sans état d'âme, implacable, vicieux, capable de tout pour arriver à ses fins. Un animal sauvage assoiffé de sang. Berto Ravalli ne connaissait qu'une personne possédant un tel regard : le frère de Supplizio, le flic. Implacable et vicelard lui aussi, mais ripoux jusqu'à la racine de ses cheveux roux. Un frangin dont Ravalli ne savait même pas ce qu'il était devenu après l'assassinat de Siniglia. Vraiment, il n'était plus dans le coup. Déprimant. Mais avec cette histoire et le fait qu'il ait tiré Supplizio du merdier, peut-être qu'il pourrait...

— *Putana* ! Qu'est-ce... Merde ! C'est toi !

La surprise du boss comblait le gardien de nuit. Cette fois, c'était sûr, il avait sauvé la peau du *caporegime*. Et ça, c'était le genre de truc que les boss appréciaient par-dessus tout. Désormais, tous les espoirs s'offraient à l'*ex-soldato*.

Mack Bolan avait rapidement analysé les événements en remarquant

les empreintes. Des marques de semelles imprimées avec du sang, parallèles aux traces qui menaient à la sortie du laboratoire. Tout le scénario était inscrit dans ces empreintes et dans ces traces. Quelqu'un était venu délivrer Albino Scatti. Moralité, le pourri était dans la nature, il allait sonner le tocsin, et le moribond étant mort, il n'y avait plus personne à débriefier par ici. Joli résultat !

Maintenant, restait une alternative. Soit rester là en espérant voir débarquer d'aléatoires flingueurs lancés contre lui, soit décrocher et tenter d'apprendre ce qu'il y avait sur la cassette et le disque informatique trouvés dans le tronc de l'olivier de Carini, en attendant que Gina soit en état de lui parler. Peut-être dans la journée, peut-être demain, peut-être trop tard. Car pendant ce temps les autres n'allaient pas rester bras croisés. Le Guerrier devait exploiter la cassette et le disque informatique. Bien sûr, il y avait sans doute un ou plusieurs ordinateurs quelque part dans les bureaux de la *fabbrica*, mais mieux valait ne pas moisir ici. À tout moment, la police pouvait débarquer. Seul véhicule possible, le Range Rover n'était sûrement pas blanc bleu et il faudrait s'en débarrasser très vite, si possible après avoir récupéré le 4 x 4 Toyota de location.

À travers le brouillard sonore qui embuait sa cervelle, Albino Scatti n'avait réellement compris qu'une chose des propos confus de Ravalli : le grand balèze qu'il avait vu pénétrer dans les locaux de Gelati Lolo correspondait à la vision qu'il en avait eue lui-même. Une vision très fugitive, mais un souvenir cuisant. Il en était sûr, ce fumier était celui qui les avait piégés à Carini et, bien sûr, le reste coulait de source. Là-haut, Rug n'avait pas été tué sur le coup et cet enfoiré avait raconté sa vie. D'où le débarquement à la *fabbrica*. De toute évidence, ce type faisait équipe avec l'autre salope de flic, mais dans l'esprit chamboulé de Supplizio les choses n'étaient pourtant pas très claires. Les méthodes de ce binôme policier lui semblaient étranges, décalées.

Pris d'une brusque nausée, le *caporegime* ouvrit précipitamment sa vitre de portière, se mit à vomir, souillant largement la carrosserie de la Fiat. Quelque peu soulagé mais des cloches sonnait à tout rompre sous son crâne, il rentra la tête. Ahanant sous la douleur, il parvint à enfiler son slip. Ce con de gardien avait au moins eu le réflexe de ramasser ses fringues. Tandis que la voiture tournait toujours à la périphérie de la zone dans une circulation quasi nulle et qu'il réussissait enfin à glisser ses jambes dans son pantalon plein de sang, il ordonna au gardien :

— File-moi ton flingue !

D'un coup de reins qui lui avait arraché un juron, il s'était redressé sur la banquette de la Fiat, le regard allumé de fièvre. Malgré son état physique, le *caporegime* avait retrouvé cette énergie mentale qui lui avait fait grimper les échelons de la hiérarchie mafieuse. D'une voix qui

avait retrouvé toute son autorité, il insista, mauvais :

— File-moi ton putain de calibre, bordel !

Il s'était laissé basculer contre la portière et, contenant un nouveau juron, il tendait sa main pleine de sang par-dessus le siège du passager, paume ouverte. Paniqué, et perdant une seconde le contrôle de la voiture, l'ancien *soldato* renvoya d'une voix aiguë :

— J'ai pas de calibre !

— Quoi ?

— Je n'en ai pas ! s'affola le gardien de nuit. La Famille m'a mis au rancart et j'ai plus jamais eu de...

— Fais pas chier ! File ton portable !

— *Merda !* Je n'en ai pas non plus !

Dans le rétro, Ravalli eut l'impression de voir la face livide du *caporegime* pâlir encore. S'accrochant à son volant comme à une bouée, il crut bon de se justifier.

Faisant allusion aux dirigeants de Gelati Lolo, il tenta d'expliquer :

— À la direction, ils ont dit que j'avais les alarmes et le téléphone de la boîte et que...

— Ta gueule !

Malgré l'enfer qui dévastait sa viande, le chef tueur tentait de réfléchir efficacement. Réalisant que l'autre ne bluffait pas, il soupira :

— *Fanculo !*

Histoire de se soulager. Puis, après un instant de flou, il haleta :

— *Bene !* Trouve-moi un téléphone. Une cabine. N'importe quoi.

Bien sûr, dans son état, sans arme et avec pour seule aide cet infirme incapable, il ne pouvait pas prendre le risque de retourner sur place, même pour une simple planque. Il avait vu le balèze à l'œuvre à Carini et son débarquement dans le secteur n'annonçait rien de bon. Ça voulait dire qu'au night-club ce type s'était payé tous ses *soldati*, et qu'il ne comptait pas en rester là. Ravalli affirmait l'avoir vu partir avec la fille dans la fourgonnette, mais ça ne voulait rien dire. S'il leur tombait dessus maintenant, c'était cuit. Pour un peu, il aurait appelé son frangin à la rescousse. Son frère qui l'avait peut-être rappelé sur son portable. Mais son portable était resté dans le Range Rover et Santino était peut-être en opération avec des collègues. Délicat de le déranger.

— *Ecco, padrone ! Telefono !*

La Fiat avait brusquement freiné. Trop brutalement. Supplizio retint un cri, releva la tête, vit la cabine au bord du trottoir. Tout près, mais dans son état tout était trop loin. Il n'avait pourtant pas le choix, car il fallait prévenir Salem et aussi appeler le médecin de la Famille. Pas question de confier ce boulot à cet abruti de gardien. Jurant et grimaçant, il acheva d'enfiler son pantalon et grinça :

— Tu pourrais pas m'aider, toi ?

S'éjectant de la Fiat, Ravalli se précipita. Laisant passer un camion de livraisons, il ouvrit la portière arrière, parvint à enfiler tant bien que mal la chemise pleine de sang autour de Supplizio et à poser sa veste de cuir sur ses épaules massacrées, avant de le porter littéralement jusqu'à la cabine, veillant au passage à ne pas salir son bel uniforme beige lavé de la veille.

— Ça va ! Ça va ! gronda le *caporegime* au supplice.

Puis, se souvenant que le balèze lui avait confisqué son porte-cartes, il jura :

— T'as une carte ?

— Non, mais celui-là marche aussi avec des pièces !

Supplizio avait envie de le tuer. Tendant sa main ouverte, il cracha :

— Donne ! Et surveille le secteur !

Ravalli trouva quelques centimes d'euros dans ses poches et, une fois seul, le *caporegime* composa le numéro qu'il connaissait par cœur, celui du portable de Salem. Un numéro qu'ils étaient seulement deux à connaître dans toute la Sicile. Lui, et le big boss. Il y eut trois sonneries dans le combiné, puis une voix :

— *Pronto !*

Une voix languissante, précieuse, la voix de Renato, le *consigliere* de la Famille. Un fidèle de l'avocat du big boss. Homo jusqu'à la pointe de ses escarpins mais très utile pour les questions juridiques, et, bien sûr, absolument de confiance. Avec lui aussi, le boss pouvait dormir sur ses deux oreilles à propos de Salem.

— C'est moi, souffla péniblement Supplizio. Je veux lui parler.

— *Momento*, renvoya la voix languissante.

Trois minutes plus tard, livide, en nage, les neurones en feu et avec l'aide de Ravalli, Albino Scatti quittait la cabine et se laissait retomber sur la banquette arrière de l'antique Fiat. À l'intérieur, une odeur bizarre flottait, écœurante. Dégoûté, il haleta :

— Qu'est-ce que ça sent ?

Un camion passa près d'eux, noyant le début de réponse de Ravalli qui se réinstallait au volant.

— ... ma gamelle, *padrone ! Scampi con pasta*.

Supplizio faillit lui dire de jeter cette merde par la fenêtre, y renonça finalement pour ordonner, à bout de souffle :

— Démarre ! *Piano !*

La voiture roula un moment, et alors que Supplizio se laissait aller contre le dossier de la banquette en fermant les yeux, l'exclamation du chauffeur le fit sursauter.

— *Merda !*

Au détour d'une enfilade de dépôts, la Fiat achevait de doubler le camion qui les avait dépassés plus tôt, et débouchait sur une vaste piazza : le terminal des autocars du sud, ses abris déserts, ses panneaux

de destinations, et un mini-embouteillage. Plein de voitures de police arrêtées, gyrophares allumés. Avec aussi des uniformes... entourant la fourgonnette !

Leur fourgonnette !

CHAPITRE XVI

Sitôt après avoir quitté l'enceinte de Gelati Lolo, l'Exécuteur avait fait le tour du secteur. En vain. Quelques rares camions de transport circulant comme des fantômes, un chien errant qui s'était arrêté pour le regarder passer, rien de suspect aux abords de la *fabbrica*. Maintenant, Range Rover stationné à l'abri d'une zone d'ombre suffisamment à l'écart, mais assez près de la *fabbrica* pour pouvoir observer ses abords, le Guerrier faisait le bilan de l'opération. Mi-figue, mi-raisin. Un paquet de cadavres, plus de « témoin » à débriefer, son bras gauche avec une blessure en séton plutôt douloureuse, un index tailladé par le pontet du Beretta éjecté par les tirs ennemis, et Gina Loella visiblement très mal en point. Seul élément positif : ce qu'il avait trouvé dans le tronc de l'olivier. Pour la cassette audio, l'autoradio du Toyota ferait l'affaire, à condition qu'il comporte un lecteur. Mais pour déchiffrer le disque informatique à cette heure, seule Claudia Simoni pouvait éventuellement l'aider. Activant le satellitaire, il rappela la jeune femme qui décrocha aussitôt. Après une brève hésitation, le capitaine Simoni lui passa l'info qu'il attendait :

— Gina a tout le matériel qu'il faut chez elle. Chaîne hi-fi, P.C, etc.

Accessoirement, Bolan aurait au moins un endroit pour se reposer un peu. Il interrogea :

— Il y a un *password* ?

Pour l'ordinateur d'une spécialiste de l'infiltration, c'était plus prudent.

— 2471, énuméra le capitaine Simoni. Mais tu laisses une copie, exigea-t-elle aussitôt. Sur son disque dur. Et pour le dupli audio, tu trouveras des bandes vierges sous l'étagère de sa chaîne. *D'accordo* ?

— *D'accordo*.

— *Bene*. Note sa nouvelle adresse. La vraie.

Car l'agent d'infiltration Gina Loella avait *aussi* une adresse pour la galerie. Logique. Claudia Simoni donna les coordonnées ainsi que le code d'accès à l'immeuble, avant d'ironiser froidement :

— Pour l'appart, je suppose que tu n'auras pas besoin des clés.

Mack Bolan n'avait guère le cœur à sourire, mais une petite étincelle

passa dans ses prunelles d'acier.

— *No problem*, renvoya-t-il.

Puis dans la foulée :

— Tu peux savoir où on a transporté Gina ?

— On m'a parlé de Benfratelli. À confirmer.

Ospedale Civico Benfratelli. À Païenne *intra muros*, non loin du parc d'Orléans. Décidément...

— Mais tu ne pourras pas la voir là-bas, ajouta Claudia Simoni.

Bolan ne se faisait pas d'illusions. Sortie des soins intensifs, Gina serait gardée en permanence.

— Je te tiendrai au courant, promit la jeune femme.

Il y eut un blanc sur la ligne, puis :

— Elle ne t'a vraiment rien dit sur cette affaire ?

— *Niente*, renvoya Bolan. *Vero*.

Il hésita, finit par interroger :

— Salem, ça te dit quelque chose ?

— À part les Sorcières...

— Une ville ? Un village ?

— Des villes qui s'appellent Salem, il doit y en avoir près d'une centaine dans le monde. Remarque... en Sicile, on a bien une localité qui s'appelle Salemi... Pourquoi tu me demandes ça ?

— Gina a prononcé ce mot tout à l'heure. Entre deux pertes de conscience. Je n'en sais pas plus.

— *Bene*.

Claudia raccrocha et Bolan en fit autant, hésitant encore sur la conduite à tenir. Compte tenu des événements et des dégâts, les *amici* d'Albino Scatti allaient forcément envoyer des « nettoyeurs » à la *fabbrica* avant la reprise du travail. Mais rien ne prouvait que ces derniers pourraient constituer une piste valable. Des subalternes, souvent en marge des clans. L'exploitation de la « moisson » de Gina semblait a priori plus intéressante. Le Guerrier patienta encore dix minutes et décida de lever le camp.

— Qu'est-ce que...

Dans l'état où il se trouvait, Albino Scatti avait du mal à réagir. Il lui avait fallu quelques secondes pour réaliser le nouveau problème posé par le barrage de police, et quelques-unes encore pour reconnaître la fourgonnette.

— *Put...*

Il n'acheva même pas son juron, tant il avait la gorge coincée. Il perdait trop de sang et si les emmerdes continuaient à ce rythme, il serait saigné à blanc avant d'arriver chez le toubib. Figé au volant et pied sur la pédale de frein, Ravalli souffla d'une voix blanche :

— *Va bene, padrone ! Va bene !*

Vœu pieux. Un cordon de *carabinieri* commençait à canaliser la maigre circulation et l'un d'eux faisait signe à la Fiat d'avancer.

— *No problem, padrone*, insista doucement le chauffeur. J'ai mon uniforme et j'en connais sûrement un ou deux.

C'était vrai, Ravalli portait son uniforme de gardien de nuit et il connaissait beaucoup de monde chez les flics. Mais il suffisait que l'un d'eux regarde d'un peu trop près vers la banquette arrière. Avec sa mine, ses mains pleines de sang séché et son pantalon poisseux, Supplizio ressemblait exactement à ce qu'il était. Un grand blessé sur le point de lâcher la rampe. Il ne tenait que grâce à cette haine des autres qui l'animait depuis sa castration. Avec, ce soir, cette soif de survivre que le risque imminent de sa propre mort avait déclenchée en lui. Un instinct de conservation qui lui fit soudain recouvrer une partie de son calme.

La fourgonnette était peut-être un signe du destin ! Parvenant à se redresser contre le dossier du chauffeur, il l'interrogea :

— Tout à l'heure... tu m'as bien dit que tu as vu l'autre fumier embarquer la fille dans la fourgonnette ?

Les mots coïnciaient encore un peu dans sa gorge, mais à mesure que l'espoir renaissait, cela passait mieux.

— *Sì*, répondit le gardien de nuit. *Sì*. Je l'ai vu. Parole !

— *Bene ! Bene !*

Il fallait penser vite et bien. Car le carabinier avançait à présent vers leur véhicule, son bras nerveux ordonnant de circuler. Heureusement, le chauffeur du camion qu'ils avaient dépassé plus tôt était un impatient. Les croyant sans doute victimes d'un incident mécanique, il manœuvrait déjà pour leur griller la politesse et le carabinier s'écarta pour le laisser passer. D'autres uniformes entouraient la fourgonnette, masquant en partie ses battants arrière béants. Pas d'ambulance dans le secteur. Sans doute déjà repartie avec la fille. C'est à cet instant que l'idée fulgura dans l'esprit de Scatti. Il apostropha Ravalli :

— Ne laisse pas passer ce putain de camion ! Le laisse pas passer ! Avance !

— *Ma... bene*.

Joignant l'acte à la parole, Ravalli força le passage. Prenant le poids lourd de vitesse, il repassa devant lui, déclenchant un concert rageur de son Klaxon. Raffut qui fit tourner toutes les têtes vers le mastodonte et qui déclencha ce qu'espérait le *caporegime*. Arrivé à leur hauteur, le *carabiniere* qui leur faisait signe de passer se penchait déjà vers la glace de Ravalli quand le coup de Klaxon le fit se redresser. Mauvais, il tourna la tête vers le camion en lançant à son chauffeur :

— *Allora ! Fretta ?* Pressé ?

Supplizio le vit esquisser un pas vers le camion et il ordonna à voix basse :

- Avance.
- Hein ?
- Avance ! Roule !

Comprenant la manœuvre, le gardien obéit et la Fiat passa sans encombre, tandis que, derrière, le camionneur s'expliquait avec le *carabiniere*. La voiture arrivait à l'angle de la piazza quand le *caporegime* lança un ordre sec :

— Stop.

Sans chercher à comprendre, Ravalli obéit, arrêtant le véhicule contre le trottoir.

— Descends, commanda alors Supplizio.

— Quoi ?

Dans le rétro, le regard du chauffeur s'était empli d'incompréhension. Désignant de loin les carabiniers autour de la fourgonnette, Albino Scatti insista :

— Tu as dit que tu connaissais sûrement un ou deux de ces enfoirés. Alors, descends de cette putain de bagnole, trouves-en un que tu connais et tâche de te rencarder sur l'état de la flic.

— La flic ?

— La gonzesse ! C'est un flic !

Comprimant sa poitrine à deux mains pour essayer de contenir le feu et le sang qui s'en échappaient, Scatti expliqua ce qu'il voulait. Il se sentait de plus en plus faible et devait faire appel à toute son énergie pour tenir bon. Sans cet arrêt, il aurait pu être chez le toubib en quelques minutes. Le Dr Corrado l'attendait et il aurait aussitôt été pris en main. Calmants, préparation chirurgicale et tout. Mais avant, il devait savoir. À tout prix. Ses explications terminées, il grinça :

— *Capito ?*

Le chauffeur hocha vigoureusement la tête.

— *Si ! Si, padrone !*

— Alors, vas-y.

Ravalli sorti, Albino Scatti se laissa de nouveau aller contre le dossier de la banquette et ferma les yeux. Après tout, la partie n'était peut-être pas encore perdue. Il suffisait que la chance bascule dans son camp. Tout simplement. À condition qu'il reste lucide et éveillé. Mais il était si fatigué, ses paupières pesaient si lourd...

* * *

Conscient de ce que la découverte du corps supplicié de Gina dans la fourgonnette allait déclencher côté autorités, Mack Bolan avait effectué un détour par le sud pour contourner la piazza du terminal routier. En

débouchant à l'autre extrémité de la place et en découvrant le dispositif policier autour de la fourgonnette, il se dit qu'il avait eu raison et il s'apprêtait à traverser la place pour piquer vers le nord quand le satellitaire sonna dans l'habitacle. Il freina, décrocha et entendit la voix de Claudia annoncer :

— Gina est bien à Benfratelli. Elle vient d'être admise aux urgences. Mais, a priori, elle devrait être transportée vers une unité spécialisée. Peut-être cette nuit même, si c'est possible.

La voix altérée du capitaine Simoni inquiéta le Guerrier.

— Grave ?

Au tréfonds de lui, Mack Bolan était glacé de peur. Pour Gina, cette amie qui avait montré tant de courage au cours des blitz où ils avaient collaboré, et qui était pour lui devenue comme une jeune sœur. Peur comme il n'avait jamais eu peur pour lui-même. Claudia Simoni répondit sobrement :

— *Si*. Coups et blessures profondes, viols répétés.

— Viols !

— *Si*. Ces ordures l'ont ravagée avec...

Complètement cassée, la voix de Claudia marqua une pause avant d'enchaîner, frémissante :

— Avec des... des barres de *gelati* ! Des esquimaux glacés.

Un ouragan s'était déclenché dans la tête de Mack Bolan. Un ouragan de rage, de fièvre destructrice si intense qu'il en ressentit un vertige. Des esquimaux glacés comme ceux plantés dans les globes oculaires du supplicié de la chambre froide ! Dans le combiné, Claudia continuait à parler.

— Et puis... elle risque aussi de perdre son œil droit. Ou le gauche. Je ne sais plus. À cause des coups.

Le regard fixe, le Guerrier écoutait comme dans une sorte de brouillard les mots de Claudia s'enchaîner. Au cours de ses campagnes, tant contre les mafias qu'au Vietnam des siècles plus tôt, il avait vu tellement d'horreurs qu'il croyait depuis longtemps son âme immunisée. Illusion folle. Cette surenchère dans l'horreur lui faisait prendre conscience du flou total des limites en ce domaine. Et là, ce soir, pétri de haine, il se demandait encore s'il avait bien entendu. Mais il avait bien entendu. Hélas. Et pendant ce temps, des fonctionnaires de police effectuaient des constats, des analyses autour de la camionnette, des *carabinieri* réglaient la maigre circulation et des voitures libérées du barrage passaient devant lui, tels des chevaux pressés de retrouver l'écurie. Là-bas, un gardien de quelque chose en uniforme beige qu'il voyait de dos discutait tranquillement à l'écart avec un carabinier et, de l'autre côté de l'avenue, une vieille Fiat verte arrêtée le long du trottoir n'avait pas éteint ses feux. La vie. Une drôle de vie, autour d'un drame déjà presque effacé.

— Mack ?

Arraché à ses songes noirs par la voix de Claudia, l'Exécuteur répondit :

— Si.

— Dépêche-toi, Mack, reprit la voix de la jeune femme. Dépêche-toi d'aller décrypter cette bon Dieu de bande et ce bon Dieu de disque !

On aurait dit qu'elle priait, avec une ferveur glacée qui fit mal à Bolan.

— Oui, j'y vais, renvoya-t-il. Mais il faut que je la voie. Dès que possible.

Cette fois, cela n'avait rien à voir avec son blitz. Il voulait voir Gina. Seulement la voir.

— Si, répondit Claudia. Je fais tout pour ça. Je te rappelle.

Puis elle raccrocha et Bolan en fit autant. Là-bas, le carabinier discutait toujours avec le gardien en uniforme, et, de l'autre côté de l'avenue, les feux de la Fiat verte étaient toujours allumés. Il y avait des endroits où la vie continuait. L'Exécuteur redémarra. Luttant de toutes ses forces pour chasser l'horreur de son esprit, il quitta la place en trombe et, un moment plus tard, le Range Rover se retrouvait dans le secteur du Brancaccio, là où s'était déroulé son premier accrochage de la soirée et où il avait dû laisser son 4 x 4 Toyota de location. Dans le bas de la via Fichidindia et comme il s'y était attendu, des effectifs de police s'activaient encore autour des épaves noircies des véhicules incendiés par l'explosion de la camionnette des pourris. De loin, le Guerrier put voir que les cadavres avaient été enlevés, et que le cordon de sécurité commençait au-delà du Toyota. Facilement récupérable. Enfin une bonne surprise !

Poursuivant sa route, il alla garer le Range un peu plus loin, éteignit ses feux, ouvrit la boîte à gants où il avait enfermé l'enveloppe contenant les documents de Gina, et tendit la main pour l'immobiliser aussitôt. Incrédule, son regard fouillait la boîte à gants, et elle était complètement vide !

CHAPITRE XVII

Une sarabande de pensées contradictoires défilait sous le crâne de l'Exécuteur, s'entrechoquant dans un infernal maelström. Ses envies de massacre avaient fait place à un chagrin amer. En découvrant l'absence de la bande et du disque informatique dans la boîte à gants du Range Rover et après avoir retourné en vain chaque centimètre carré dans le 4 x 4, tout en lui s'était brusquement focalisé sur Gina. Gina qui avait enduré tout ça pour rien. Gina qu'on avait atrocement mutilée, justement à cause de ce qu'il avait réussi à récupérer à Carini, et qui n'était plus dans cette saloperie de boîte à gants. Parce qu'il n'avait pas pris la précaution de garder l'enveloppe sur lui. Il s'en voulait tellement qu'il avait envie de se cogner dessus.

Parce qu'il avait joué la prudence, parce que le contenu de l'enveloppe était fragile et qu'une balle, un mauvais coup dans la bagarre, eût risqué de tout détruire. Et cette prudence s'était retournée contre lui. Ces salauds l'avaient finalement possédé. Celui ou ceux qui étaient venus libérer le connard peroxydé avaient fouillé le Range Rover. Pour tenter d'y trouver une arme ? Pour essayer de s'enfuir avec ? Un Range dont Bolan avait pris la précaution de verrouiller les portières et d'empocher les clés avant de pénétrer dans la *fabbrica* avec son mini-arsenal. Malgré cela, tout avait raté. Un désastre.

Maintenant, alors que, le 4 x 4 Toyota enfin récupéré, il contournait la *Stazione Marittima* en remontant la rue Cristoforo Colombo quasiment déserte, l'évidence s'imposait à l'Exécuteur. Seule Claudia Simoni pouvait encore éventuellement l'aider. C'était lamentable, mais c'était comme ça. Stoppant le 4 x 4, il la rappela, tomba sur sa messagerie et raccrocha. Ligne occupée ? Ligne coupée ? Cinq minutes plus tard, après s'être imposé un petit temps de relaxation, il rappela, et, cette fois, la jeune femme décrocha :

— *Si ?*

La mort dans l'âme, Bolan résuma la situation avant de lancer, pressant :

— Il faut que je voie Gina. Absolument. C'est ma seule chance de retourner la situation. Elle a sûrement conservé certains éléments à la

mémoire. En attendant, je file chez elle. Avec un peu de bol, elle aura planqué quelque...

— Elle est sûrement sous sédatifs, coupa le capitaine Simoni. Peut-être même déjà en salle d'op', ou en transit vers une unité spécialisée. Je te rappelle.

Le Guerrier raccrocha, redémarra le Toyota. Un peu plus loin, le véhicule contournait les hauts murs de Carceri Ucciardone. La prison où, grâce à lui, le mythique *capo di tutti capi*, Nando Vanzano, purgeait sa longue condamnation. Un peu de baume sur la conscience malmenée de l'Exécuteur. Le cœur en berne, il mit le cap sur la station ferroviaire de la place Bolardo. Vers le domicile de Gina Loella.

* * *

Brutalement réveillé par l'ouverture de la portière de la Fiat, Albino « Supplizio » Scatti eut un sursaut qui le fit presque hurler. Sous sa chemise pleine de sang, son torse n'était plus qu'un immense champ de lave incandescente et sa nausée le reprenait, renforcée par l'odeur de la gamelle de Ravalli. Malade de rage contre ce dernier et contre le monde entier, il n'eut plus à cet instant qu'une seule idée en tête. Aller chez le toubib. Tout de suite. Et dormir. Mais il y avait ce grand enfoiré qui l'avait écrasé sur le carrelage de la *fabbrica* comme une vermine. Celui qui avait tout fait foirer au moment où cette salope de flic en jupons était à sa portée ! Il devait retrouver ce type et le tuer ! À tout prix ! Rien que pour ça, il devait survivre !

D'une voix étranglée, il apostropha Ravalli qui se réinstallait au volant.

— Qu'est-ce que tu foutais, connard ?

Tout en redémarrant, *l'ex-soldato* vexé maugréa :

— C'est ce con de flic. Je l'ai connu tout gamin. Le fils d'un voisin de mon vieux. Un bavard. J'ai dû attendre qu'il me raconte sa vie avant de comprendre enfin qu'il ne savait rien.

— *Fanculo* !

— Heureusement, reprit aussitôt le chauffeur, il avait un collègue qui était déjà là quand l'ambulance a embarqué le corps de la fille et...

— Elle est cannée ? coupa le *caporegime*, plein d'espoir.

— Le gars ne le sait pas. Il croit que non. Il dit avoir entendu les ambulanciers parler de Benfratelli, mais il n'est pas sûr.

— Tsss ! fit Supplizio entre ses dents.

Il tentait de réfléchir sagement, mais son cerveau semblait tourner à vide. La douleur, l'épuisement, trop de sang perdu. De toute façon, en l'état actuel de la situation, il ne pouvait plus rien faire tout seul. Il

devait rappeler. Prendre les ordres. Alors, la mort dans l'âme, il ordonna à Ravalli :

— Trouve-moi un téléphone.

À son volant, l'ancien tueur s'étonna :

— *Ancora !*

— Ta gueule ! Un téléphone ! *Presto !*

Cinq minutes plus tard, la Fiat s'arrêtait devant une cabine publique et, de nouveau, le gardien de nuit dut aider le *caporegime* à s'extraire du véhicule et lui fournir de la monnaie. Mais, pour Ravalli, rien de tout ça n'était gratuit. Grâce à cette nuit complètement dingue, sa réintégration dans le clan était assurée. Le boss de Supplizio ne pourrait pas se défilier. Après tout, sa jambe raide ne l'empêchait pas de conduire et, malgré ses petits problèmes moteurs au niveau des bras, il savait encore tenir un calibre. Le maniement des flingues, c'était comme le vélo. Ça ne s'oubliait pas.

De son côté, Albino Scatti avait déjà composé son numéro et on répondit presque aussitôt.

— *Si ?*

Toujours la voix de Renato. De nouveau le *caporegime* demanda :

— Passe-moi Salem.

— Tu es fou ! renvoya le *consigliere*. Tu sais l'heure qu'il est ? Moi-même, j'étais couché et...

— Fais pas chier. Je dois absolument lui parler.

D'ordinaire, Supplizio ne parlait jamais à Renato sur ce ton. Il était l'oreille du big boss. Il incarnait l'autorité et, pour des gens comme lui, un *caporegime* n'était qu'un chef porte-flingues. Le sens de la hiérarchie. Mais à son ton, le *consigliere* dut comprendre que c'était grave et il lâcha d'un ton pincé :

— Je vais voir.

C'était vu d'avance et, deux minutes plus tard, le timbre calme de Salem résonnait dans le combiné. Pas endormi le moins du monde. L'estomac noué, Supplizio raconta tout. Après un silence sur la ligne, Salem déclara :

— Va chez le médecin. On te rappelle chez lui.

La communication fut coupée et, en nage, épuisé, le *caporegime* regagna la Fiat avec l'aide de Ravalli. Maintenant, les lucioles étaient si nombreuses devant ses rétines qu'il lui semblait tout voir à travers une tempête de neige. Le toubib. Salem en personne lui avait dit d'aller chez le toubib. Cette fois, il n'avait plus à hésiter. Désormais, les décisions allaient se prendre au sommet. Une seule chose compterait pour Supplizio après s'être fait soigner : mettre la main sur ce fumier et lui régler son compte. À petits feux. Flic ou pas. Question d'honneur, de prestige aussi aux yeux de Salem.

— On va chez le toubib, dit-il à Ravalli sitôt réinstallé sur la

banquette arrière. Piazza Verdi.

Il fronça le nez, sentit ses nausées revenir. Arborant alors une grimace dégoûtée et faisant allusion à la gamelle de *scampi con pasta* restée au pied du siège avant, il grinça :

— Et vire-moi cette merde ! Fous-la dans le coffre ! Ça pue !

— *Sì, sì !*

L'ancien flingueur ramassa sa gamelle, alla la mettre dans le coffre de la Fiat et Albino Scatti l'entendit pousser un juron. En réintégrant l'habitacle, Ravalli avait une drôle de tête et le *caporegime* s'en aperçut.

— *Cosa !* Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ben..., hésita le chauffeur en brandissant un sac en plastique de supermarché. Ben... c'est que je l'avais complètement oublié dans le coffre, *padrone !*

Tout en parlant, il avait vidé le contenu du sac sur le siège du passager.

— C'était dans le Range Rover, *padrone !* Je me suis dit qu'il valait mieux qu'on ne trouve pas ces trucs dans la boîte à...

Mais Supplizio ne l'entendait plus. Tandis qu'il souffrait le martyre à se pencher par-dessus le dossier du siège avant, son regard venait de tomber sur le contenu du sac. À cet instant, il se crut le jouet d'une hallucination.

Son téléphone portable... et l'enveloppe ! Celle qu'il avait sortie du tronc de l'olivier à Carini ! Enfin la chance basculait de son côté !

Sans même grimacer sous la morsure de l'alcool à 90° coulant sur la blessure de son bras, l'Exécuteur contemplait d'un regard terne le décor qui s'offrait à lui. L'univers de Gina. Un quart d'heure plus tôt, le Sésame d'Herman Schwarz n'avait eu aucune difficulté à ouvrir la porte du petit studio. Ambiance féminine sympa, kitchenette impeccable, salle de bains super clean, living-chambre aux tons doux, fleurs dans un vase, posters d'enfants aux murs et léger parfum de vanille un peu partout. En découvrant le décor, Mack Bolan avait senti une boule enfler dans sa gorge. Chagrin. Colère aussi, froide et raisonnée. De celles qui ne s'éteignent qu'une fois leurs causes définitivement disparues. Des heures étaient passées depuis les carnages du Brancaccio et de Carini, et aussi depuis l'horreur de la *fabbrica*, et la haine du Guerrier avait changé de registre. Moins brutale, elle était devenue une sorte d'alliée, celle qui l'aiderait désormais à ne pas renoncer, tant qu'il n'aurait pas écrasé comme une vermine celui qui avait commis ou ordonné le supplice infligé à Gina : Albino Scatti.

Car, il en était sûr, le peroxydé à la boucle d'oreille en forme de croix était dans le coup d'une manière ou d'une autre. Et pour ça, il paierait.

Tout en suturant la plaie de son bras gauche à l'aide de la trousse de secours qu'il avait retrouvée dans son sac de voyage, l'Exécuteur pensait à Gina. Trop. Il allait devoir dépasser ça. Le ranger provisoirement dans un coin de sa tête, pour ne se consacrer désormais qu'à la suite de son blitz. Car, pour lui, plus question de quitter la Sicile avant d'avoir écrasé la vermine.

Il en était là de ses pensées quand le cellulaire vibra dans sa poche. Abandonnant aiguille et catgut, il décrocha, entendit aussitôt la voix de Claudia Simoni déclarer d'un ton pressé :

— Mack ! J'ai un truc pour toi !

— Genre ?

— Gina est sortie des urgences. C'est un ponton qui la prend en charge. Le plus grand gynécologue de Palerme, le professeur Castana. Il exerce avec sa femme gastro-entérologue. Ils ont décidé de la faire transporter dans leur clinique privée. Cette nuit ou demain matin. Enfin, je veux dire ce matin.

— *Bene !* souffla Bolan, ivre de soulagement. *Bene !*

— J'ignore quand ça se fera exactement, enchaîna Claudia, mais j'ai réussi à monter un scénario. Pour le patron du flic qui assure la sécurité de Gina, tu es du F.B.I. et tu travailles avec nous sur l'affaire qu'elle suivait. Il est O.K. et a donné les instructions. Pendant le transfert, le baby-sitter de service suivra en voiture et tu seras dans l'ambulance avec Gina et l'infirmier. Si elle est en état, interroge-la. En anglais. L'infirmier ne parle que l'italien et un peu d'allemand. Je me suis renseignée. À l'hôpital, tu demandes le service du Dr Cerda. Pour la suite, je te laisse faire.

— O.K., remercia Bolan. *Thanks.*

— Évite les dégâts collatéraux, conseilla quand même le capitaine Simoni. Une ambulance n'est pas un char d'assaut...

Cette fois, le Guerrier se permit un sourire.

— *Nobody's perfect*, hasarda-t-il.

Déjà il était ailleurs, retourné dans son univers, celui de la violence et de la mort.

La bande audio et le disque informatique étaient bien là, dans l'enveloppe Kraft que Supplizio avait abandonnée au déclenchement des hostilités, à Carini, et que l'autre pourriture avait finalement récupérée. Pour lui, une seule explication : ce balèze à la con avait laissé ça dans le Range par précaution avant la bagarre. Une précaution qui lui avait finalement coûté cher. Il devait être en train de se les mordre au sang, les *coglioni* ! Albino Scatti était au bord de la syncope, tant le soulagement d'avoir récupéré l'enveloppe le grisait, au point d'en oublier presque son état physique. Mais, loin de perdre la tête, il avait aussitôt rappelé Renato, pour annoncer la bonne nouvelle à

Salem. Du coup, c'est sur son portable qu'on le rappellerait. Pour instructions.

Cela se passait une demi-heure plus tôt, et, maintenant, il était chez le toubib. Doc Corrado. Un petit bonhomme tout maigre et mal foutu, mais spécialiste des traumatismes en tous genres. Fils d'un ancien petit *capo* de la région de Catane tué par un rival des années plus tôt, il avait été pris en charge par la *Cupola* qui avait payé ses études. Tout naturellement, elle se remboursait à présent en prestations. Bourré de calmants, le *caporegime* se sentait mieux. Un peu groggy, certes, mais galvanisé par le virage inattendu que prenait l'affaire. Par la grâce d'une simple enveloppe Kraft, son statut de gibier s'était transformé en celui de chasseur. Du coup, pour rester conscient, il avait refusé l'anesthésie totale proposée par le toubib en prévision de l'extraction de la balle restée dans son épaule. L'autre, celle de son flanc, était effectivement ressortie en brisant une côte au passage. On finirait ça demain en clinique. Auparavant, Supplizio voulait régler le cas du salaud qui avait essayé de le doubler. Alors, il avait enduré sans broncher le charcutage du toubib.

À présent, il se reposait dans un fauteuil du salon personnel de Corrado, sous l'œil à la fois inquiet, rouge de fatigue et soulagé de Berto Ravalli. Quand le portable du *caporegime* sonna sur le guéridon où il était posé, les deux hommes sursautèrent en même temps. Levant les yeux sur le gardien de nuit, Supplizio ordonna :

— Toi, va pisser.

Berto Ravalli en revenait, mais il y retourna sans discuter. Le *caporegime* décrocha, entendit une voix interroger :

— Qui est à l'appareil ?

Une voix cassée, mais sèche et dure. Un timbre qu'Albino Scatti n'avait entendu que deux fois depuis l'assassinat de son ancien boss. Par le truchement du téléphone portable que le big *capo* réussissait à conserver en prison. La première fois pour le féliciter d'avoir lui-même dirigé le meurtre de Siniglia. Seulement deux phrases. « Tu as bien agi, Albino. Maintenant, tu es de ma Famille. »

La Famille de Nando Vanzano. Consécration suprême. Un pied d'enfer !

La deuxième fois, le *capo di tutti capi* l'avait appelé pour lui confier sa mission : protéger Salem quoi qu'il arrive. Il en répondrait de sa vie. Ensuite, les instructions étaient parvenues à Supplizio par l'intermédiaire de Renato. Jusqu'à cette nuit.

Une énorme boule dans la gorge, le *caporegime* répondit :

— C'est moi. *Ombrello*.

Parapluie. Son pseudo pour le téléphone.

— *Bene*, reprit le *capo*. On m'a tout raconté et je crois que j'ai compris ce qui se passe.

Le boss avait compris ? Qu'est-ce qu'il avait pu comprendre et qui avait échappé à Supplizio ? Sans lui laisser le temps de réfléchir, le pourri en chef reprenait déjà :

— Aussi, j'ai décidé de te confier un travail. Je veux dire, à toi, personnellement. Un travail pour lequel tu auras tous les effectifs et tout le matériel nécessaires.

Le *capo* avait appuyé sur le mot « personnellement », comme un avertissement camouflé qu'Albino comprit parfaitement. Mais l'honneur conféré par la démarche du boss atténuait en lui l'effet de la menace, et il renvoya :

— *Sì, signore.*

Nando Vanzano avait interdit qu'on l'appelle *padrone* au téléphone, à cause des écoutes possibles. *Signore*, c'était neutre. Rien à voir avec la mafia.

— Maintenant, écoute bien, prends note et ne me déçois pas.

La menace était toujours là, sous-jacente, mais le *caporegime* décida de l'ignorer. Attrapant un stylo qui traînait sur la table basse et déchirant une page de magazine, il articula dans l'appareil :

— *Sono pronto, signore.*

Maintenant, il devait écouter et noter avec attention chaque mot prononcé par le *capo*. Parce que, désormais, ses ordres allaient être codés selon une « grille » étanche et secrète que Supplizio avait dû apprendre dès son entrée dans la Famille. Diriger un gang depuis une prison nécessitait quelques précautions. Deux minutes plus tard, quand le boss eut terminé et qu'il eut raccroché, le *caporegime* demeura un instant songeur. Malgré les calmants, il avait déjà mentalement déchiffré en partie le message de Nando Vanzano. Un message clair, inquiétant, très excitant aussi. Malgré ses yeux rougis de fatigue, il sentait à présent une autre sorte de fièvre le gagner.

Si le boss avait raison, c'était le gros coup de sa carrière. Avec, à la clé, son avenir assuré. Un avenir plein de gloire et de fric...

CHAPITRE XVIII

— Mack ?

Arrachant Bolan de son assoupissement, la sonnerie du satellitaire avait résonné sous son crâne à la manière du tocsin. Il n'était que 7 heures du matin et il n'avait somméillé que deux heures, mais se trouva instantanément opérationnel. La voix de Claudia Simoni était tendue et il s'inquiéta :

— Problème ?

— Inutile d'aller à l'hôpital maintenant, prévint le capitaine de la brigade anti-mafia. Les médecins hésitent encore à faire transporter Gina. En tout cas, pas avant ce soir ou demain matin.

— *Shit !*

Essayant de le rassurer, Claudia proposa :

— Elle est sous sédatifs et elle dort, mais si tu veux la voir quand même, je vais faire prévenir mon baby-sitter. C'est un homme de chez nous.

— *Thanks*. J'irai dans la journée. Avant, je dois régler certaines choses.

— Sous quel nom je te présente ?

— Paul Stephen. F.B.I.

Il n'était pas en manque d'identités, aussi fausses que crédibles : vrais-faux passeports, plaques F.B.I., C.I.A., etc. Ça pouvait toujours servir.

— *Bene*.

Sans commentaires, Claudia enchaîna, pleine d'espoirs :

— Tu as du nouveau ?

— *Niente*. J'avais de toute façon besoin de faire un break. Mais rassure-toi, je ne lâche pas le morceau.

— Je vois. Tu ne cesses jamais de mordre, toi.

— Non. *Ta* devrais le savoir.

— Je le sais, Mack. Je sais aussi que, dans le cas présent, tu décrocheras encore moins facilement. Parce que c'est Gina et que c'est ton...

— ... mon amie, coupa Bolan. Affirmatif. Comme tu es une amie pour

qui je ferais la même chose, sois-en sûre. Ceux-là, je les aurai. N'importe où, n'importe quand et coûte que coûte.

— Je sais.

Claudia Simoni avait bien interprété ce que le Guerrier entendait par « régler certaines choses », et, comme pour le prouver, elle enchaîna :

— D'après le Service, des rumeurs circulent déjà en ville.

Immédiatement mobilisé, le Guerrier interrogea :

— Dans quel genre ?

— Indics bavards. Il paraîtrait qu'*On* se doute déjà de ta présence dans l'île. Et *On* trouve que tu fais trop de dégâts.

— Qui c'est, *On* ?

— Les rumeurs, pas plus.

— Je vois.

— Les rumeurs parlent aussi de s'organiser pour t'offrir un super festival, et très bientôt.

— À condition que ces pourris me trouvent.

— Oh ! Pour eux cela ne devrait pas être très difficile, puisqu'ils savent que tu les cherches.

Petit rictus de l'Exécuteur.

— Qu'est-ce que tu veux me faire comprendre ?

— Je cherche à te faire comprendre que, cette fois, tu vas trouver beaucoup de monde devant toi. Tu te doutes qu'ils n'apprécient pas que tu viennes les chercher, une fois de plus, dans leur sanctuaire.

— Et alors ?

— Alors je te demande de laisser le Service t'aider.

Mack Bolan en resta sans voix. Un cas de figure extrême, jamais envisagé jusqu'à ce jour, la police italienne aidant l'Exécuteur dans son combat. Mais Claudia avait raison, les circonstances étaient exceptionnelles. Plus que jamais, les motivations de la Brigade anti-mafia et celles de Mack Bolan se rejoignaient. Une petite lueur amère passa dans les prunelles d'acier du Guerrier, qui refusa l'offre.

— Je suis sensible à ta proposition, mais chacun à sa place, Claudia. Toi et les tiens, vous êtes les bons, moi, le méchant.

Songeant à l'impossibilité d'acheminer le char de guerre par les temps difficiles que la planète vivait, plongée dans les conflits multiples et jamais terminés, l'Afghanistan, l'Irak, et tout le Moyen-Orient totalement déstabilisé, il ajouta :

— J'espère seulement être en mesure de frapper aussi fort qu'eux.

— Comme tu voudras, soupira Claudia Simoni. J'étais sincère.

Elle se tut un instant, avant de lâcher d'une traite :

— C'est un Bosniaque. Caslav Tromanac. Un ancien proxénète de Sarajevo, arrivé en Italie par Bari il y a deux ans avec un lot de réfugiés yougoslaves.

Bolan tiqua.

— C'est quoi, cette histoire, et que vient faire ce gus dans notre problème ?

— C'est l'histoire d'un trafiquant de chair humaine dénoncé à la police de Bari par une des filles de sa dernière « cargaison ». Il a disparu pendant quelque temps, avant de réparaître, aussitôt le retrait de plainte de la fille. Depuis, l'ancien mac s'est marié à une Italienne de quinze ans plus âgée que lui, avant d'atterrir en Sicile pour monter une P.M.E. de transport avec l'argent de sa femme. On le surveille de très près. Écoutes téléphoniques et tout. D'après ce qu'on sait, il espérait organiser un business avec la mafia locale, mais cette dernière a déjà ses sources en ex-Yougoslavie et, comme Tromanica n'est pas mieux placé question tarifs...

Les fameuses lois du marché.

— Un multicartes, le Bosniaque, poursuivait Claudia. Mais plutôt spécialisé dans l'armement. Celui qui intéresse les groupes terroristes et le grand banditisme. Ses premiers clients : les grosses pointures du hold-up français et certains mouvements corses dits indépendantistes.

Corses ! Un mot qui fit tilt dans l'esprit de l'Exécuteur. En souvenir d'un certain Pierre Castaneda, qui avait traversé sa route quelque temps plus tôt en Martinique(6). Un dur à cuire au passé sulfureux qui s'était fait quelques ennemis, mais avait aussi conservé beaucoup d'amis. Notamment dans l'île de beauté. Ayant tout de suite compris où son amie voulait en venir et en prévision de l'accueil qu'on semblait lui réserver, le Guerrier fit valoir :

— Si tes infos sont avérées, c'est de gros matériel dont j'aurai besoin.

Passant outre la réflexion de l'Exécuteur, Claudia enchaîna :

— Le fief du Bosniaque, c'est à Capaci. À l'entrée du village. Le nom de sa boîte : TrafiStrada, facile à trouver. Une enseigne rouge et un grand dépôt.

Capaci. Tout près de Païenne, au-dessus de Mondello, sur la route de Punta Raisi. Claudia Simoni lui donna le numéro de téléphone de la société en ajoutant :

— J'ai mon avion dans deux heures. Pour le transfert, je te tiens au courant.

Elle raccrocha et Bolan en fit autant. Il n'avait plus sommeil. Une petite excitation venait de le gagner. Depuis le temps qu'il opérait dans le monde glauque de tous les trafics, il en connaissait tous les aspects abjects, et, surtout, il connaissait la nature de ceux qui s'y vautraient. L'info fournie par Claudia allait peut-être lui permettre de mettre les mafieux sur une fausse piste et en saisir une vraie pour son compte. À condition de ne pas y laisser sa peau avant.

À part peut-être dans certains pays du Tiers-Monde, les hôpitaux ne

sentaient plus l'éther comme autrefois. D'ailleurs, ils ne sentaient plus grand-chose. C'était le cas à Benfratelli et, curieusement, c'est à ce détail que Mack Bolan songeait en pénétrant dans l'ascenseur montant au service du Dr Cerda. Selon Claudia Simoni, venue la voir dans l'après-midi, Gina Loella allait un peu mieux et, bien qu'elle soit encore très faible, sous sédatifs et toujours endormie, son transfert était programmé pour 22 heures. Claudia n'avait pas pu l'interroger, mais les médecins assuraient qu'elle serait en état de parler le soir même. Excepté son bras gauche encore douloureux et son index toujours enflé, Bolan avait parfaitement récupéré. Dans sa dernière conversation téléphonique avec Claudia, celle-ci avait cru bon de lui apprendre qu'un paysan et son chien avaient découvert le cadavre d'un certain Santino Scatti, dans un champ d'oliviers. Un flic dont on commençait à dire chez les anti-narcos que lui et son équipe n'apparaissaient plus comme totalement incorruptibles. Elle ne précisa pas pourquoi elle lui donnait cette info, et il se garda bien de lui fournir une explication. Mais cela le rassura quelque peu. Il n'aurait pas aimé avoir tiré sur des flics propres.

Peu après, Bolan avait appelé la société de Caslav Tromanich. Le transporteur était absent, mais on lui avait donné son numéro de portable. Ayant enfin joint le Bosniaque et se recommandant de « ses amis corses », le Guerrier avait aussitôt obtenu un rendez-vous. En début d'après-midi, il avait retrouvé Tromanich sur le parking de sa société de transports où ils s'étaient installés dans sa Fiat Ulysse flambant neuve pour discuter. La trentaine et plutôt beau mec, le type pouvait paraître sympathique, mais l'Exécuteur savait à qui il avait affaire : un ancien mac reconverti dans le trafic de chair humaine. La lie de l'humanité. Jouant néanmoins le rôle de mercenaire à la solde d'obscurs gangs opérant en France et en Espagne qu'il s'était assigné, il avait très vite compris avoir frappé à la bonne porte. Le matériel « importé » par Tromanich allait du pistolet russe au lance-roquettes, en passant bien sûr par l'incontournable Kalachnikov de fabrication yougoslave. On avait parlé tarifs, puis Bolan ayant exposé son désir d'acheter tout de suite un large échantillonnage à montrer à ses clients, Tromanich avait hésité. Il devait demander. Téléphoner. Il s'était alors absenté avec son portable pour disparaître à l'intérieur des locaux. Cinq minutes plus tard et tout sourire, le trafiquant avait rejoint le Guerrier, l'assurant d'être approvisionné le soir même. Livraison à minuit trente, dans un dépôt de conditionnements en plastique de Partinico à l'abandon. La grille serait ouverte, il n'aurait qu'à entrer avec sa voiture.

Un site que, à la suite d'un coup de fil de Claudia, le Guerrier était allé inspecter très soigneusement pour s'y livrer à quelques exercices. Mais l'endroit semblait clean... façon de dire. Rien que des fûts, des

bidons et des dizaines de milliers de bouteilles en plastique entreposés en tas informes et à ciel ouvert sur un terrain en friche. Avec parfois quelques liquides douteux s'échappant de l'agglomérat. Bonjour la pollution !

Maintenant il était 21 h 30 et Mack Bolan espérait bien trouver Gina en état de lui parler avant son transfert.

À l'étage, il dut se renseigner auprès d'une infirmière, trouva enfin le couloir qu'il cherchait, avec une porte fermée gardée par un costaud en civil. Jeune, les cheveux longs et frisés. Sourcilleux, le type le regarda venir vers lui, une main nonchalamment dissimulée sous un pan de sa veste. Le Snake et le Beretta 93R confisqué à l'ennemi soigneusement cachés sous son blouson, le Guerrier se présenta :

— Paul Stephen. C'est le capitaine Simoni qui m'envoie.

La présentation du passeport et l'accent yankee de Bolan firent le reste. Le costaud lui tendit une large main en déclarant à voix basse :

— Lieutenant Zanetti.

Le nom correspondait à celui annoncé par Claudia. Faisant signe de parler bas, le *tenente* souffla en désignant la porte qu'il gardait :

— Pas belle à voir. Si je tenais les salauds qui lui ont fait ça...

Il avait effectivement l'air touché et son regard luisait de rage contenue. Ils étaient au moins deux dans ce cas.

— Son transfert est prévu dans une demi-heure, reprit le policier, mais elle n'est toujours pas réveillée. Le prof doit débarquer avec son équipe dans un moment. Le capitaine a arrangé le coup avec lui. Je veux dire, pour ton affaire.

Le tutoiement de rigueur chez les confrères.

— Le cas échéant, reprit le lieutenant, tu pourras l'accompagner dans l'ambulance. D'ailleurs, le capitaine ne devrait plus tarder.

Bolan remercia et, désignant la porte à son tour, il demanda :

— Je peux ?

— *Seguro* ! Bien sûr !

Hélas, dès son entrée dans la chambre, Bolan comprit que Gina n'était pas en état de parler. Bardée de tuyaux, entourée de tout un matériel complexe, le visage cireux, un énorme pansement sur son œil blessé et l'autre fermé, le *tenente* Loella semblait loin de la grande forme. Excepté le léger mouvement de sa poitrine sous le drap, on aurait pu la croire morte. À cet instant, l'Exécuteur aurait voulu tenir les pourris qui l'avaient mise dans cet état. Mais, sans l'aide de Gina, il ne pouvait rien. Alors, il se contenta d'attendre. Dix minutes, vingt minutes interminables. Et, enfin, des pas dans le couloir et la porte qui s'ouvrait sur un grand gaillard en blouse blanche accompagné de deux infirmières, poussant un chariot d'ambulance. Survenant derrière eux, un quinquagénaire aux cheveux poivre et sel ébouriffés, vêtu d'une veste en tweed plutôt avachie. Levant de petits yeux inquisiteurs sur

l'Exécuteur, il se présenta :

— Professeur Castana. Vous êtes le policier américain ?

Dans un anglais chantant très italien.

— *Yes*, répondit Bolan. Paul Stephen.

En lui serrant la main, l'homme de l'art expliqua, toujours en anglais :

— On a beaucoup insisté pour que j'accepte votre présence durant ce transport, mais je ne vous cache pas que, en général, je refuse ce genre de pratique. J'espère que vous ne fatiguerez pas ma patiente. Elle est encore très faible.

Le Guerrier écarta les mains en signe de bonne foi.

— Simple mesure de protection, assura-t-il.

Ce qui n'était pas entièrement faux. Mais, comme si elle avait entendu qu'on parlait d'elle, Gina gémit dans son lit, essayant de se tourner sur le côté. Les infirmières se précipitèrent et, après un regard de reproches à Bolan, le professeur hocha la tête et lui demanda de sortir. Quinze minutes plus tard, la porte de la chambre se rouvrait, livrant passage au chariot et à son équipage en blouses blanches. Sanglée sur son matelas et le visage dépassant seul du drap, Gina semblait s'être rendormie. Passant devant le Guerrier d'un pas pressé, le professeur lui lança :

— J'ai ma voiture. Je file devant.

Puis à l'ambulancier :

— Rappelez à votre chauffeur de rouler doucement.

Il avait à peine disparu dans l'ascenseur que le cellulaire du Guerrier vibrait dans sa poche. C'était Claudia Simoni.

— Mack ! J'ai été retardée. J'arrive dans cinq minutes.

L'Exécuteur lui expliqua la situation en promettant :

— *No problem*. On t'attend.

— Non, non ! Je connais l'itinéraire. Je vous rattraperai. Sinon, on se retrouve à la clinique. Tu peux me passer Zanetti ?

Le Guerrier tendit l'appareil au *tenente*, qui écouta un instant avant de répondre :

— *Si, capitano. Si.*

Il rendit le téléphone à Bolan et, tandis que les infirmières s'en allaient vers d'autres tâches, ils suivirent le chariot et l'ambulancier jusqu'au monte-charge. L'ambulance attendait dans la cour de l'hôpital. Aidé du chauffeur, l'infirmier monta le chariot où Gina commençait à montrer quelques signes de réveil, observant les hommes en blanc qui la portaient d'un regard flou. Elle sembla vouloir tourner la tête vers l'Exécuteur, lui dire quelque chose. Mais elle retomba dans le sommeil et le Guerrier embarqua aussitôt. Tandis que l'ambulance démarrait, il put voir le *tenente* Zanetti par la vitre arrière gagner une Golf grise qui démarra derrière eux. On n'était pas encore

en saison touristique, mais, même à cette heure, le centre-ville demeurait fréquenté, et le chauffeur dut déclencher sa sirène pour se frayer un chemin. Pendant ce temps, l'infirmier avait décroché un masque d'assistance respiratoire de son support et l'avait appliqué sur le visage de Gina.

— Un peu d'air pur, commenta-t-il à l'adresse de Bolan.

Quelques minutes plus tard, alors que l'ambulance abordait la rue Colonna Rotta, Gina Loella sans doute réveillée par la sirène ou dopée par l'oxygène entrouvrit les paupières de son œil valide.

— Mack !

La voix était si faible que, à cause de la sirène et du masque, il l'entendit à peine. Mais ce fut comme un baume sur son âme et, lui saisissant doucement la main, il se pencha sur elle en disant :

— Je suis là.

Entre les paupières, le regard sombre de la jeune femme était si brillant qu'il semblait brûler de l'intérieur. Sans doute la fièvre. Sortant son bras de sous le drap, elle voulut soulever le masque mais l'infirmier intervint :

— Restez tranquille.

Puis à Bolan :

— Le docteur a dit de ne pas la fatiguer.

— O.K., s'excusa celui-ci. O.K. !

Inutile après tout de précipiter les choses. Gina semblait aller mieux, c'était le principal. Elle lui parlerait plus tard.

Mais son amie s'agitait sur le chariot, insistant pour ôter son masque. Intrigué, le Guerrier fronça les sourcils. Il ne comprenait pas cette soudaine agitation. À cet instant, l'ambulance ralentit soudain, manquant le déséquilibrer. Il leva les yeux vers la vitre de séparation avec la cabine, découvrit un carrefour à travers le pare-brise et des feux tricolores au rouge. Achévant sa course un peu trop vite, l'ambulance stoppa au feu et Bolan se pencha sur Gina.

— Ça va aller, souffla-t-il. *Tutto va bene.*

Au-dessus du masque respiratoire, les paupières de Gina se soulevèrent et, sans qu'il sache pourquoi, l'éclat de son regard l'alerta. Au même instant, le feu passa au vert mais, au lieu de redémarrer, l'ambulance tangua légèrement. Son chauffeur venait de sauter à terre, et détalait à toutes jambes.

CHAPITRE XIX

Tout s'était passé si vite que l'Exécuteur avait à peine eu le temps de voir le chauffeur slalomer dans la circulation, se précipitant vers un 4 x 4 gris dont la portière passager s'était ouverte à la volée.

— *Shit !*

Tel un film emballé, toute la scène avait défilé sous son crâne et, dans son esprit, la suite s'était déjà inscrite en lettres de feu. Un contexte de guerre, une ambulance qui ne repart pas au feu vert, un chauffeur qui s'enfuit à toutes jambes...

— *Presto ! Vite !*

Déjà, il avait fait sauter les attaches des sangles du chariot et glissé un bras sous le corps de Gina. Simultanément, il cria à l'adresse de l'infirmier médusé :

— La porte ! *Presto !*

Et comme l'autre hésitait encore, il lui envoya un coup de genou dans le flanc qui le propulsa vers les battants arrière de l'ambulance.

— Ouvrez !

Dans le même temps, il avait littéralement arraché l'aiguille de la perfusion du bras de Gina et, passant son autre bras sous elle, il l'enleva du chariot d'une seule détente. De son côté, l'infirmier ne comprenait toujours pas mais, au même instant les panneaux arrière de l'ambulance s'ouvrirent brusquement sur une haute silhouette qui s'exclama :

— *Presto ! Presto !*

Le *tenente* Zanetti.

— Ça va sauter ! cria encore l'Exécuteur.

La phrase magique. Tel un ressort l'infirmier se catapulta dehors, tandis que le *tenente* Zanetti tendait les bras vers Bolan pour l'aider à évacuer Gina. Sautant à terre avec son précieux fardeau et tout en repoussant Zanetti, le Guerrier cria encore :

— À l'abri ! Tout le monde à l'abri !

Simultanément, il avait vu une Clio avec gyrophare arriver sur les chapeaux de roues dans le mince bouchon qui se formait derrière l'ambulance. Une fine silhouette s'en était extraite à la volée, arme au

poing. Claudia Simoni. Poussant Zanetti devant lui, l'Exécuteur l'obligeait à s'éloigner de l'ambulance, tandis qu'ayant déjà compris la situation, le capitaine Simoni brandissait à la fois son arme et sa carte de police en criant aux quelques automobilistes arrêtés à proximité de fuir leurs véhicules.

Toute la scène n'avait pas duré vingt secondes quand l'explosion se produisit. Elle secoua tout le périmètre d'une telle onde de choc que les voitures alentour en furent secouées. Disloquée, l'ambulance se souleva d'un bon mètre, envoyant ses débris de tôles et d'acier tous azimuts, tandis que des gerbes de feu jaillissaient, envoyant leurs myriades incandescentes contre les façades des immeubles. Dans le périmètre, des vitrines avaient éclaté et des rideaux de fer de magasins éventrés pendaient comme des drapeaux en berne. À l'instant de l'explosion, l'Exécuteur s'était jeté au sol, à l'abri précaire d'une voiture, se couchant sur le corps de Gina qui, l'explosion passée et de façon surprenante, lança à Bolan d'une voix étouffée :

— *Va bene, Mack. Tutto va bene.*

Elle parlait d'elle. Rassurant. Éclats et flammèches n'avaient pas encore fini de retomber que l'Exécuteur s'était déjà redressé. Avisant Claudia qui se relevait à son côté et Zanetti qui, arme au poing, amorçait le mouvement de s'élancer à la poursuite du 4 x 4 déjà loin, il cria :

— Occupe-toi d'elle !

Puis, abandonnant Gina et rattrapant Zanetti en deux bonds, il répéta :

— Reste avec Gina.

Indécis, le *tenente* marqua un temps, lançant un regard vers Claudia Simoni. Cette dernière hocha la tête en lui ordonnant :

— Laisse !

Bolan n'avait pas attendu. Plongeant littéralement dans la Golf du *tenente* demeurée ouverte, il démarra en trombe, laissant sur l'asphalte une large bande de caoutchouc fondu. Fonçant entre les rares voitures restées sur place et négligeant le feu qui passait au rouge, il accéléra encore, propulsant la Golf en avant comme une bombe. Dans son champ de vision, les feux du 4 x 4 gris s'éloignaient beaucoup trop vite. Arrachant le 93R de sous son blouson et positionnant le sélecteur de tir sur « rafales », il le posa près de lui, continuant à foncer, rattrapant le maigre flot de la circulation à l'entrée de la place Ingastone qu'il traversa dans la foulée, évitant de peu une camionnette rouge qui débouchait de sa gauche, lui coupant la route sans même ralentir. Reprenant sa course en avant, le Guerrier allait un peu plus loin aborder la *piazza* Sacro Cuore, quand, surgissant soudain sur sa gauche, un véhicule se rabattit brusquement vers la Golf.

La camionnette rouge qu'il venait d'éviter de justesse, avec, penché à

sa portière droite, un type brandissant un P.M. !

— *Son of a...*

Le 4 x 4 avait une couverture ! Beau piège ! Cette fois, on jouait vraiment dans la cour des grands. Sans achever son juron et braquant à droite, l'Exécuteur avait empoigné le 93R. À la vitesse de l'éclair et alors que le canon du P.M. adverse le cherchait de nouveau en envoyant une rafale qui se perdit, il fracassa la vitre de sa portière d'un coup de crosse du Beretta et enfonça la détente, pour une mini-rafale. À moins de trois mètres, le flingueur encaissa l'essaim mortel en pleine tête. Tout un côté de son crâne vola en éclats, libérant un flot de sang et d'autres choses aussi que le vent de la course rabattit sur le pare-brise de la Golf. Autour d'elle, les voitures s'écartaient en freinant. Sourd à tout cela, l'Exécuteur avait maintenu sa vitesse sur celle de la camionnette. Du coin de l'œil, il avait eu le temps d'apercevoir le chauffeur brandir une arme à son tour, mais, peut-être déjà blessé par la rafale du 93R, il n'avait pas encore pu s'en servir. Le Guerrier ne lui laissa pas le temps de récupérer. D'une pression de l'index, il envoya une deuxième mini-rafale. Catapulté contre sa portière et tressautant sous les terribles impacts, le pourri dodelinait salement de la tête, échappant lui aussi des flots de sang et de matières innommables. Tout contrôle perdu, la camionnette partit brusquement sur la gauche, escaladant l'angle du trottoir et allant percuter l'éventaire fermé d'un kiosque de presse. Mais, déjà, la camionnette n'intéressait plus l'Exécuteur. Accélérant et vérifiant qu'aucun autre véhicule ne le prenait en chasse, il essayait de retrouver la trace du 4 x 4 en fuite. Hélas, devant lui, trop de feux de voitures et, dans la nuit, difficile de repérer quoi que ce soit. Poursuivant néanmoins sa route et attrapant son cellulaire, il composa le numéro de Claudia Simoni.

— *Pronto ?*

En arrière-plan de la voix de son amie, des sirènes, une rumeur faite d'appels et d'avertisseurs de voitures. Le Guerrier s'inquiéta :

— Comment va Gina ?

— Elle va, assura Claudia. Une autre ambulance va arriver. Cette fois, avec plus d'effectifs.

— Elle est réveillée ?

— Plus ou moins. Encore sous l'effet des calmants. Mais l'action semble lui avoir fait du bien. Elle ne voit que d'un œil, mais elle me dit avoir aperçu la crosse d'une arme dans l'échancrure de la blouse du chauffeur quand il a aidé l'infirmier à la hisser dans l'ambulance. Elle dit qu'elle a essayé de te prévenir.

— Elle m'a prévenu, assura Bolan.

Il se souvenait du regard qu'elle avait levé sur lui juste avant la fuite du chauffeur. Même dans son état, le *tenente* Loella n'avait pas perdu toutes ses facultés. Bolan résuma où il en était dans sa chasse à

l'homme et demanda :

— Tu peux demander à Zanetti s'il a relevé le numéro du 4 x 4 ?

— *Momento.*

Le *tenente* était le mieux placé au moment des faits. Avec un peu de chance...

— Pas eu le temps de tout noter, revint déplorer Claudia à l'appareil. Mais ça se termine par OVS.

C'était déjà beaucoup. Bolan remercia avant de lancer :

— Je te rappelle.

Il raccrocha, reprit sa course, fouillant la circulation à s'en faire mal aux yeux. En vain. Au bout d'un moment, il dut se rendre à l'évidence. C'était fichu. Tant pis pour le 4 x 4. Il exploiterait la piste que ne pourrait manquer de lui fournir Gina. Demain ou plus tard, mais il coïncerait ces pourritures. C'était une question de... La sonnerie du satellitaire coupa ses pensées. C'était Claudia Simoni qui proposa :

— Je sais que tu n'aimes pas mélanger les genres, mais j'ai lancé un avis aux patrouilles et... il s'agit juste d'un avis d'observation. Sans arrestation, sans prise en chasse et le plus discrètement possible. Seulement pour essayer de repérer ce foutu 4 x 4.

Bolan marqua un temps. Dans le combiné, il percevait les échos de l'effervescence autour de Claudia. Des sirènes, des appels, les sons habituels en pareil cas. Et Gina qui souffrait.

— O.K., dit-il seulement.

Puis il coupa le contact, continua sa route sur la via Serradifalco. Simple acquit de conscience. En fait, malgré l'avis lancé par Claudia, il n'y croyait plus beaucoup. Le piège avait été bien monté et, grâce à la camionnette, le 4 x 4 avait pris trop d'avance. À en juger par les événements de ce soir, l'adversaire réagissait vite et fort, et il avait la logistique. Normal, il était sur son terrain. La Sicile, le berceau de la mafia. Un atout considérable. Le Guerrier ignorait si on l'avait déjà identifié, mais, si c'était le cas, les choses allaient devenir de plus en plus difficiles pour lui. En tout état de cause, il fallait que Gina ait soulevé un sacré lièvre pour qu'on sorte ainsi contre elle la grosse artillerie. Raison de plus pour découvrir quoi.

Tout à ses pensées, Bolan avait poursuivi sa route et il était en vue de la piazzale Kennedy où la clinique du professeur Castana attendait Gina, quand son satellitaire se manifesta de nouveau. Il décrocha, entendit Claudia Simoni lui lancer :

— Ton 4 x 4 a été aperçu à l'instant. Via Oreto. À l'entrée de Buonriposo.

Le 4 x 4 avait fait demi-tour et se dirigeait maintenant vers l'est. Rupture de filature en règle. L'Exécuteur devait rebrousser chemin. Mais comme si elle avait compris son problème, Claudia Simoni reprit :

— Les collègues l'ont stoppé avec toute une file d'autres véhicules et...

— No ! s'exclama Bolan. Tu m'avais dit...

— Pas de problème, coupa-t-elle. Simple contrôle routier, juste histoire de les retarder. Pour ne pas éveiller de méfiance, ils ne contrôleront pas le 4 x 4.

Finalement, c'était peut-être une bonne idée et cela approchait Bolan de son lieu de rendez-vous avec Caslav Tromanec.

— Concernant la Golf de Zanetti, ajouta Claudia, je l'ai signalée comme prioritaire. Pas de contretemps à redouter.

Décidément, l'aide du capitaine Simoni était précieuse. Mais si l'Exécuteur et la police se mettaient à collaborer et si la presse le découvrait, l'amie Claudia serait dans de beaux draps...

— O.K., renvoya Bolan. *Thanks*.

Puis il raccrocha, sans autre commentaire. Se faufilant dans une circulation de plus en plus fluide, il traversa la piazzale Kennedy, remonta vers le nord et le port, se retrouva bientôt sur la via Délia Liberta. Cinq minutes plus tard, profitant d'une circulation nettement assagie, il arrivait via Oretto. Ici, ce n'était presque plus la ville et l'autoroute d'Agrigente passait à moins d'un kilomètre. Toujours pas de 4 x 4 gris en vue mais, trois minutes plus tard, le Guerrier apercevait au loin les feux clignotants des gyrophares. Le barrage de police. Tout en ralentissant, il fit la jonction avec la file de voitures qui le précédaient, essayant de repérer le 4 x 4. Et soudain il le vit, arrêté comme lui, à une vingtaine de véhicules en amont.

Claudia Simoni était géniale ! Bolan patienta plusieurs minutes qui lui parurent interminables, jusqu'à ce qu'il voie de loin le 4 x 4 arriver à hauteur des véhicules de police. Il vit ses stops s'allumer devant un groupe de carabinieri, aperçut une tête qui se tendait à la portière du conducteur, vit en même temps un type en civil et portant un brassard inscrit « POLIZIA » remonter la file de voitures dans sa direction. Un talkie-walkie au poing, le policier observait les véhicules arrêtés, semblant chercher quelque chose ou quelqu'un. S'arrêtant net en découvrant la Golf, il lança quelques mots dans le talkie-walkie et rebroussa chemin. Presque aussitôt, au point de contrôle, le 4 x 4 fut libéré et la file s'ébranla derrière lui. Au moment où Bolan arrivait au barrage, un carabinier lui fit signe de circuler, l'air parfaitement indifférent. Belle opération. Aussitôt, le Guerrier dépassa une à une plusieurs voitures, ne laissant bientôt qu'une dizaine de véhicules entre la Golf et le 4 x 4. Maintenant, ce dernier roulait plus lentement, sans chercher à doubler. Visiblement, ce contrôle passé sans encombre avait rassuré ses occupants. On n'avait pas relevé leur numéro, on ne les recherchait pas, tout allait bien pour eux. Provisoirement. L'Exécuteur attendait seulement l'occasion d'agir. Une opportunité se présenta peu avant la bretelle de l'autoroute, lorsqu'il vit le 4 x 4 ralentir et virer brusquement à droite, pour emprunter la piste d'accès à la station

d'essence Agip.

— *Nice !* souffla-t-il entre ses dents.

Se méfiant néanmoins d'une manœuvre des pourris destinée à vérifier qu'ils n'étaient pas suivis, le Guerrier continua tout droit, trouva presque aussitôt une petite voie sur sa droite qui l'emmena derrière la station, et il stoppa son véhicule hors de vue. Le 4 x 4 était toujours là, sa plaque terminée par OVS. Un Nissan X-Trail gris métallisé, stationné dans une zone d'ombre à l'écart des pompes, près d'un portique de lavage automatique et dont le moteur semblait tourner. Bolan pouvait voir le chauffeur. Seul. Probablement descendu soulager sa vessie ou acheter quelque chose à la boutique de la station, le passager était invisible. D'où il se tenait, le Guerrier ne pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur du magasin, ni savoir où en était « l'ambulancier ». Tant pis. C'était maintenant ou jamais. Bondissant hors de la Golf et utilisant les zones les plus sombres, il se porta à hauteur du 4 x 4, côté du passager et, surgissant de la nuit tel un diable jaillissant de sa boîte, il arriva sur la portière, silencieux comme une ombre, l'ouvrit à la volée, plongea dans l'habitacle en lançant :

— *Buona notte.*

Incrédule, le chauffeur du Nissan marqua un temps de retard. Puis, apercevant le Snake dans le poing du Guerrier, il amorça un geste vers l'intérieur de son blouson de cuir. Trop tard. Passant par-dessus la jambe du type, le pied gauche du Guerrier avait déjà écrasé l'accélérateur, emballant le moteur qui se mit à hurler. Simultanément, l'index de Bolan avait enfoncé la détente du Snake. Perdue dans le vacarme du moteur et étouffée par le tir à bout touchant, la détonation fut quasiment inaudible. Cœur éclaté par la mini-charge explosive, le pourri ouvrit grand la bouche, fit une horrible grimace, et sa tête retomba sur sa poitrine. Tué sur le coup. Aussitôt, surveillant la sortie de la boutique, l'Exécuteur sauta à terre, entra à l'arrière du 4 x 4 où il se dissimula. Une minute plus tard, l'ambulancier quittait la boutique Agip. Sans la blouse blanche... qui gisait sur le plancher du véhicule, sous les pieds de Bolan. D'un pas pressé, le type regagna le Nissan et ouvrit la portière du passager en lançant :

— *Andia...*

Décontenancé par la position tassée du chauffeur, il resta la bouche ouverte une seconde avant de lancer :

— Hé ! Tonio !

Jaillissant de derrière son dossier, la poigne de l'Exécuteur crocha dans ses cheveux. Tirant sa tête vers l'intérieur d'un coup sec et lui enfonçant le canon du Snake dans la nuque, le Guerrier gronda :

— Il est mort, Tonio.

Phrase choc pour déstabiliser. Pour prévenir aussi.

— Referme ta portière. *Presto.*

Une seconde, l'Exécuteur crut que le type allait tenter quelque chose, et il avertit encore :

— Balles explosives. Cœur éclaté.

Il parlait du chauffeur. L'autre le comprit parfaitement et, après une nouvelle hésitation, il finit par obéir. Mais, pour ne pas céder tout de suite, il grinça :

— Tu sais pas à qui tu t'attaques, le Ricain !

L'infirmier de l'ambulance avait dû lui parler de lui. Le flic U.S. recommandé par la police locale au Pr Castana.

— Justement, renvoya Bolan. Je compte sur toi pour me le dire.

Ricanement jaune du pourri.

— Pour ça, tu peux aller te...

— Une minute, coupa l'Exécuteur d'une voix sinistre, tu as seulement une minute pour me dire qui t'a envoyé sur ce coup foireux. Pas une seconde de plus.

Dans la nuque du type, le canon encore chaud du Snake frémit dangereusement, mais, coriace, l'autre grinça :

— J'ai rien à te dire. C'est Tonio qui savait.

Vérité ? Coup de bluff ? Mack Bolan connaissait lui aussi les règles du poker. Il soupira :

— Dommage !

Puis, pesant sur la queue de détente du Snake, son index fit cliqueter la première bossette du système de tir. À peine audible, cela dut résonner sous le crâne de pourri à la façon d'un glas. Un tout petit dé clic, dont le pouvoir était souvent immense. Comme ce soir.

— *Aspette ! Aspette !*

— Plus que cinquante secondes.

— *Aspette !* C'est... Nous on est que des exécutants et...

— Qui ? coupa l'Exécuteur, implacable. Qui t'a commandé de faire sauter l'ambulance ? Son nom, et l'endroit où je le trouve. Plus que quarante secondes.

L'autre biaisa.

— C'est... la mafia, répondit-il.

— Ça, je le sais. Mais encore ?

— C'est un type, un commanditaire de la mafia... je crois. Je... on bosse des fois pour lui. Surtout pour des trucs avec explosifs. C'est... c'est notre spécialité, les explosifs.

Dans la mafia, les explosifs avaient souvent cours.

— Son nom ? insista le Guerrier.

— Je... Je le connais pas. D'ailleurs, ce matin, ce n'est pas lui qui nous a appelés. C'était quelqu'un d'autre. Celui-là, il a dit qu'il s'appelait Suppli. Un nom à la con. Il a dit aussi que désormais c'est à lui qu'on aurait affaire.

Suppli. Vraiment un drôle de nom.

— Ensuite ? encouragea l'Exécuteur.

— Le type m'a ordonné de préparer une de mes compositions à base de semtex, et un système de mise à feu par télécommande. Ensuite, il m'a dit de me présenter à la société des ambulances, pour remplacer leur chauffeur accidenté à scooter une heure plus tôt. Mon boulot, c'était de piéger l'ambulance avec ma bombe. Le contrat exécuté, Tonio et moi on avait rencard pour toucher la prime.

Un pauvre ambulancier en scooter, qui n'avait pas été blessé par hasard. Une opération visiblement montée dans l'urgence, mais qui avait bien failli fonctionner. Le Guerrier insista :

— Où ça, le rencard ?

— A... à Villabate ! À la M.R.M. Une boîte qui recycle des pièces de bagnoles !

Villabate. D'où le demi-tour des pourris tout à l'heure. Villabate et la M.R.M ! Le Guerrier avait tiqué. La M.R.M, la boîte dont le gérant, Maurizio Zucco, avait vendu la B.M.W. à feu Santino Scatti, le flic ripoux ! Parfois, le monde du crime était bien petit.

— O.K., fit Bolan. Il ressemblait à quoi, ce premier commanditaire dont tu ne sais pas le nom ?

— Ben... c'est un grand rouquin. Je l'ai vu qu'une fois ou deux. Un mec avec des yeux qui foutent les jetons. Comme des yeux de verre. Si clairs qu'on...

— *Bene*, coupa l'Exécuteur. Je te crois.

Le flic ripoux. Le frère ou le cousin du peroxydé de la chambre froide. Décidément, on travaillait en petit comité, et le flic pourri était mouillé jusqu'à la moelle. Mais de ce côté au moins, la boucle semblait bouclée.

— C'est bon, répéta le Guerrier. Je te crois.

Puis il pressa la détente du Snake. Cela ne fit pas plus de bruit que la première fois, car, à la dernière seconde, l'Exécuteur avait abaissé le canon de l'arme dans le dos du pourri, où la petite ogive fit éclater la colonne vertébrale et la moelle épinière. Pour ne pas salir l'habitable du 4 x 4. Tué lui aussi sur le coup, le mafieux partit en avant, cognant du front contre le tableau de bord. Déjà, l'Exécuteur ne s'occupait plus de lui. Achevant d'enfiler la blouse blanche du mort, il sauta de nouveau à terre, se débarrassa du corps du chauffeur derrière le portique de lavage et s'installa au volant du Nissan. L'instant d'après, avec un cadavre en guise de passager pour faire illusion au point de contact, il lançait le 4 x 4 sur la route. Direction Villabate.

CHAPITRE XX

L'endroit était sinistre, plein d'entrepôts plus ou moins à l'abandon, un éclairage public inexistant et des papiers gras voletant dans le petit vent frais de la nuit. La périphérie de Villabate n'avait rien de réjouissant, les locaux de la M.R.M. non plus. Un long hangar préfabriqué style années 60, avec un toit en tôles, un grillage tout autour et un portail tubulaire rafistolé. Pas une lumière, apparemment personne. À croire que le connard avait bluffé ou qu'on attendait Bolan à l'intérieur. L'histoire du carnage de la camionnette rouge circulait peut-être déjà. Mais alors qu'il s'apprêtait à aller garer le 4 x 4 à l'écart pour opérer ensuite une pénétration discrète de l'objectif, une silhouette apparut à l'angle du bâtiment, tenant un chien en laisse, un berger allemand dont les yeux luisaient dans la lumière des phares.

— C'est toi, Tonio ?

Le type n'avait pas l'air belliqueux, genre modeste bougre, simple gardien de nuit.

— Si, répondit l'Exécuteur par sa glace baissée.

Le type fit quelques pas dans sa direction, s'arrêta derrière le grillage pour lancer :

— Y a un certain Suppli qui a téléphoné. Il a dit que tu reviennes demain pour ce que tu sais. Ce soir, il a une urgence.

Pas de doute, la tuerie de la camionnette rouge était éventée, et le mystérieux Suppli se méfiait. Esquissant un geste insouciant, l'Exécuteur renvoya :

— *D'accordo. Ciao !*

Puis il redémarrâ sans insister. Un contretemps qui lui laisserait le loisir de s'organiser. Demain, il en saurait sûrement plus de la bouche de Gina. En attendant, il avait une cargaison à aller prendre du côté de Partinico. Un petit arsenal enfin digne de ce nom. Mais avant, il devait retourner chercher la Golf à la station Agip, la ramener à l'hôpital Benfratelli pour récupérer le Toyota et le matériel qu'il y avait laissé. Avec le Snake et le 93R, il se sentait un peu léger. Retrouvant la route de Palerme, il allait en aborder les faubourgs quand le satellitaire vibra dans sa poche. C'était Claudia Simoni. Sans lui demander où il en était,

elle dit d'un ton pressé :

— Mack ! Gina m'a parlé. Tu devrais venir écouter ça.

À sa voix, Bolan comprit que c'était important. Mais il y avait son rendez-vous à Partinico avec Tromanico. Consultant sa montre, il hésita, finit par renvoyer :

— Je te rappelle.

Il raccrocha, composa le numéro de portable du Bosniaque.

— *Pronto ?*

La voix de Tromanico, sur fond de musique disco. Le Guerrier s'annonça et questionna :

— Je risque d'être en retard. Ça pose un problème ?

— *Non problema, amico !* Je suis en boîte avec quelques *ragazze* de l'Est ! Vers quelle heure tu veux ?

— 1 heure et demie ?

Rire sur la ligne, puis :

— Disons 2 heures, *allora !* Ça me laisse le temps de tirer un coup !

Un joyeux drille, le Bosniaque.

— *D'accordo*, accepta Bolan.

Il raccrocha, recomposa le numéro de Claudia qui répondit aussitôt.

— J'arrive, lança l'Exécuteur.

Puis il coupa le contact et accéléra. Satisfait. Gina allait mieux et, apparemment, les choses allaient enfin bouger !

La chambre sentait bon, et le petit sourire de Claudia Simoni quand il entra lui fit du bien.

— Salut, Mack.

— Salut, les filles.

Il était près de minuit, mais le capitaine Simoni avait bien fait les choses et on avait laissé Bolan monter sans problème. En faction dans le couloir, deux collègues du *tenente* Zanetti. Costauds, holsters de pistolets sur la chemise, visiblement pas commodes. Le Guerrier prit Claudia dans ses bras et ils s'étreignirent l'un l'autre un instant. Puis il alla se pencher sur le lit de la blessée et lui sourit en plaisantant :

— La forme ?

Gina Loella n'était pas très belle à voir, mais quand il se pencha sur elle pour déposer un baiser sur son front, elle murmura :

— Cette fois, c'est passé bien près.

Elle avait les lèvres éclatées et les points de suture lui rendaient la parole difficile. Ça, plus l'épuisement physique et nerveux... Le Guerrier hocha la tête.

— Très près, admit-il.

— Bon, intervint Claudia en se dirigeant vers la porte. Je vais vous laisser.

Devant l'air surpris de Bolan, elle expliqua :

— Je sais déjà tout.

Puis à l'adresse de Gina :

— Je reviens demain. Bisous.

Elle sortit et ils furent seuls. Ils restèrent un petit moment silencieux, avant que Gina ne hasarde :

— Je suppose que tu sais pourquoi elle s'en va.

Nouvel acquiescement de l'Exécuteur. Officiellement, le capitaine de la Brigade anti-mafia ne voulait rien savoir de ce qu'ils pourraient évoquer comme suites illégales à donner à tout ça. Bien sûr, elle était de cœur et de raison avec l'Exécuteur, et elle devait ardemment souhaiter le pire châtement à ceux qui avaient ainsi mutilé son amie, mais elle était aussi un flic.

— Tu lui as tout raconté ? s'enquit Bolan.

Gina hésita, battit des cils et son regard partit de côté.

— Pas complètement, répondit-elle. Seulement ce qu'on m'a fait. Pas les séquelles.

Bolan tiqua :

— Graves, les séquelles ?

— Irrémédiables.

C'était clair. Qu'avaient fait ces déchets d'humanité qui pût être irrémédiable ? Une boule dans la gorge, l'Exécuteur questionna :

— Pourquoi ne lui as-tu pas tout dit ?

— Elle aurait dû lutter trop fort entre son devoir et sa haine.

— Je vois. Et à moi, tu vas tout dire ?

— *Si*, répondit Gina d'un ton farouche. Parce que toi, tu es allé jusqu'au fond de l'horreur et que plus rien ne peut t'arrêter. Parce que je suis sûre que ton regard sur moi ne changera pas quand je t'aurai tout dit, et parce que je le sais, toi, tu feras ce que ni Claudia ni moi ne pouvons faire.

Le Guerrier pinça les lèvres, l'air songeur, puis prenant la main de Gina dans la sienne sur le drap, il dit seulement :

— O.K.

Puis il écouta. Tout. Son horrible supplice et les grandes lignes de l'affaire. Il écouta Gina sans l'interrompre, sans marquer non plus son émotion. Il entendit l'horreur absolue, enregistra le moindre détail, demeura silencieux un long moment. Le constat était sans appel. Ces ordures méritaient plus que la mort. Bien plus. Mais, au-delà de l'horrible, il y avait l'affaire. La raison pour laquelle Gina lui avait demandé de venir en Sicile. Alors, mettant provisoirement de côté les hideurs subies par son amie, il interrogea :

— Tu es sûre, pour Salem ? Sûre que c'est elle ?

— *Si*.

C'était net. Catégorique. Anna-Maria était revenue ! Elle était la Salem de cette sanglante histoire. Anna-Maria Saragona-Fiori, la mère

du jeune Angelo, lui-même fils de Nando Vanzano, le *capo di tutti capi* que Bolan avait indirectement envoyé en prison.

Gina Loella marqua une pause, ferma les yeux un moment avant de les rouvrir pour avouer :

— Elle est fascinante. J'aurais pu tomber amoureuse.

Mack Bolan comprenait ça. Il s'enquit :

— Comment ça a débuté ? Je veux dire, elle et toi.

— Tout a commencé au Tanagra il y a quelques semaines. J'y vais de temps à autre. C'est une boîte mixte pour homos, lesbiennes et hétéros sans préjugés.

Ambiance décontractée, très agréable. J'y ai mes habitudes et j'y glane de précieuses infos sur la pègre. Ce soir-là, j'y allais comme ça. Le spleen. Envie de rien et de tout. Besoin de ne plus être flic pour un soir. C'était un samedi et la boîte était bondée. Pleine de fumée, de décibels, d'odeurs lourdes et d'excitations. Alors j'ai fait comme d'habitude, je suis allée au fond de la salle. Près de la scène où les filles et les gays dansent à demi nus. Le coin des VIP. Enfin, des vrais habitués. La « famille », comme on dit là-bas. Je ne l'ai pas vue tout de suite. Elle était masquée par trois mecs assis en face d'elle sur des tabourets. Trois balèzes dont j'ai tout de suite compris qui ils étaient. Des baby-sitters. Puis un des gorilles est allé aux toilettes et je l'ai vue. Magnifique. Mieux. Magnétique. Elle a levé les yeux sur moi et son regard m'a littéralement aimantée. Un regard si triste, si désenchanté que cela m'a fait mal. Nous nous sommes regardées, il m'a semblé une seconde qu'elle m'avait souri sans sourire. De l'intérieur. Puis un quatrième type est arrivé à sa table. Un grand blond décoloré, avec une croix en boucle d'oreille et un regard délavé. Un regard de poisson crevé. Il lui a dit quelque chose à l'oreille, elle a hésité, avant de finir par quitter la table avec ses gardes du corps. Tandis qu'elle partait, nos regards se sont de nouveau croisés et, encore une fois, j'ai eu le sentiment qu'elle me souriait de l'intérieur. Une drôle d'impression qui m'a hantée toute la semaine suivante. Jusqu'au samedi d'après. Ce soir-là, je l'ai retrouvée au Tanagra. À la même table, avec les mêmes baby-sitters et le même blond peroxydé. Celui-là, il la regardait comme si elle était la Sainte Vierge. Ça m'a agacée, beaucoup plus que cela n'aurait dû. C'est là que j'ai compris que j'avais vraiment flashé sur elle. Et quand elle m'a fait signe de la rejoindre à sa table, quand elle a posé ses yeux sur moi de tout près, j'en ai presque été malade. Pendant ce temps, ses gardes du corps ne mouftaient pas. Même le blond fermait sa gueule. Mais, à son regard, j'ai tout de suite compris qu'il m'avait immédiatement détestée. Ce soir-là, nous ne nous sommes pas dit grand-chose. Vers 1 heure du matin, quand l'oxygéné a donné le signal du départ, elle m'a seulement proposé :

— Je dois rentrer. Si tu veux, tu viens avec moi. Alors j'ai sauté sur

ma bécane et je les ai suivis. Elle, le blondasse et un costaud comme chauffeur dans sa Mercedes, les deux autres dans un 4 x 4 Chevrolet. J'ai fait ça pour deux raisons. Parce qu'elle m'attirait, et aussi pour comprendre. Les gardes du corps, l'autre qui semblait tout régenter. Je sentais le gros coup. On a roulé si longtemps et par des routes si tortueuses que, malgré mes efforts, j'ai vite perdu le sens de l'orientation. D'ailleurs, je ne l'ai jamais vraiment retrouvé, avoua Gina en détournant le regard. Dès le premier soir, malgré ce que je savais d'elle, j'ai été hypnotisée.

Bolan haussa les sourcils.

— Tu veux dire que tu l'as tout de suite identifiée ?

Petit sourire désenchanté du *tenente* Loella.

— Bien sûr. Malgré son changement de look, sa nouvelle coiffure et malgré le temps passé. Nos dossiers sont pleins de ses photos. Tout de suite, je me suis demandé ce qu'elle faisait en Sicile. Tu m'avais dit qu'elle était partie en Amérique.

— C'est ce qu'elle m'a assuré à notre dernière rencontre, souligna l'Exécuteur(7). Elle m'a dit qu'elle quittait la Sicile et Vanzano par-dessus le marché. Pour sauver son fils, lui donner une chance. Au fait, tu l'as vu, son fils ?

— Jamais. Il est à Rome en internat. J'ai vérifié.

— Et ensuite ? encouragea Bolan.

— Ensuite, ce qui devait arriver s'est produit, avoua Gina. Je savais qui elle était, je savais que cette aventure avec elle n'était pas compatible avec ma fonction, mais j'ai plongé quand même. L'alibi de l'infiltration me fournissait la justification idéale.

Bolan était surpris. Anna-Maria, l'ex-compagne de Nando Vanzano, attirée par les fièvres de Lesbos ! Déçue des hommes ? Simple expérience ? La nature humaine avait ses mystères et il hocha la tête.

— O.K., dit-il. Et qu'as-tu appris ?

— Rien.

— Rien ?

— Absolument rien. Même sur l'oreiller, Anna-Maria ne m'a jamais rien dit qui puisse intéresser la police. Mais, bien sûr, son univers et son entourage laissaient tout supposer. Une *fattoria* isolée en pleine brousse, l'oxygéné et son équipe de baby-sitters, plus un autre type. Un certain Renato, dont j'ai vite compris le rôle. *Consigliere*. Un homo plutôt affable, mais qui semblait tout diriger, et dont les appartements privés étaient toujours fermés à double tour. Bref, rien que du mystère et rien que des hommes, hormis une vieille paysanne faisant office de bonne et qu'on ne voyait presque jamais. C'est pourquoi, malgré tout ce qui m'attirait chez Anna-Maria, j'ai décidé de faire le forcing. Sans en parler à Claudia. Grave erreur.

— Pourquoi ce mystère ? Elle est ton chef et aussi ton amie.

— Justement. À cause de mes rapports avec Anna-Maria, je craignais qu'elle me juge trop impliquée, qu'elle me retire l'affaire ou qu'un excès de zèle du Service ne la fasse foirer. Je sentais le gros coup, mais je sentais aussi qu'à la moindre erreur, tout était perdu. C'est pourquoi je t'ai appelé, toi. Pour que tu m'aides.

— O.K., fit Bolan. C'était quoi, faire le forcing ?

— Le viol d'un ordinateur portable, un ultra-mobile que Renato, le *consigliere*, emportait dans tous ses déplacements. Alors, un soir, durant une de leurs réunions auxquelles je n'avais évidemment pas le droit d'assister, je me suis mise au boulot. Tandis que le micro espion que j'avais dissimulé dans la pièce où ils étaient enregistrait les conversations, j'ai violé la serrure des appartements de Renato et gravé sur CD la copie de tous ses dossiers informatiques. Hélas, j'avais à peine terminé que la porte du bureau s'est ouverte. La vieille bonne venait faire le ménage. Me découvrant là en train de bosser sur l'ordinateur, elle a marqué sa surprise, et j'ai vu dans ses yeux qu'elle avait compris ce que je faisais. Un regard beaucoup moins innocent qu'on aurait pu attendre d'une simple domestique. Bien sûr, j'ai immédiatement su que j'étais grillée. Par précaution, j'aurais voulu m'envoyer tout ça par e-mail dans ma boîte à courrier informatique, mais l'urgence commandait. Tandis que la vieille disparaissait, j'ai plié bagages avec cassette et disque, sauté sur ma bécane en catastrophe et détalé comme un lapin.

Gina marqua une pause, reprit son souffle avant d'enchaîner :

— J'ignorais seulement que les appartements de Renato étaient piégés par des Webcams habilement dissimulés. J'étais cuite de toute façon, et sans l'intervention de la vieille domestique, je n'aurais jamais eu le temps de fuir. C'est Supplizio qui me l'a dit à la *fabbrica* pendant que ses gars me « travaillaient ».

— Supplizio ?

— Le surnom de l'oxygéné. Son vrai nom, c'est Albino Scatti. Bien connu de nos services.

Ainsi, le surnom du pourri de la chambre froide était Supplizio. Suppli. Le nom étrange que l'Exécuteur avait entendu prononcer par le poseur de bombe de l'ambulance. Décidément, il était partout, celui-là.

— Il avait un frère, confirma encore Gina. Un flic des stupés et qu'on a retrouvé ce matin dans un champ d'oliviers du côté de Misilmeri. Ses supérieurs le soupçonnaient depuis quelque temps, et tout le monde croit qu'il a été supprimé par la mafia. Sauf Claudia. Elle dit que c'est toi qui l'as tué.

— Affirmatif, admit le Guerrier. C'était bien un ripoux.

Gina Loella garda le silence un moment, avant de soupirer d'une voix lasse.

— *Bene* ! Tu connais la suite.

— Sauf un détail.

Gina eut une petite grimace.

— Pardon, dit-elle en changeant de position. La douleur revient.

Il était temps pour Bolan de la laisser se reposer, mais la jeune femme reprit.

— Je sais, l'adresse de la *fattoria*. C'est près de Grisi. Un village situé entre Alcamo et San Guiseppe. Un bled paumé. De toute façon, ils ont déjà dû changer de planque.

C'était aussi l'avis de Bolan. Ainsi, tout ce petit monde appartenait au clan Vanzano. Vanzano qui, encore une fois et du fond de sa prison, renaissait de ses cendres. Le phénix du mal n'avait pas lâché la rampe.

— O.K., dit-il en se redressant. Repose-toi. Je te tiens au courant.

Leurs mains se lâchèrent comme à regret, et alors que le Guerrier allait franchir la porte, Gina le rappela :

— Mack.

— Je sais.

Gina Loella marqua un petit temps et Bolan crut qu'elle allait pleurer. Puis, se ressaisissant, elle dit dans un souffle :

— J'aurais quand même bien voulu faire un enfant... un jour.

L'endroit était isolé à souhait. Le lieu idéal pour le type de marché que venait habituellement y traiter Caslav Tromanic. Du haut de la colline couverte de maquis surplombant le dépôt, on avait une vue d'ensemble sur tout le secteur, notamment sur son unique moyen d'accès. Une petite voie privée en partie réparée par les derniers propriétaires, et qui descendait en pente douce jusqu'aux grilles du dépôt. Un coin vraiment tranquille, pourtant le Bosniaque était anxieux. Il l'était d'ailleurs presque toujours quand il traitait ce genre de deal, mais cette fois, il aimait encore moins cette histoire. Dans la soirée, il avait enfin pu joindre son correspondant corse d'Ajaccio. L'homme s'était montré réticent. Ni lui ni aucun des dirigeants indépendantistes de ses relations n'avaient entendu parler d'un intermédiaire à l'accent U.S. et correspondant à la description. Alors, depuis ce coup de fil, une idée agaçante lui trottait dans la tête.

Et si ce Yankee bossait pour les flics ?

Caslav Tromanic était bien placé pour le savoir, diverses agences U.S. comme le F.B.I., la N.S.A., la C.I. A. et autres fouille-merde collaient leurs nez partout en Europe, ces temps-ci. Or, si ce type bossait pour les flics, ça voulait dire que lui était grillé. Dans ce cas, la suite de l'opération risquait de lui coûter cher. Bien plus encore qu'une simple vente illégale d'armes de guerre. Pour un peu, il aurait repris son 4 x 4 Ulysse et fichu le camp d'ici. Seulement maintenant, ce n'était plus possible. Il était allé trop loin. Il avait trop « bordé » la situation. D'ailleurs, il venait d'apercevoir dans le ciel sans lune le pinceau blême

et mouvant, annonceur du compte à rebours. Des phares de voiture. Son acheteur à l'accent U.S. ? Les flics ? Réponse dans une minute. Deux maximum.

En fait, cela prit presque trois minutes. À cent mètres de là, les phares apparurent au sommet de la descente accédant au dépôt. Ils s'y stabilisèrent un instant, semblèrent hésiter avant de se mettre enfin à descendre la pente. Alors Caslav Tromanic se sentit mieux. Un seul véhicule, pas d'autres lueurs dans le ciel, aucun signal d'alerte. C'était son client et son 4 x 4 Toyota qui, déjà, franchissait lentement les grilles du terrain. Comme à regret, comme achevant de courir sur son erre. Puis il s'arrêta enfin sur le terre-plein en friche du dépôt, au beau milieu des montagnes de bouteilles en plastique. À travers le pare-brise, Caslav Tromanic aperçut la silhouette du conducteur. Soulagé, il quitta l'Ulysse et s'avança dans la lumière des phares.

— Hé ! appela-t-il en levant les bras. Je suis...

Soudain, il y eut autour de lui comme un tremblement de terre, un frémissement du sol et de l'air. Sans comprendre ce qui se passait et dans un fracas de tambours emballés, le Bosniaque vit soudain les montagnes de bouteilles et de bidons en plastique qui l'entouraient se soulever, tanguer et s'écrouler dans un vacarme d'enfer, tandis que de leurs entrailles éclatées jaillissaient des monstres rugissants.

Des voitures ! Cinq... six... plus encore !

Puis ce fut l'orage des rafales. Tromanic ouvrit la bouche pour crier, encaissa d'énormes chocs dans le dos et au ventre et, dans un éblouissement intense, il eut encore le temps de voir le pare-brise du Toyota exploser, et son client sursauter sous les impacts. Puis il ne vit plus rien ou presque. Rien qu'un puits noir et sans fond où il tombait en hurlant.

CHAPITRE XXI

Cette fois ça y était, Mack Bolan était mort, transformé en chair à saucisses par la grâce de quelques centaines d'ogives de tous calibres. Haché sur place derrière le volant de cette bagnole qu'il n'avait même pas eu le temps d'esquisser le mouvement de quitter. Tombée en plein dans le piège, la grande Salope ! Réduit en charpie, le balèze triomphant qui lui avait écrasé la gueule sur le carrelage de la *fabbrica* avec sa semelle de godasse ! Anéanti, le grand Fumier que tous les *amici* avaient en vain cherché à buter depuis si longtemps ! Lui, Supplizio, il y était parvenu. Grâce à une idée simple qui lui était venue, quand ce con de Bosniaque l'avait appelé dans la journée pour lui parler de ce contact pseudo-corse. Pour se faire valoir, pour espérer entrer enfin dans le cercle des initiés, des fournisseurs de l'Organisation.

Albino Scatti n'avait qu'à peine réfléchi avant que l'idée jaillisse dans son esprit. Le plastique, c'était léger, facilement et rapidement manœuvrable, et son rapport poids-masse était idéal comparé aux autres matériaux. Il suffisait d'une pelleteuse ou d'un engin de levage, de quelques voitures, d'une ou deux poignées de *soldati* parfaitement briefés, d'un appât et d'un chef d'orchestre. Le plastique était sur place, la pelleteuse pour le charrier était sur un chantier d'Alcamo tout proche, les voitures ne manquaient pas dans la Famille, les *soldati* n'attendaient que les ordres du *padrone* et l'appât était tout trouvé en la personne du Bosniaque. Un appât involontaire, inconscient du danger, croyant livrer effectivement des armes, afin qu'il tienne son rôle avec naturel. Quant au chef d'orchestre, c'était l'auteur de cette idée aussi simple que lumineuse : Supplizio. Alors, au téléphone, le *padrone* avait accepté, tout de suite et sans hésiter. Même codé, le plan de Supplizio lui avait paru limpide. Il avait simplement dit : « *Bene, Ombrello. Sono d'accordo.* »

Dans la bouche de don Nando, cela signifiait tous les pouvoirs.

Dès lors, il lui avait suffi de commander. D'exiger. Et Renato avait fait le reste. Renato Gentili avait tous les contacts, l'oreille du boss et celle de la *Cupola*. Supplizio n'avait plus eu qu'à expliquer ce qu'il

voulait à Sassa, le *caporegime* du commando envoyé par le boss des boss. Pas besoin de bouger ; d'ailleurs, il ne l'aurait pas pu à cause des calmants. Trop de calmants et trop puissants, mais nécessaires. Car dans sa viande les stigmates de l'enfer de l'autre nuit étaient encore très douloureux. Terriblement vivaces et indispensables à sa haine. Le grand Fumier, il le voulait et il l'aurait. Lui, Supplizio, celui auquel on avait coupé les *coglioni* ! Celui dont toutes les femmes avaient ri en découvrant son bas-ventre dévasté. Toutes, sauf Salem ! Salem qui, elle aussi, avait découvert l'horreur un soir sous la douche, croyant qu'il ne la voyait pas. Mais quand il l'avait vue le regarder, dans ce regard sans moquerie qu'elle avait posé sur lui ce soir-là, il n'avait aperçu que ce voile un peu triste qu'il y surprenait quand ses pensées s'échappaient du côté de New York. Du côté de Laurie.

Supplizio connaissait bien l'histoire de Laurie, puisque l'autre idée, la première, était aussi de lui. Toute l'idée ou presque. Machiavélique. Tout juste un peu inspirée par don Nando, pour faire revenir Anna-Maria en Sicile avec son fils, l'Héritier. Une idée que Supplizio avait travaillée et retravaillée des nuits entières, jusqu'à ce qu'elle convienne à don Nando. Ensuite, il avait dû passer le relais à Renato qui avait parlé à M^e Benito Roccavento, le ténor du barreau sicilien. Tellement mouillé par don Nando qu'on aurait pu le confondre avec l'eau. Celle des égouts. Renato avait tout expliqué à l'avocat et l'avocat n'avait pas pu refuser. Il était reparti pour New York et il avait obéi aux ordres, organisé l'intendance, induit dans l'esprit de Laurie le scénario de la fuite en Australie, monté celui de l'attentat où elle et Angelo étaient censés trouver la mort. C'était bidon, bien sûr. Dommage pour Laurie, seule visée dans l'attentat. Le prix à payer.

Catapultés au sol par des baby-sitters « miraculeusement » intervenus, le jeune Angelo et sa mère s'en étaient tirés avec quelques contusions, plus les traumatismes psychologiques d'usage.

Exfiltrés du lieu du drame avant l'arrivée des flics, la mère et le fils avaient été pris en charge par l'avocat. La suite coulait de source. Mise à l'abri de la mère et du fils et désignation des commanditaires de « l'attentat » : les clans rivaux Chiave, Montadori et Siniglia. Trois Familles hostiles à don Nando qui, de sa prison, marchait sur leurs plates-bandes afin d'assurer sa succession. Angelo serait en danger tant que les traîtres vivaient. Des coupables évidemment fabriqués de toutes pièces, mais convaincants, au point que, toute résistance brisée, folle de chagrin et de haine, Anna-Maria n'avait plus alors eu qu'un seul but : venger son amante et protéger son fils. Elle était rentrée au pays et avait demandé son aide au père d'Angelo. La tragédie étant écrite d'avance, Albino Scatti n'avait plus eu alors qu'à en diriger les trois derniers actes. Trois « punitions » expéditives.

Il Bacio délia Piovra. Le Baiser de la Pieuvre.

Le dernier à mourir avait été le gros Siniglia, le *capo* de Supplizio. À cause de ce regard dégoûté qu'il laissait parfois peser sur son lieutenant. Dégoûté par sa gueule, sa voix trop sucrée ou par son infirmité ? Supplizio ne l'avait jamais su, n'avait même jamais souhaité le savoir. Peur de la réponse, sans doute. Il avait seulement pris du plaisir à tuer Siniglia, beaucoup de plaisir.

Ce soir, Albino Scatti n'aurait pas dû être là. Le toubib l'avait prévenu. Dangereux. Risque de malaise, de complications. D'ailleurs, Supplizio se sentait malade, faible à ne pouvoir lever un doigt, proche de la syncope, mais il n'aurait manqué ça pour rien au monde. Quitte à en crever. Alors, tassé dans le confort ouaté des coussins du 4 x 4 Chevrolet, ivre jusqu'à l'overdose d'anti-douleurs, il avait l'impression de planer. Il avait vu dans ses jumelles la montagne de bouteilles et de fûts s'ouvrir et s'écrouler sous la ruée des voitures jaillissant de ses entrailles. Dix grosses voitures grises ou noires, bourrées de *soldati*. Ballet mécanique parfaitement réglé, né en même temps qu'éclataient les éclairs blêmes des rafales, tout en bas de la colline. Une houle rythmée par les rugissements des moteurs et le *staccato* des armes. Un spectacle d'apocalypse. Délicieux !

Une symphonie de violence et de mort qui cessa d'un coup avec le brusque silence des armes. Un silence qu'Albino Scatti regretta sincèrement, parce qu'il signifiait la fin du spectacle, mais un silence qui pourtant signait sa victoire. Sa Saint-Valentin à lui ! Il avait eu l'Exécuteur ! Il avait eu le grand Fumier ! Et là-bas, en bas de la colline, ses *soldati* sortis des voitures entouraient déjà le 4 x 4 criblé de mille morts, comme des chasseurs se groupent autour du grand fauve abattu.

Puis il y eut une chose imprévue, parfaitement déplacée dans ce scénario parfait. La portière criblée du 4 x 4 fut ouverte et le corps du Fumier s'écroula... comme un pantin, comme un mannequin de paille. Et les exclamations des *soldati* n'avaient rien de cris de triomphe, non ! Parfaitement audible dans le silence de la nuit monta le juron de Sassa, le *regime* du commando.

— Putain... ! C'est quoi, ce bor...

Supplizio n'entendit pas le reste, couvert par une détonation isolée. Puis une deuxième et une troisième presque simultanées. Et deux ou trois encore, peut-être plus. Et le pourri vit naître les feux, nés spontanément comme venus de nulle part. Des feux comme jaillis de l'énorme masse écroulée de bouteilles, de bidons et de fûts en plastique, et qui se mirent à enfler si vite, à gonfler et à gronder si fort qu'on aurait cru une tempête soufflant sur le site. D'un coup, tel un raz-de-marée, les feux devinrent incendies, orages et ouragans à la fois. Ses hommes n'avaient pas encore compris ce qui se passait. Pour cela, il leur aurait fallu prendre la place de Supplizio, là, sur la colline, et avoir une vue d'ensemble. Voir se former autour d'eux un cercle parfait.

Comme une arène dessinée par la chute des dizaines de milliers de bouteilles, jusque devant les grilles d'entrée du dépôt. Un piège de plastique s'écoulant déjà en mille ruisseaux incandescents, jusqu'aux pieds des *soldati* interdits, cernés par les nuées lourdes des fumées toxiques. Puis il y eut la déflagration et la première voiture explosa. Puis une deuxième. Des débris de métal, des lambeaux des corps humains gesticulants et pathétiques qui prenaient feu par simple effet d'empathie.

Incrédule, tétanisé et le cœur dans la gorge, Albino Scatti voyait tout cela au fond de ses jumelles, hésitant à croire ce qu'il voyait, se disant qu'il délirait. Mais déjà montaient jusqu'à lui les cris des *soldati* pris au piège de feu et qui vivaient leur agonie sous ses yeux. Quelques-uns, rescapés provisoires, s'étaient mis à courir en tous sens, cherchant une issue impossible, se heurtant au mur de feu infranchissable, hurlant leurs peurs, les premières brûlures de leur viande. Supplizio entendit très loin de nouvelles détonations et, dans ses jumelles, il commença à décompter les silhouettes qui tombaient, qui s'enfonçaient dans le brasier, qui y disparaissaient. Ces derniers *soldati*, les derniers instruments d'une victoire annoncée qui venait de tourner au désastre.

L'énorme incendie de flammes et de fumées lourdes montait vers le ciel noir... et Albino se dit qu'il devait absolument bouger. Prendre la place du chauffeur parti avec les autres faire son œuvre de mort, oublier tout ça et sortir de ce cauchemar. Mais il ne fit rien. Plus de corps, plus de nerfs, plus de sang, rien qu'une immense fatigue. Et c'est alors qu'il entendit comme un souffle, là, près de sa vitre baissée. Un souffle ténu. Puis une voix :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Non. Le cauchemar continuait et il perdait le contrôle de ses pensées, voilà tout.

— Beau comme une tragédie.

La voix était grave et glacée, lourde comme les nuées grasses qui emportaient vers le ciel les âmes noires des *soldati* défunts. Puis Supplizio sentit un mouvement près de lui sur la banquette arrière. Il se dit qu'il devait tourner la tête, regarder l'ennemi en face. Mais il ne pouvait pas. Le canon d'une arme s'enfonça dans son cou, et la voix de l'Exécuteur – qui cela pouvait-il être sinon lui ? – suggéra :

— Tu ne bouges pas et tu m'écoutes, O.K. ?

Il ne répondit même pas. À quoi bon... Il se sentit fouillé, et celui qu'il n'osait plus, même au plus profond de son cerveau, appeler la grande Pute, murmura :

— Je cherche Anna-Maria, Supplizio.

Albino Scatti trouva la force d'un petit ricanement :

— Anna-Maria n'est plus là, Fumier. Déjà partie. Inaccessible.

Il fut content de pouvoir décevoir ne serait-ce qu'un instant les

espoirs du démon qui se tenait à son côté. Du fond de sa prison, don Nando avait tout prévu, tout organisé. L'hélicoptère, le continent, et des ailleurs que même lui ignorait. Ainsi, il ne pourrait pas la trahir même si l'ordure le torturait. Don Nando restait le plus fort, et Anna-Maria vivrait longtemps. Loin de lui certes, mais elle avait échappé au fumier. Certes elle était partie avec Renato Gentili, le *consigliere*. Il était l'émanation et l'oreille du *capo*. Ce que Albino Scatti aurait voulu être. Dommage.

Tout à ses pensées, il ne remarqua pas que le Fumier lui avait attaché les chevilles et sa voix le surprit :

— Ce ne sont que d'innocentes menottes de police empruntées à mon amie Gina, dont tu as profané le corps et blessé l'âme à jamais. De banales menottes semblables à celles qui m'ont servi à bloquer le volant du Toyota tout à l'heure pour le faire rouler droit jusqu'au bout de la pente.

Une main apparut dans le champ de vision d'Albino. Une main large et forte. Entre deux de ses doigts, elle tenait ce qui semblait être une pièce de monnaie. Un dollar, un demi, ou moins encore. Et Mack Bolan expliqua :

— Tu ne vaux pas davantage, Suppli. Tu vaux même moins que ça. Mais, à l'instar de celles qui ont allumé les incendies, cette monnaie explosive et incendiaire va te purifier. Car le feu purifie tout, Suppli, même la charogne, même la fange.

Scatti aurait voulu réagir, tenter sa chance, mais sa rage et sa haine restaient enfouies en lui, comme cette panique naissante qui dévastait déjà sa chair et ses pensées. Puis l'homme quitta l'arrière du 4 x 4, passa à l'avant, s'activa quelques instants puis expliqua :

— Je viens de faire avec ton Chevrolet la même chose qu'avec le Toyota, tout à l'heure. Des menottes pour bloquer la direction. Et, moteur au point mort, je l'ai laissé descendre la pente. Et ce pauvre mannequin de paille et de bois est parti tout en bas pour mourir à ma place sous les balles de tes hommes. Tu vois ce qui t'attend ?

Un petit silence suivit, dans la rumeur des incendies, avant que le Guerrier solitaire ne reprenne, calmement :

— J'aurais probablement croisé ta route un jour ou l'autre, mais là, tu ne t'es pas accordé la moindre chance. Tu as commis un sacrilège, tu as violé mon amie. Tu as commis l'irréparable et je ne peux plus rien pour toi. Alors adieu, pourri.

Puis l'ombre qu'il n'avait même pas osé regarder quitta le Chevrolet et la portière claqua. Supplizio sentit le 4 x 4 bouger, il vit le décor d'incendies légèrement basculer, comprit qu'il roulait, qu'il descendait la colline. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite jusqu'à la dévaler. Une éternité passa, pleine de peur et de hurlements. La voiture défonça un grillage, le mur de feu vint à sa rencontre et le piège qu'il

avait tendu au grand Fumier se referma sur sa propre vie.
L'enfer, le vrai, l'attendait au cœur de l'incendie...

ÉPILOGUE

Les couloirs de Carceri Ucciardone résonnaient de la rumeur. L'éternelle rumeur toujours changeante, toujours renouvelée, propre à toutes les prisons du monde. Faite de cris, de raclements de semelles, de tintements de clés, de claquements, de grincements de grilles, d'insultes et d'avanies lancées à la volée. C'étaient des couloirs sombres et gris, des couloirs d'ennui et de désœuvrement, où le soleil du dehors n'avait pas droit d'entrer.

Don Nando Vanzano songeait à tout cela en suivant le couloir qui menait aux parloirs. Un couloir qu'il connaissait bien, et qui le plus souvent n'annonçait qu'un visiteur : Benito Roccavento, son lien direct avec l'extérieur. La seule personne qu'il acceptait de voir. Le seul qui ait quelque chose à lui dire ou à entendre de lui. Alors, mains croisées dans le dos et traînant un peu des pieds devant le maton comme il sied à tout prisonnier digne de ce nom, don Nando remontait le couloir qui menait aux parloirs. Derrière lui, le gardien le suivait en faisant tinter ses clés, comme il sied sans doute à tout maton digne de sa fonction. Le *capo* croisait d'autres détenus, délégués à d'obscures tâches d'entretien, silencieux et s'immobilisant sur son passage, pétris de respect. Normal. Il était la puissance, et le poids de son regard écrasait les cloportes qu'il croisait sur son chemin. Un regard magnétique qui, même ici, faisait peur à tous, y compris aux matons.

Puis ce fut le bout du couloir. Une porte s'ouvrit devant le *capo*, et le parloir fut là avec ses tabourets, ses box vitrés. Et, au-delà des vitres, des visages inconnus, sans couleurs, sans expressions. Sauf une. Non pas celle de son avocat, mais celle du coupable de son échec, appris hier par téléphone portable.

Face à cet autre regard qui l'observait à travers la glace, un regard aussi clair que le sien était noir, il ne cilla pas. Il s'arrêta devant le tabouret, sans s'asseoir, sans lâcher non plus le regard de l'Exécuteur.

Nando Vanzano ignorait par qui exactement il avait obtenu ce droit de visite, mais cela confirmait ses doutes : la grande Pute avait des accointances avec certains éléments de la Brigade anti-mafia de Palerme. Mais il n'avait pas gagné la partie et don Nando restait le

maître incontesté du jeu. Malgré son enfermement, malgré ce nouvel échec. Il l'avait encore prouvé hier en réussissant à faire exfiltrer Anna-Maria et Angelo. Il avait fait ça du fond de sa cellule et, bientôt, dans ce monde malade, l'Organisation retrouverait grâce à lui toute sa puissance d'antan. Car il serait là, toujours. Et Mack Bolan expierait. Il se l'était juré et tenait toujours ses serments.

À travers la glace du box, le regard noir et dur de Nando Vanzano avait dit tout cela, et le grand Fumier l'avait compris. Ses yeux le disaient. Mais le vieux *capo* eut comme un frémissement lorsqu'il lut dans le regard de son ennemi ce qui répondait parfaitement à son propre message muet. Un message qui allait alimenter sa haine pour longtemps.

L'Exécuteur avait pris le risque d'entrer dans sa prison pour lui dire simplement : « Je suis là et je t'attends. »

La grande Pute avait raison. Ils se retrouveraient.

FIN

-
- 1 Les contrats siciliens. L'Exécuteur N°108.
 - 2 Cosa Nostra Colombiana. L'Exécuteur N°110.
 - 3 Les cendres du Phénix. L'Exécuteur N°168.
 - 4 Les cendres du Phénix. L'Exécuteur N°168.
 - 5 Hallali à Cincinnati. L'Exécuteur N°201.
 - 6 Commandos noirs sur Fort-de-France. L'Exécuteur N°153.
 - 7 Les cendres du Phénix. L'Exécuteur N°168.